UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01662580 8

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesoeuvresdemons05dancuoft

536
23
I

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
D'ANCOURT.
TROISIE'ME EDITION.

Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient point été imprimées.

Ornées de Figures en taille-douce, à chaque Piece.

TOME CINQUIE'ME.

Imprimé à Roüen, & se vend
A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire, ruë des Fossez S. Germain des Prez, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES
dans ce cinquiéme Volume.

LES FE'ES.
LES ENFANS DE PARIS.
LA FESTE DE VILLAGE.
LES TROIS COUSINES.

LIBRARY SEP 1 1900 UNIVERSITY
PQ
1794
D3
1729
L5

LES FEES.

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 29. Octobre 1699.

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

PRINCE, que pour nôtre bonheur
La bonté du Ciel a fait naître,
Qui par sagesse & par douceur
Du monde entier pourrois te rendre maître,
Si ta Naissance & ta valeur
Ne t'assuroient un jour de l'être.
Pardonne à la témérité
D'un Auteur fier de ton suffrage,
Qui d'un accüeil favorable flaté,
Ose t'adresser son Ouvrage ;
Par ton ordre je l'entrepris,
Plein d'une heureuse confiance
Que l'ardeur de te plaire échauffant mes esprits ;
Me serviroit & d'art & de science.
De cette noble ardeur épris
Je me suis fait un sort qui passe mon attente,

Et de mes envieux confondus & surpris ;
J'ai vû la troupe mécontente
Me rechercher d'un doux souris.
A tes bontez je dois ce glorieux avantage ;
Reçois-en mes remercimens,
Et pour d'autre succès anime mon courage
Par de nouveaux commandemens.
A tes plaisirs ainsi ma Muse consacrée
Se rendra digne un jour de chanter tes Exploits ;
Et je sçaurai former sa voix
Pour des chansons d'éternelle durée,
Par qui sera plus d'une fois
Ta gloire en tous lieux célébrée.
Pour m'attacher à toi le Ciel m'a destiné
Dès le moment qu'au jour il ouvrit ma paupiere ;
Quel présage heureux d'être né
* Ce même jour si fortuné
Où tu vis aussi la lumiere !
Mais de tout tems il étoit ordonné
Qu'en cet instant les plus sçavantes Fées
Attentives aux soins de travailler pour toi,
Formeroient à plaisir tes hautes destinées,
Et n'auroient pas le tems de rien faire pour moi.
Répare un peu leur négligence,

* Le premier Novembre 1661.

PRINCE, de tous leurs dons si dignement orné,
Et fais tomber sur moi qu'elles ont peu soigné
Quelque part de ce tout immense
Que leur sagesse t'a donné.
Tes faveurs, il est vrai, ne me sont pas nouvelles,
* Et ma jeune famille en ressent les effets.
A ce doux souvenir leurs memoires fidelles
Le conserveront à jamais.
Tu les favorisas dès l'âge le plus tendre,
Permets-moi de le publier.
Que sur nous tes bien-faits puissent toûjours s'étendre,
Et tous nos soins suffire à les justifier.

* *Monseigneur a reçû les deux filles de l'Auteur dans la Troupe des Comediens du Roi, l'une à quatorze ans & demi, & l'autre à treize.*

ACTEURS
du Prologue.

LA FE'E qui préſide aux Spectacles.

UN FE'E des Plaiſirs.

UN SUIVANT de la Fée des Plaiſirs.

LA SAGESSE.

Pluſieurs Suivans & Suivantes de la Fée des Plaiſirs.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA FE'E qui préside aux Spectacles, paroît seule sur le Théatre, aussi-tôt que l'ouverture est finie, & elle recite les Vers suivans.

LA FE'E des Spectacles, *seule.*

Par quelle étrange destinée,
Moy souveraine des plaisirs.
Moy de tous les mortels l'amour & les desirs,
Me trouvai-je ici seule & presque abandonnée?
Quoy la Scene est sans ornemens?
Suis je donc cette même Fée,
Qui tant de fois aux yeux de la Cour étonnée,
Y fit briller mille agrémens?
Helas! dans ces heureux momens
Du plus grand des Heros j'étois favorisée;
Et quand pour travailler à ses amusemens
Ma puissance est presqu'épuisée,
Oseroit on publier que j'en suis mépriſée?
Par les soins importans qu'il doit à l'Univers
Il est vrai près de lui ma place est usurpée.
A dompter cent monstres divers,
A tenir la Discorde aux fers
Sa grande ame est toute occupée:
Mais parmi la tranquillité
Dont on joüit sous sa puissance,
Le Héros glorieux qui lui doit la naissance
Commet à mon experience
Le soin de quelque nouveauté,

Dont l'agrément ou la magnificence
Contente avec éclat sa curiosité,
Et soit digne de la presence
De sa jeune Posterité.
Quel tems à leur plaisir puis-je mieux consacrer ;
Que celui d'une paix profonde
Qu'un Roi toûjours vainqueur vient de nous assurer?
Comme lui quelque jour chargé du soin du monde,
Et jaloux comme Lui de s'en faire adorer,
Tantôt parmi le bruit des armes,
Avides de lauriers qu'ils voudront moissonner,
Tantôt soigneux au retour des allarmes,
D'éterniser la paix qu'ils viendront de donner,
Sans cesser d'estimer mes charmes
Ils se verront forcez de les abandonner.
Profitons des momens que la gloire leur laisse,
Pour goûter d'innocens plaisirs.
A leur en faire naître occupons-nous sans cesse,
Et joüissons long-tems de leurs heureux loisirs.
Vous, mes sœurs, filles fortunées,
Qui comblez les mortels des plus rares faveurs,
Esprits divins, sçavantes Fées,
D'un nouveau zele animez les Auteurs,
Choisissez d'excellens Acteurs,
Rassemblez tout ce qui peut faire
Les delices des Spectateurs,
Sur tous également versez le don de plaire,
Aux aplaudissemens disposez tous les cœurs,
Qu'à vous seconder tout s'empresse,
Que les jeux, les Plaisirs amenent les Amours,
Qu'ils viennent amuser cette Auguste Jeunesse,
Et, s'il se peut, qu'ils la suivent toûjours.

Quand la Fée des Spectacles a cessé de parler, plusieurs Instrumens de Musique se font entendre, & joüent un air qui donne le tems aux Fées des Plaisirs & à leur Suite de se placer sur le Théâtre.

SCENE II.

UNE FE'E DES PLAISIRS chante.

LA voix de nôtre Souveraine
Nous apelle en des lieux charmans,
Et nous obéïssons sans peine
A de si doux commandemens.

LE CHOEUR.

La voix de nôtre Souveraine
Nous apelle en des lieux charmans,
Et nous obéïssons sans peine
A de si doux commandemens.

LA FE'E.

Dans ces lieux la saison rassemble
Les plus augustes demi-Dieux.
Tendres Plaisirs, aimables Jeux,
Accourez tous; unissez-vous ensemble,
Venez habiter avec eux
Un séjour si délicieux.

LE SUIVANT de la Fée des Plaisirs.

Ne songeons qu'à nous réjoüir,
Aux Plaisirs tout nous convie.
Les plus doux charmes de la vie
Sont si prompts à s'évanoüir.
Ah quelle folie!
De n'en pas joüir,
Laissons à d'innocens desirs
Emporter sur nous la victoire,
Nous donnerons un jour tous nos soins à la gloire,
Donnons quelque tems aux plaisirs.

PROLOGUE.

Les Fées & leur suite témoignent par leurs danses le penchant qu'ils ont à suivre le projet qu'on leur propose : ils sont troublez par l'arrivée de la Sagesse.

SCENE III.

LA SAGESSE.

Arrêtez, troupe téméraire,
En vain par des charmes flâteurs
Vous croiez ici pouvoir plaire,
Offrez à de plus foibles cœurs
Vos attraits enchanteurs ;
Un cœur à qui la gloire est chere
N'est point sensible à vos douceurs.

LA FE'E des Plaisirs.

Pourquoi murmurez-vous, trop severe Sagesse ?
Nous n'offrons en ces lieux que des jeux innocens ;
S'ils savent enchanter les sens,
Ils n'inspirent jamais une indigne foiblesse.

LE SUIVANT de la Fée des Plaisirs.

Nous ne pouvons assujettir
Les cœurs soumis à vôtre empire.
Quand les charmes ne peuvent nuire,
Pourquoi s'en vouloir garantir ?
Nous ne cherchons point à séduire,
Nous ne voulons que divertir.

Les Fées & leur suite font leur cour à la Sagesse, & ils tâchent de la flêchir en leur faveur.

LA SAGESSE.

Les plus simples amusemens.

Sont les plus propres à surprendre,
En vain je cherche à me defendre
De vous donner quelques momens,
Je sens un plaisir extréme
A demeurer avec vous.
Que le penchant doit être doux,
Qui force la Sagesse à ceder elle-même!

Les Fées & leur suite continuent de chercher à plaire à la Sagesse, & ils la persuadent enfin de leur être favorable.

LA FE'E des Plaisirs, & LE SUIVANT de la Fée.

Chantez, Peuples, chantez le Heros glorieux,
Dont vôtre bonheur est l'ouvrage.
L'exemple qu'il offre à vos Jeux
Instruit à faire un innocent usage
De nos dons les plus précieux.

LA FE'E.

Par ses soins vigilans, la sagesse profonde,
On voit le vice en tous lieux abbatu.
Il a donné la paix au monde,
Pour faire en ses Etats triompher la vertu.

LE SUIVANT de la Fée.

Nous passons
Sous ses loix une heureuse vie
Que tout l'Univers porte envie
Au bonheur dont nous joüissons.
Des plus agréables sons
Faisons entendre l'harmonie.
Unissons
Aux charmes de la Comedie
Nos danses & nos chansons.

Les Fées & leur suite témoignent par leurs danses la joie qu'ils ont d'être bien avec la Sagesse.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

ASTUR, devenu Prince des Asturies par son mariage avec la Fée de la Raison.
MELISENDE, Fée de la Sagesse.
BLANDONIE, Fée des Plaisirs.
ZIRPHILIN, Prince de l'Isle Fortunée.
ASTIBEL, Prince de l'Isle Inconnuë.
INEGILDE, } Filles d'Astur, & de la
CLEONIDE, } Fée de la Raison.
DARINEL, Plaisant de la Cour d'Astur.
FINETTE, Suivante d'Inegilde.
ZIZIME, Officier de la Cour d'Astur.
LAMBETHIE, Gouvernante d'Inegilde.
LOGISTILLE, Fée de la Raison.

La Scene est au Roiaume des Asturies, dans la Vallée de Vatüegas.

LES FE'ES,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MELISENDE, BLANDONIE.

MELISENDE.

NON, ma sœur, vous n'avez point de bonnes raisons pour justifier l'irrégularité de vôtre procédé, & parmi des Fées comme nous les régles de la politesse & de la bienséance devroient un peu mieux s'observer.

BLANDONIE.

Que vous êtes fatigante, ma sœur, avec vos formalitez perpetuelles ! vous prêchez sans cesse une régularité que vous n'avez point, & si vous vouliez m'obliger à quelques égards pour vous, il falloit commencer à n'en pas manquer pour moi.

MELISENDE.

Je ſuis la Fée de la Sageſſe, & il y a de la ſubordination entre nous.

BLANDONIE.

J'en conviens, ma ſœur : mais la ſupériorité m'apartient ; je ſuis la Fée des Plaiſirs, &...

MELISENDE.

C'eſt un glorieux titre que le vôtre, & qui doit vous donner de grandes prérogatives.

BLANDONIE.

Il n'eſt pas faux du moins : mais quoique vous affectiez celui de Fée de la Sageſſe, la plûpart des bons connoiſſeurs ne vous admettent que pour la Fée de la Pruderie, & cela ne vous met pas fort au-deſſus de moi.

MELISENDE.

Moi la Fée de la Pruderie !

BLANDONIE.

Si c'eſt le mot qui vous offenſe, je conſens à le ſuprimer : mais vous pouſſez trop loin la ſévérité de vôtre morale, pour n'en pas craindre un ridicule, & les ſages de vôtre caractére ne ſont pas ordinairement les moins impertinens perſonnages qu'on voie dans le monde.

MELISENDE.

Vous me pouſſez furieuſement, & s'il étoit de la dignité d'une Fée de laiſſer éclater tout ſon reſſentiment.

SCENE II.

MELISENDE, BLANDONIE, DARINEL.

DARINEL.

HE' la, la, Madame, à quoi songez-vous?

BLANDONIE.

Si vous sortiez du decorum de vôtre rang, je ne répondrois pas de garder le mien.

DARINEL.

Hé fy donc Madame, vous vous moquez, je pense, cela seroit beau vraiment que deux Fées se décoëffassent.

MELISENDE.

Je veux, Darinel, que tu sois le Juge de cette affaire.

DARINEL.

C'est trop de grace que vous me faites, Madame, & je vous prie de me dispenser de l'accepter.

MELISENDE.

Non, je veux absolument te faire voir comme j'ai raison.

DARINEL.

Hé, Madame, que vous servira-t-il que j'en sois persuadé: que vous peut importer l'opinion d'un homme comme moi?

BLANDONIE.

Darinel s'en défend en vain, & je prétens, comme ma sœur, qu'il décide nôtre different.

DARINEL.

La peste m'étouffe si j'en fais rien, il est trop

scabreux de se mêler de vos affaires à vous autres Grands, & je ne veux point me broüiller avec les Puissances.

BLANDONIE.

Tu ne te broüilleras point avec nous.

DARINEL.

Pardonnez-moi, je me connois, cela n'est pas possible ; il faut que l'une de vous deux ait tort assurément, & vous l'avez toutes deux peut-être ? je vous le dirois avec franchise, je vous chagrinerois ; & il y a de certaines Fées qui ne sont pas bonnes à chagriner, à ce que j'ai oüi dire : je vous baise les mains, Mesdames, je ne sçaurois faire vôtre affaire.

MELISENDE.

Je te donne ma parole de Fée, de n'avoir aucun ressentiment contre toi.

BLANDONIE.

Je te promets la même chose.

DARINEL.

Assurément ?

MELISENDE.

Assurément.

DARINEL.

Sur ce pied-là plaidez, je vous écoute.

MELISENDE.

Lorsque par l'indiscrete curiosité d'Astur, que l'hymen de la Fée de la Raison nôtre sœur fit Souverain de ces contrées, de simple Pastre qu'il étoit auparavant ; lors, dis-je, que le destin eut forcé cette malheureuse Fée de disparoître aux yeux des hommes, & d'abandonner sa famille.

DARINEL.

J'en fus bien fâchée par parenthese : c'étoit une bonne pâte de Fée que celle-là, elle n'étoit point tracassiere comme les autres, & son mari y a plus perdu que personne.

BLANDONIE.

Nous nous chargeâmes, comme tu ſçais, ma ſœur & moi, d'élever les deux filles qui avoient été le ſeul fruit de ſon mariage.

DARINEL.

Oh! pour cela vous êtes de fort bonnes gouvernantes; leur éducation vous fait honneur, & je ſuis fort content de ces deux perſonnes-là, moi qui vous parle.

MELISENDE.

Ce ſont elles qui ſont aujourd'hui le ſujet de nôtre diſpute.

DARINEL.

Oüi? & comment donc cela, s'il vous plaît?

MELISENDE.

La Princeſſe Inegilde eſt ſous ma conduite.

BLANDONIE.

Comme la Princeſſe Cleonide eſt ſous la mienne.

MELISENDE.

Vous vous étiez engagée, ma ſœur, à me laiſſer maîtreſſe abſoluë de former les mœurs d'Inegilde.

BLANDONIE.

Ne m'aviez-vous pas promis vous de ne vous point mêler du tout de l'éducation de Cleonide?

MELISENDE.

Et cependant vous avez trouvé le ſecret d'introduire à ſon ſervice une perſonne dont la jeuneſſe, les conſeils, l'eſprit & la vivacité ne s'accordent point du tout avec les vûës que j'ai pour elle.

DARINEL.

C'eſt cette petite pendarde de Finette, je gage?

BLANDONIE.

J'aurois tort, ma ſœur, aſſurément, & je paſſerois condamnation pour Finette, ſi vous n'aviez pas la premiere trouvé l'art de

mettre auprès de Cleonide la plus grande ennemie que je puisse avoir.

DARINEL.

Je reconnois Zerbine, c'est elle-même: mais si c'est-là tout ce qui vous broüille, il n'y a qu'à les chasser l'une & l'autre, & vous voila d'accord.

MELIZENDE.

Si le destin permettoit à l'une de nous détruire ce que fait l'autre, Finette ne demeureroit pas un moment avec Inegilde.

BLANDONIE.

Zerbine n'eût pas été long-tems auprés de Cleonide, si la chose eût dépendu de moi.

DARINEL.

Hé bien faut-il faire tant de façons? sacrifiez-vous mutuellement ces deux malheureuses, c'est assez la maniere des Grands: allons, ferme, ne vous démentez point.

MELISENDE

Non, je n'en aurai point le démenti, & Zerbine demeurera où elle est absolument.

BLANDONIE.

Finette ne sortira pas, sur ma parole.

DARINEL.

Vous avez toutes deux raison.

MELISENDE.

Puisque vous avez si peu de complaisance pour moi, ma sœur, attendez-vous pour vôtre éleve à toutes les traverses que je pourrai vous faire.

BLANDONIE.

Et préparez vous pour la vôtre à toutes les contrarietez que je ferai capable de vous faire naître.

DARINEL *les arrêtant comme elles s'en vont.*

Je suis ravi, Mesdames, d'avoir eu le talent de vous remettre en si bonne intelligence. Hé!

de grace accordez-vous tout au moins pour me faire quelque petit don en faveur de la bonne intention que j'avois.

MELISENDE.

Je te fais don d'etre fort sage.

DARINEL

Dispensez moi donc du ridicule de le trop paroître, je ne veux point renoncer à mon emploi.

MELISENDE.

Cela sera comme tu le souhaites.

BLANDONIE.

Et moi je te rendrai le plus voluptueux de tous les hommes.

DARINEL

A la bonne heure : mais donnez moi l'art de le bien cacher, cela est de consequence.

BLANDONIE.

Voila qui est fait, je te l'accorde.

SCENE III.

DARINEL *seul.*

JE m'en vais être un joli garçon, sage, & voluptueux tout ensemble : Hé bien tenez, il y a des imbeciles qui s'imaginent que cela est incompatible; bagatelle, il n'y a que maniere de bien tourner les choses.

SCENE IV.

DARINEL, FINETTE.

FINETTE.

HE' bon jour, Seigneur Darinel, vous me paroiſſez de bonne humeur, vous ſeroit-il arrivé quelque fortune dont on dût vous féliciter? vous ſçavez que naturellement je ſuis portée d'inclination à m'intereſſer à tout ce qui peut faire plaiſir.

DARINEL.

Je ſuis fort redevable à vôtre heureux naturel, charmante Finette : mais je ſerois bien plus content ſi quelque ſentiment particulier vous faiſoit prendre part à ce qui me regarde.

FINETTE.

Quelque ſentiment particulier ! vous en avez pour moi aparemment, puiſque vous m'en ſouhaitez pour vous?

DARINEL.

Le reſpect juſqu'ici m'a fermé la bouche : mais ...

FINETTE.

Ah l'incommode choſe que le reſpect ! ne me reſpectez point, Seigneur Darinel, cela eſt trop génant de part & d'autre : ſeriez-vous amoureux de moi par avanture?

DARINEL.

Oüi, de tout mon cœur, belle Finette.

FINETTE.

Quoi! ſerieuſement?

DARINEL.

Si ſerieuſement que je ſens bien que je me

deſeſpererai ſi vous n'avez quelque pitié de mon amour.

FINETTE.

Le pauvre garçon ! va, va, ne te preſſe point de te deſeſperer, cela viendra quelque jour, dans huit ou dix ans je te rendai réponſe.

DARINEL.

Dans huit ou dix ans, inhumaine !

FINETTE.

Inhumaine moi ? tu n'y ſonges pas. On te permet l'eſpoir, & on te diſpenſe de reſpect, ſi tu n'es pas content, il faut que tu ſois bien difficile.

DARINEL.

Un deſeſpoir de huit ou dix ans, cela eſt bien long, adorable Finette.

FINETTE.

Il arrivera quelque incident qui précipitera les évenemens, peut-être, & je veux bien te donner moi-même les moyens de faire du progrés dans mes bonnes graces.

DARINEL.

Ah ! il n'y a rien que je ne ſois capable d'entreprendre, & d'executer même pour y réüſſir, tu n'as qu'à parler, explique-toi, que faut-il faire ?

FINETTE.

Eſtre comme moi dans les interêts de la Princeſſe Inegilde.

DARINEL.

J'y ſuis déja, tu ne m'auras point d'obligation de cet article.

FINETTE.

Engager le Prince ſon pere, que tu perſuades quelque fois mieux qu'un autre en le divertiſſant, à la marier au plûtôt, afin qu'elle ne dépende plus de cette Fée qui la gouverne, & ſous prétexte d'amitié, qui la rend la plus

malheureuse personne du monde.

DARINEL.

Inegilde a donc fort envie d'être mariée ?

FINETTE.

Qui ne l'auroit pas ? cette Fée nous desole ; l'autorité d'un mari détruira la sienne : c'est une espece de liberté que le changement d'esclavage, & il me semble qu'il vaut mieux dépendre d'un joli mari, que d'une Fée maussade.

DARINEL.

Oüi assûrément, cela est de fort bons sens ? laissez-moi faire, je préviendrai l'esprit du pere ? en ce pays-ci la grande affaire est de prevenir, comme tu sçais. Voici, je pense, Inegilde : ne te mets pas en peine, tout ira bien, pourvû que tu ne sois pas huit ou dix ans à me rendre réponse.

FINETTE.

Si tu réüssis, nous abregerons le Roman, je te le promets.

SCENE V.

INEGILDE, FINETTE.

INEGILDE.

Avec qui vous entreteniez-vous-là, Finette ?

FINETTE

Avec le Seigneur Darinel, Madame, qui est vaiment un fort galand homme, & dont les services pourroient bien dans la suite ne vous être pas tout-à-fait inutiles, si vous les aviez agreables.

INEGILDE.

Hé quel service peut-on me rendre, Finette ;

dans le triste état où je me voi ?

FINETTE.

Il faut vous en tirer, Madame, & si le Seigneur Darinel & moi nous nous mêlons une fois de vos affaires, toute la Féerie du monde ne nous empêchera pas de vous rendre heureuse ; j'ai de bons pressentimens, & le cœur me dit que nous ne tarderons pas à voir quelque révolution dans vôtre destinée.

INEGILDE.

Je l'espere comme toi, Finette, & si tu sçavois...

FINETTE.

Quoi ?

INEGILDE.

Les momens que je donne au sommeil ne sont pas les plus tristes de ma vie, chere Finette.

FINETTE.

Vous êtes sujette à faire d'agreables songes, je gage ?

INEGILDE.

Paix, Finette, il ne faut pas parler de cela ? si la Fée le sçavoit, on m'empêcheroit de dormir peut-être.

FINETTE.

Ne craignez rien, je suis discrette. Quel songe avez-vous fait depuis peu : çà voions si l'on en peut tirer un bon présage : je suis admirable, moi, pour l'explication des songes, & je ne m'y suis jamais trompée.

INEGILDE.

Je vais t'ouvrir mon cœur, Finette n'abuse pas de ma confiance, & regarde comme une foiblesse pardonnable l'attention que je donne à des chimeres, pour qui je n'en aurois peut être pas si j'avois plus d'usage du monde, & de liberté.

FINETTE.

Vous moquez-vous ? c'eſt une des plus ſerieuſes affaires des femmes du monde que ces chimeres-là ; & après le jeu, l'amour, la bonne chere & l'ajuſtement, elles n'ont rien qui les occupe davantage que les Devineresſes & les ſonges. Dites-moi donc....

INEGILDE.

Mais que veux-tu que je te diſe ? Un ſommeil leger & tranquille aſſoupiſſoit ce matin tous mes ſens : mais il n'en avoit ſuſpendu l'uſage que pour les flatter de l'illuſion la plus agreable que tu te puiſſes imaginer. Mes oreilles ont été frappées de l'harmonie la plus douce, le Palais de mon pere m'a paru brillant d'une lumiere auſſi vive que celle du Soleil, mille nations differentes diſputoient entre elles l'avantage d'y arriver les premieres : un jeune Prince ſuivi d'une ſuperbe Cour, que formoit la jeuneſſe la plus magnifique & la plus enjoüée, s'avançoit avec empreſſement du côté de la Princeſſe ma ſœur, elle l'attendoit pour le recevoir, mais d'un air ſerieux & rebutant, tel que nôtre fâcheuſe Fée voudroit m'obliger à l'avoir. Le Prince en la voiant, m'a paru demeurer immobile, moins d'étonnement que de chagrin : il heſitoit à l'aborder ou à me venir rendre ſes hommages, lorſqu'un enfant d'une beauté ſurprenante & d'un éclat merveilleux, eſt venu le déterminer ; de petites ailes mollement agitées le ſoûtenoient en l'air, il tenoit un arc d'une main, & de l'autre une fléche d'or, ſon épaule gauche étoit ornée d'un carquois : *Suivez-moi, Prince*, lui a-t-il dit, en volant auprès de moi, *voila la Princeſſe que je vous deſtine, ne reſiſtez point à la volonté d'un Dieu qui fait ſon plaiſir de vous rendre heureux.* Il finiſſoit à peine, j'ai vû ce Prince à mes genoux ; la cruelle Fée s'efforçoit de m'éloigner & je demeu-

demeurois malgré elle, parce que l'enfant me retenoit avec une force surnaturelle, & que je l'aidois moi-même à me retenir.

FINETTE.

Qu'il vous persuadoit aisément, Madame!

INEGILDE.

Enfin, Finette, il m'a semblé que ce jeune Prince me demandoit en mariage à mon pere.

FINETTE.

En mariage, Madame?

INEGILDE.

Oüi, Finette, & la Fée nôtre mere nous avoit été rendue pour en ordonner la cérémonie.

FINETTE.

Vous étiez donc bien aise Madame?

INEGILDE.

Helas! oüi, ma chere Finette: mais la Fée étoit contre nous dans une colere épouventable; sa fureur, ses menaces, le bruit qu'elle faisoit m'ont éveillée, & mon bonheur s'est évanoüi.

FINETTE.

Oh! pour cela, Madame, voila un joli songe; c'est dommage que vous ne l'aiez pas achevé.

INEGILDE.

L'heure de mon lever est arrivée, mes femmes sont entrées dans ma chambre, & quoique j'aie feint d'être malade, je n'ai jamais pû obtenir de leur complaisance la liberté de me rendormir.

FINETTE.

Quelle cruauté!

SCENE VI.

INEGILDE, FINETTE, LAMBETHIE.

LAMBETHIE.

MAdame, vous nous exposez tous les jours aux ressentimens de la Fée, & vous sçavez bien l'ordre que nous avons de ne vous point souffrir de conversation particuliere avec Finette.

FINETTE.

Le plaisir de quereller vous rend aujourd'hui négligente, & vous êtes bien facile à tromper.

LAMBETHIE.

Vous plaît-il, Madame, de rentrer dans vôtre apartement; voici l'heure de prendre vos leçons de prudence & de politique.

INEGILDE.

Les ennuieuses occupations!

FINETTE.

Allez, allez, Madame, cela vous endormira; vous acheverez vôtre songe.

SCENE VII.

INEGILDE, FINETTE, LAMBETIE, ZIZIME.

ZIZIME.

MAdame, voila le Prince vôtre pere qui vient vous voir. Il paroît avoir à vous parler de quelques affaires importantes.

FINETTE.

Bon, Madame, il prend bien son tems, cela vous sauvera les leçons de politique. Mais que vois-je ? c'est la Princesse vôtre sœur, Madame.

SCENE VIII.

INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE.

INEGILDE.

AH ! ma sœur ! quel heureux destin vous conduit ici : que je sens de joie à vous embrasser, & que cette liberté de nous voir, que l'on commence à nous souffrir, me paroît d'un heureux presage.

CLEONIDE.

J'ai bien jugé, ma sœur, que ma presence vous surprendroit agréablement ; & le peu de frequentation que les Fées nous ont permis de

puis que nous vivons sous leur puissance, n'a pas dû vous préparer à la visite que je vous fais.

INEGILDE.

On pouvoit vous laisser m'en rendre, sans craindre que ma destinée vous fist envie, & j'aurois pû quelquefois partager les douceurs de la vôtre, sans diminuër vôtre bonheur.

CLEONIDE.

Si ce partage eût dépendu de vous & de moi; nous aurions changé d'occupation quelquefois, & je vous ai souvent souhaité ma place pour avoir l'agrément d'être à la vôtre.

INEGILDE.

Que dites-vous, ma sœur? pouvez-vous souhaiter quelque chose au milieu des plaisirs où vous vivez?

CLEONIDE.

Ah! ma sœur, que d'éternels plaisirs sont ennuieux! on a beau, pour les varier en cent manieres, les faire succeder les uns aux autres, cette aparence de diversité ne suffit pas pour remplir l'inclination naturelle que nous avons au changement: il faut un contraste plus sensible pour former le vrai bonheur de la vie, & les chagrins, les périls, les malheurs même sont nécessaires pour mieux faire goûter l'avantage de les avoir évitez.

FINETTE.

Miracle, Madame, l'usage des plaisirs rend Philosophe: la jolie maniere de le devenir!

INEGILDE.

Vos sentimens & vos discours m'étonnent plus que vôtre visite, & je vais croire que c'est un esprit de retraite qui vous conduit aujourd'hui chez moi.

CLEONIDE.

C'est un ordre de mon pere qui m'y amène;

il m'a fait dire de m'y rendre, & il a dessein apparemment de nous entretenir toutes deux ensemble. Mais le voici.

****

SCENE IX.

ASTUR, INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE.

ASTUR

Qu'un chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici, Mes Filles demeurez, & vous, Finette, aussi.

COmme j'ai à vous parler d'affaires réjoüissantes, mes enfans, je suis bien-aise de ne voir auprès de moi que des visages qui me réjoüissent, & devant qui je ne sois pas obligé de garder une incommode gravité, qui m'a terriblement gêné depuis que la Fée vôtre mere s'avisa de me faire Souverain.

FINETTE.

Oh! pour cela, Seigneur, vous avez bien raison, & je vous sçai fort bon gré de vous dépoüiller ainsi quelquefois de l'éclat qui vous environne; un Prince toûjours esclave de sa grandeur vit moins pour lui que pour les autres, & c'est un adoucissement à la fatigue d'être Souverain, que la liberté de pouvoir un peu devenir homme dans sa famille.

ASTUR.

Finette parle de fort bon sens. Oh! çà, mes filles, je vous ai voulu parler à toutes deux ensemble, parce que j'ai le même compliment à vous faire à toutes deux, & que toutes deux apparemment vous le recevrez de la même ma-

niere. On vous demande en mariage, mes filles.

INEGILDE & CLEONIDE.

Ah ! Seigneur !

ASTUR.

Bon, fort bien, j'avois bien prévû ce cri : mais dites-moi, je vous prie, si c'eſt un mouvement de joie ou de répugnance qui vous le fait faire ?

CLEONIDE.

Seigneur....

ASTUR.

Parlez naturellement, oubliez que je ſuis vôtre pere, regardez-moi comme vôtre ami. J'étois Berger avant que Prince : ne vous ſouvenez de ma dignité que pour ſoûtenir par vôtre conduite & par vos manieres l'avantage du rang où le hazard m'a mis, & où le Ciel vous a fait naître. C'a de bonne foi, ſeriez-vous fâchées d'être mariées ?

INEGILDE.

Seigneur...

FINETTE.

Ne perdez point le jugement, dites oüi, Madame.

ASTUR.

Hem, plaît-il ? quoi vous rougiſſez ? vous vous troublez ? vous ſoûpirez ? vous riez ? la propoſition ne vous déplaît pas. J'ai donc agréé la choſe pour vous, & vous ne m'en dédirez pas, à ce que je vois : vos Amans doivent ſe rendre inceſſamment ici ; je ne les connois pas; mais vos tantes les Fées qui m'en ont parlé en diſent beaucoup de bien, elles les ont choiſis comme pour elles.

INEGILDE.

Les Fées, Seigneur !

ASTUR.

Oüi vraiment, ce ſont des connoiſſeuſes, &

vous ne ſerez pas trompées. Celui qu'on te deſtine à toy, par exemple, eſt un garçon poſé, ſage & diſcret, un garçon mûr, de ſoixante dix ou quatre-vingt ans tout au plus, mais pourtant fort jeune avec cela : car il eſt d'un païs où on ne meurt preſque point.

FINETTE.

D'un païs où on ne meurt point : la belle reſſource pour une femme !

ASTUR.

C'eſt un homme réglé, de bonnes mœurs, ſans malice, & qui n'a préciſément que l'eſprit qu'il faut pour être ſage.

FINETTE.

Ce n'eſt pas là vôtre ſonge, ni vôtre compte, Madame. . .

ASTUR.

C'eſt un fort bon parti. Pour toy on t'en a choiſi un d'une humeur toute contraire ; il faut un peu de carriére dans les familles : c'eſt un jeune égrillard beau, bien fait, de bonne mine, un peu étourdi, beaucoup libertin : mais de fort bonne humeur en revanche, & qu'on dit qui nous réjoüira. Pour moi j'aime les gens qui me réjoüiſſent.

FINETTE.

Et nous auſſi. Ce libertin-là vaudra mieux que l'autre, Madame.

ASTUR.

Tu ne t'ennuieras pas avec lui ; c'eſt un Prince qui vit preſque auſſi heureuſement qu'un homme d'affaires, l'Amour eſt ſon premier miniſtre, & c'eſt la Fortune qui a la ſurintendance de ſes finances.

FINETTE.

Que c'eſt bien-là ce qu'il vous faudroit !

ASTUR.

Enfin, mes filles, nous les verrons, & vous

en jugerez par vous-mêmes. Tout ce que je vous recommande, c'eſt de les recevoir favorablement, & de leur faire un fort bon accüeil.

CLEONIDE

Mes ſentimens, Seigneur, ſeront toûjours ſoumis aux vôtres. Si le choix de la Fée ſe trouve contraire à mes deſirs, vôtre volonté ſuffira pour me déterminer à les vaincre, & je ſacrifierai le bonheur de ma vie à celui de vous marquer une parfaite ſoumiſſion.

ASTUR.

Hem, comment ?

INEGILDE.

Pour moi, Seigneur, je mets toute ma gloire à vous obéïr; je me ſens incapable de manquer au reſpect que je vous dois; & ſi vos ordres m'impoſent la neceſſité d'accepter un époux pour qui mon cœur ait de la répugnance, la mort ne tardera pas à me délivrer de la violence que mon devoir aura ſçû me faire.

ASTUR.

Cela me paroît fort bien dit: mais je n'y comprens pas grand choſe. Tant que j'ai vécu Berger, je me ſuis ſi fort accoutumé à des maniéres ſimples & à des diſcours naturels, que le langage de ma Cour ne m'eſt preſque point intelligible, l'entends-tu mieux que moi? dis, Finette, que m'ont-elles voulu répondre ?

FINETTE.

Que le mariage ne leur déplaît pas: mais que les maris pouroient ne leur pas plaire.

ASTUR.

Hé bien cela eſt clair, j'entens cela.

SCENE X.

ASTUR, INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE, DARINEL.

DARINEL.

SEigneur, je vous demande pardon.... de la liberté que je prens..... de vous interrompre: mais.....

ASTUR.

Qu'eſt ce? qu'y a-t-il, Darinel? te voilà bien eſſoufflé?

DARINEL.

On ne le peut trop paroître, Seigneur... quand on a le bonheur.... d'être le premier à aporter une bonne nouvelle.

ASTUR.

Hé bien! comment? qu'eſt-ce? de quoi s'agit-il?

DARINEL.

Seigneur, la Fée des Plaiſirs ſe diſpoſe à vous preſenter le Prince de l'Iſle Fortunée qu'elle a choiſi pour époux de la Princeſſe Cleonide: comme elle me fait l'honneur d'avoir quelques bontez pour moi, elle m'a chargé de venir vous dire que la ſuite de ce Prince alloit arriver inceſſament avec quelques eſpéces d'Ambaſſadeurs, & qu'il ſe mêlera peut être lui-même parmi la foule, pour avoir le plaiſir de conſiderer la Princeſſe dans le tems qu'elle recevra les hommages de ſes ſujets.

ASTUR

Tu fais fort bien de m'avertir de cela. Il faut reprendre ma gravité, cette affaire ci eſt des

plus sérieuses. *On entend un bruit de Musique.* Quelle harmonie est-ce là ?

DARINEL.

C'est aparemment la Fée qui vous amene les Envoïez du Prince.

ASTUR.

Voilà une fort jolie maniére de les annoncer. *à Inegilde.* Où allez-vous, ma fille ?

INEGILDE.

Je me retire, Seigneur, & vous voudrez bien me le permettre : cette cérémonie n'est pas pour moi.

ASTUR.

Non, demeurez, vous aurez vôtre tour.

SCENE XI.

ASTUR, INEGILDE, CLEONIDE, FINETTE, DARINEL, ZIZIME.

ZIZIME.

SEigneur, une troupe d'Etrangers, qui sont sous la protection de la Fée des Plaisirs, demandent qu'on les introduise auprés de vous.

ASTUR.

Ils viennent de bonne part, qu'on les faise entrer ; & toy, Darinel : demeure auprés de moi, tu m'aideras à répondre en cas qu'ils me haranguent.

Fin du premier Acte.

I. INTERMEDE.

Les Habitans de l'Iſle Fortunée viennent rendre hommage à la Princeſſe Cleonide, que Zirphilin leur Prince doit épouſer.

UNE HABITANTE de l'Iſle Fortunée.

C'Eſt l'Amour qui nous améne,
Et la Fortune qui nous ſuit;
Nôtre victoire eſt certaine
Par tout où l'on nous conduit,
C'eſt l'Amour qui nous améne,
Et la fortune qui nous ſuit.

Le Petit Chœur.

C'eſt l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous ſuit.

HABITANTE de l'Iſle.

Par nos ſoins d'une inhumaine
L'orgüeil eſt bien-tôt détruit.
C'eſt l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous ſuit.

Le Petit Chœur.

C'eſt l'Amour qui nous amene,
Et la Fortune qui nous ſuit.

On danſe une Forlane.

Une Habitante de l'Iſle adreſſe les paroles ſuivantes à la Princeſſe Cleonide.

Du Prince heureux qui nous tiént ſous ſa loy.

Nous venons vous rendre l'hommage :
La Fortune & l'Amour seront ici le gage
De sa tendresse & de sa foy :
C'est à ces deux divinitez
Qu'il doit sa gloire & sa puissance ;
Elles ont mis sous son obéissance.
Des climats enchantez
Où l'on joüit en abondance :
Des plus rares félicitez.

HABITANTE de l'Isle.

L'Amour favorise
Nos vœux les plus doux,
La Fortune epuise
Ses faveurs pour nous.
Du bonheur extrême
Que nous sentons tous,
Dans leur gloire même
Les Dieux sont jaloux.

On danse une Saltarelle.

HABITANT de l'Isle Fortunée.

Venez, Princesse charmante,
Venez regner en des lieux fortunez.

LE CHOEUR.

Venez, Princesse charmante,
Venez regner en des lieux fortunez.

HABITANT de l'Isle.

Répondez à nôtre attente,
Venez joüir des biens qui vous sont destinez:
Venez Princesse charmante,
Venez regner en des lieux fortunez...

LE CHOEUR.

Venez, Princesse charmante,

Venez regner en des lieux fortunez.

HABITANT de l'Isle.

Un tendre Amant quelquefois importune,
Quand l'Amour seul offre ses vœux,
Il deviendroit bien-tôt heureux,
S'il faisoit parler la Fortune.

HABITANT de l'Isle.

Jeunes beautez, cedez sans violence,
Aimez, aimez à vôtre tour:
Un cœur fait peu de resistance
Dès que la Fortune & l'Amour
Sont pour l'assujettir tous deux d'intelligence:

On danse une contredanse.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTUR, INEGILDE, FINETTE, ZIRPHILIN, BLANDONIE.

FINETTE.

PAR ma Foi voila une jolie maniére de demander les filles en mariage, & je voudrois que quelqu'un s'avisât d'en faire autant pour moi.

BLANDONIE.

Aprochez, Prince, & venez faire les délices d'une Cour où le comble du bonheur vous est préparé.

INEGILDE.

Ah! Finette, c'est celui que j'ai vû cette nuit en songe.

FINETTE.

Ne vous troublez point, on vous observe.

ZIRPHILIN.

Seigneur, l'honneur de vôtre alliance est un avantage où je n'oserois aspirer sans la protection de cette illustre Fée, & je ne commencerai de m'en croire digne que lors que vous m'aurez permis d'y prétendre.

ASTUR.

Prétendez-y, Prince, je vous en trouve digne, & très-digne. Le rang où vous me voiez ne me fait pas oublier où je me suis vû ; & comme je suis un Prince de fortune, de la façon de feu ma femme, vous me faites beaucoup d'honneur de vouloir devenir mon gendre. Tenez, voila la Princesse qu'on m'a demandée pour vous.

ZIRPHILIN.

Seigneur....

FINETTE.

Le Prince vous regarde, il soûpire, il est embaraſſé, Madame.

ASTUR.

Que tardez-vous, Prince ; & qui vous retient ; je parle avec sincérité ; je vous accorde Cleonide, & vous pouvez compter sur ma parole.

ZIRPHILIN.

Madame, je n'abuserai point de l'aveu d'un pere c'est à vous seule que je veux devoir le bonheur de vous posseder. J'y renoncerois plûtôt, que de ne pas vous obtenir de vous même, & j'espére que le temps, mes respects & mes soûmissions vous engageront un jour à me rendre heureux.

CLEONIDE.

Tant de respects, Seigneur, ne marquent pas une ardeur bien vive ; la délicatesse d'une amante auroit de quoi s'en offenser. Pour moi, je vous l'avouë, je ne suis pas si susceptible de ressentiment, & je rends grace à vôtre politesse qui me donnera le temps de vous connoître, & la liberté de régler à mon choix vôtre destinée & la mienne.

ASTUR.

Elle a l'esprit joli : on l'a fort bien élevée ; à la

vérité je ne m'en suis pas mêlé. Vous aurez le loisir de juger de ses bonnes qualitez, & avant les nôces mêmes : nous attendons un Prince comme vous pour épouser la Princesse sa sœur que vous voiez.

ZIRPHILIN.

Helas !

ASTUR.

Et je serai bien-aise de faire en un même jour la cérémonie de ces deux mariages, pour épargner un peu la dépense.

ZIRPHILIN.

Madame, ... vos intérêts & vos sentimens régleront mon impatience & le bonheur de cette journée deviendra plus sensible pour moi, par l'espoir de le partager avec vous.

INEGILDE.

Cette journée ne nous rendra pas tous également heureux, Seigneur, & vous seriez peu content de vôtre sort, s'il étoit conforme à ma destinée.

ASTUR.

Elle se plaint toûjours ; je ne sçai pas ce qu'on lui a fait. Ma belle-sœur la Fée, que n'égaiez-vous un peu son tempérament ? vous qui aimez tant la joie, donnez-lui du goût pour le plaisir, allons.

FINETTE.

Ce n'est pas le goût qui nous manque, Seigneur, c'est la liberté de nous en servir.

BLANDONIE.

Je m'interesse à la rendre heureuse autant qu'il m'est permis de le faire, & voila Finette....

FINETTE.

J'y travaille, Madame : mais la Fée vôtre sœur est terrible avec sa mauvaise humeur, qu'elle veut qu'on apelle sagesse.

ASTUR.

Qu'on prenne bien garde ne la point fâcher ; c'eſt la plus ſage & la plus vertueuſe Fée... mais en revanche c'eſt bien la plus emportée & la plus violente... Elle me fait quelquefois trembler, & je la trouve encore plus méchante & plus accariâtre que feu ma femme ; auſſi feu ma femme n'étoit pas ſi ſage & ſi vertueuſe que celle-ci.

BLANDONIE.

Nos talens ſont bornez, Seigneur, & nôtre art ne peut nous ſouſtraire à la tyrannie des paſſions qui nous dominent : mais vous ne ſongez pas que le Prince a fait un long voiage, & qu'il a beſoin de repos ; conduiſons-le à l'appartement que je lui ai fait préparer, & nous tâcherons d'occuper tous ſes momens des plaiſirs les plus agréables que pourra fournir l'union de ſa Cour avec la vôtre.

****

SCENE II.

INEGILDE, FINETTE.

FINETE.

VOus ne les ſuivez pas, Madame ? vos ſurveillantes ſont en défaut, la Cour eſt en joïe, profitons de l'occaſion, venez.

INEGILDE. *Zirphilin en conduiſant Cleonide, a toûjours les yeux attachez ſur Inegilde.*

Non, demeurons ; Finette.

FINETTE.

Les yeux du Prince ont peine vous à quitter, Madame, il vous en veut, je ſuis bonne phiſonomiſte.

INEGILDE.

Que tu es extravagante, Finette, avec tes idées.

FINETTE.

Je ne suis point extravagante, & je sçai bien les moïens d'éclaircir la chose. Hola, Darinel.

SCENE III.

INEGILDE, FINETTE, DARINEL.

INEGILDE.

QUel est ton dessein ? que veux-tu faire ?

FINETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

DARINEL.

Je differois à m'éloigner, parce que j'ai bien jugé que vous auriez peut-être quelque chose à me dire.

FINETTE.

Le Seigneur Darinel a bon esprit, Madame, & sa penetration ne nous sera pas inutile. Oh ! çà, que te semble de ce jeune Prince que nous venons de voir ?

DARINEL.

C'est un petit Seigneur aussi-bien tourné qu'il s'en trouve, & qu'il a mille bonnes qualitez : Nous nous connoissons un peu. Je vous assure que la Princesse qui l'aura ne sera pas malheureuse.

INEGILDE.

Ma sœur lui est destinée, Darinel.

DARINEL.

Oüi : mais je ne regarde pas encore cette union-là comme une chose bien assurée.

INEGILDE.

Et qui peut te faire en douter ?

DARINEL.

De certaines petites circonſtances, des bagatelles que j'ai remarquées.

INEGILDE.

Hé ! quelles ?

FINETTE

Qu'as-tu remarqué ; dis vîte.

DARINEL.

Que le Prince n'a pas de goût pour elle.

INEGILDE.

A quoi le juges-tu ?

DARINEL.

A tout ce que j'ai vû, Madame ; au compliment qu'il lui a fait, à la maniere dont il lui a donné la main, au peu d'attention qu'il avoit pour elle, & à celle qu'il avoit ailleurs : il regardoit avec plaiſir d'un certain côté ...

INEGILDE.

Hé ! de quel côté encore, dis.

DARINEL.

Du mien, Madame.

INEGILDE.

Du tien, Darinel ?

DARINEL.

Oüi, Madame ; à la verité j'étois auprès de vous, & j'ai bien obſervé tout cela.

FINETTE.

Je l'ai remarqué comme lui, Madame ; & vous, ne vous êtes-vous aperçûë de rien ?

INEGILDE.

Je n'y faiſois pas attention.

DARINEL.

C'eſt auſſi ce que j'ai remarqué, & vous avez fort bien fait, Madame, il ne faut pas qu'une perſonne comme vous prenne garde à ces choſes-là.

FINETTE.

Non sans doute : mais on n'est pourtant pas fâché de les sçavoir, & il est bon d'avoir un espion qui ait l'esprit d'en rendre compte. Tu voudras bien continuër à nous en servir peut-être ?

DARINEL.

De tout mon cœur.

INEGILDE.

Mais à quoi bon, Finette...

FINETTE.

Par curiosité, Madame : laissez nous faire, & qu'il tâche seulement à penetrer les sentimens du Prince ; & à découvrir la situation de son cœur & de son esprit.

INEGILDE.

Mais tout cela, Darinel, d'une maniere qui ne lui donne aucune pensée...

DARINEL.

Laissez-moi faire, Madame : je suis, grace au Ciel, assez bon Courtisan ; je l'aborderai par maniere de devoir, j'entrerai par maniere d'acquit dans sa confidence : & comme ce n'est que par curiosité que vous vous y interessez, je vous en informerai seulement par maniere de conversation. Adieu, Finette : au moins...

FINETTE.

Adieu, adieu, Darinel : je te rendrai bientôt réponse, si tu continuës.

SCENE IV.

INEGILDE, FINETTE.

FINETTE.

JE n'ai pas mauvaise opinion de cette affaire, & nous en aurons bonne issuë.

INEGILDE.

La Fée seroit bien en colere, Finette. La voici, je pense?

FINETTE.

C'est elle-même, vous avez raison? elle m'aura peut-être entenduë. Je me sauve, Madame.

SCENE V.

MELISENDE, INEGILDE, FINETTE.

MELISENDE.

ARrêtez, Finette; arrêtez.

FINETTE.

Madame!

MELISENDE.

Je vous avois fait dire, à ce qu'il me semble, de ne vous point trouver seule avec Inegilde?

FINETTE.

Je m'éloignois aussi, Madame, c'est vous qui me dites de demeurer.

MELISENDE.

Vous ne vous éloigniez que pour éviter ma presence.

FINETTE.

Je vous respecte, Madame, & je vous crains, comme vous voiez.

MELISENDE.

Vous faites bien, & vous ferez mieux encore de ne vous pas exposer davantage à gâter l'esprit d'Inegilde par vos conversations ridicules.

FINETTE.

Nous ne parlons jamais que de vous, Madame.

MELISENDE.

Otez-vous de mes yeux, insolente, & ne vous presentez jamais devant moi.

FINETTE.

Oh! de tout mon cœur, Madame, qu'il y a de plaisir à vous obéir!

SCENE VI.

MELISENDE, INEGILDE.

MELISENDE.

VOus avez-là, ma niece, auprès de vous une aussi dangereuse petite personne.

INEGILDE.

Ne vous mettez point en colere, Madame;

SCENE VII.

MELISENDE, INEGILDE, LAMBETHIE,

LAMBETHIE.

ZErbine demande à vous entretenir, Madame.

MELISENDE.

Qu'elle entre dans mon cabinet, je vais la joindre; & vous, ma niece, venez-vous disposer à recevoir un Prince que j'ai choisi pour vôtre époux, & que j'aurai soin de vous presenter tantôt moi même.

INEGILDE.

Ah! Finette, Finette, tous nos projets sont renversez, & mes malheurs ne finiront qu'avec ma vie.

SCENE VIII.

DARINEL *seul.*

CE n'est pas un endroit commode que la Cour pour traiter secrettement une affaire, & je voudrois bien trouver moien de parler en particulier au Prince de l'Isle Fortunée. Bon, le voici, je pense; il est seul comme je le souhaite, & j'ai prudemment fait de le venir attendre ici.

SCENE IX.

ZIRPHILIN, DARINEL.

ZIRPHILIN.

ENgagement funeste ! voiage malheureux !

DARINEL.

Il parle tout seul.

ZIRPHILIN.

O Amour ! où m'as-tu conduit ?

DARINEL.

Il apostrophe l'Amour, il n'est pas content de lui.

ZIRPHILIN.

Pourquoi revoltes-tu mon cœur contre le choix qu'a fait la Fée ? & vous, aveugle Fée, que ne consultiez-vous l'amour sur le choix que vous aviez à faire ?

DARINEL.

Il s'embaraſſe dans les reflexions, je lui ferai plaiſir de le tirer de-là. Vous voulez bien permettre, Seigneur..

ZIRPHILIN.

Ah ! c'eſt toi, Darinel.

DARINEL.

J'attendois à vous rendre mes reſpects que vous fuſſiez débarraſſé de la foule, pour n'être pas confondu parmi les Courtiſans du commun. Le ſecret de me diſtinguer, eſt de me preſenter ſeul, & vous remarquerez, s'il vous plaît, Seigneur, que je ſuis le dernier à vous faire mes complimens ſur vôtre mariage.

ZIRPHILIN.

Helas, Darinel.

DARINEL.

DARINEL.

Vous soûpirez, Seigneur ; vous avez dans la tête quelque chose qui vous embaraſſe.

ZIRPHILIN.

Moi ?

DARINEL.

Oüi, il y a là quelque ſecret qui vous peſe, & vous mourez d'envie d'en faire part à quelqu'un.

ZIRPHILIN.

Non, je t'aſſure.

DARINEL.

Oh ! ſi fait, ſi fait. Tenez vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que voilà bien une phiſionomie qui marque que je m'en vais devenir vôtre confident. Parlez, Seigneur : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nous nous connoiſſons ; j'ai toûjours été bon à mille choſes ; & je me ſuis encore bien apris depuis que vous ne m'avez vû, j'ai preſque toûjours vécu parmi des femmes.

ZIRPHILIN.

Tu es donc devenu bien habile ?

DARINEL.

Cela paſſe l'imagination ; & je m'en vais gager que je devine la raiſon qui vous fait venir rêver ici plûtôt qu'ailleurs.

ZIRPHILIN.

C'eſt le hazard qui m'y conduit.

DARINEL.

Cela eſt admirable, c'eſt le hazard auſſi qui m'a fait deviner que vous y viendriez, & que je ferois bien de vous y venir attendre.

ZIRPHILIN.

Tu as deviné cela ?

DARINEL.

Oüi vraiment : & vous n'êtes pas fâché que je ſois ſi penetrant.

ZIRPHILIN.

Hé ! ne penetres-tu que cela, Darinel ?

DARINEL.

Oh ! que pardonnez-moi. C'eſt en ce lieu que vous avez vû les deux Princeſſes : vous n'avez ſuivi qu'avec peine celle que l'un vous deſtine, vous quittiez l'autre avec regret : j'ai jugé que vous reviendriez ici : vous y revenez, vous êtes rêveur, vous ſoûpirez, je ne me ſuis point trompé, vous êtes amoureux d'Inegilde.

ZIRPHILIN.

Je ne veux point avoir de ſecrets pour toy, mon cher Darinel : que tu devines juſte !

DARINEL.

Je vous le diſois bien : j'ai étudié dans de bonnes écoles, & je vous avertis qu'Inegilde eſt preſque auſſi penetrante que moi.

ZIRPHILIN.

Qu'elle eſt charmante ! qu'elle eſt adorable ! ſi je pouvois ſeulement avoir quelques momens d'entretien avec elle.

DARINEL.

Pourquoi non ! cela ne ſera pas impoſſible ; & voici juſtement Finette, qui eſt ſa favorite, & qui n'aura pas de répugnance à vous rendre ce bon office.

SCENE X.

ZIRPHILIN, DARINEL, FINETTE.

FINETTE.

LEs voici tous deux enſemble, nous allons ſçavoir des nouvelles. Ah ! ah ! déja Darinel en converſation avec le Prince ! Je ne m'étonne pas s'il a des amis, il eſt ardent à faire ſa cour.

DARINEL.

C'eſt la tienne que je faiſois : j'aſſurois le Prince que s'il avoit beſoin de tes ſoins, de tes lumiéres & de ton crédit en ce païs-ci....

FINETTE.

Je ſuis fort peu de choſe, mais je ſuis toute à ſon ſervice. En quoi lui pourois-je être utile ?

ZIRPHILIN.

Aimable Finette, ſi par ton moien je pouvois m'entretenir un ſeul moment avec Inegilde....

FINETTE.

Comment faire ! je ne puis quaſi pas lui parler moi même. La Fée vient de me défendre encore tout à l'heure de me trouver jamais ſeule avec elle ; je n'oſerois hazarder ce que vous me propoſez.

DARINEL.

Qui le peut mieux que toy ?

ZIRPHILIN.

Charmante Finette, rien ne ſçauroit jamais paier le ſervice que tu me peux rendre, je le

ſçai : mais porte ce braſſelet, je te prie, pour gage ſeulement de ma reconnoiſſance.

FINETTE.

Ce braſſelet, Seigneur ; ah ! que vous avez des maniéres dangereuſes !

ZIRPHILIN.

Ce brillant ſera mieux encore à ta main qu'à la mienne : accepte-le, je t'en conjure.

FINETTE.

Que vos diſcours ſont ſéduiſans ! je fais tout ce que vous voulez.

ZIRPHILIN.

Que je voïe Inegilde, que je lui parle....;

FINETTE.

Cela ne ſera pas bien difficile ; la Fée n'y eſt pas, Inegilde m'a fait ſigne de venir ici, elle ne tardera pas à s'y rendre.

ZIRPHILIN.

Ah ! que je te ſuis redevable !

FINETTE.

Eloignez-vous de quelques pas, & faites ſemblant de vous promener en rêvant dans quelqu'une de ces galeries, vous nous aborderez quand je vous ferai ſigne. La voici, je penſe, éloignez-vous, & me laiſſez faire.

SCENE XI.

INEGILDE, FINETTE.

INEGILDE.

MA chere Finette, je ſuis perduë ; cet époux dont on me menace vient d'arriver, la Fée l'eſt allé recevoir : que deviendrai-je ?

FINETTE.

Je m'en vais vous le dire. Il y avoit autrefois un Roi & une Reine. . .

INEGILDE.

Ah ! Finette, à quoi songes-tu ? dans la presſante extrémité où je me trouve, eſt-il temps de t'amuſer à me faire un conte ?

FINETTE.

Ce n'eſt pas un conte, c'eſt un petit trait d'hiſtoire aſſez joli, Madame, écoutez ſeulement. Cette Reine mourut, & laiſſa deux filles pour qui le Roi choiſit des maris qu'elles n'aimoient pas.

INEGILDE.

Qu'elles étoient à plaindre, Finette !

FINETTE.

Oüi, cela eſt interreſſant, n'eſt-ce pas ? Elles avoient chacune un amant, qui faute d'occaſion ne s'étoient pas encore déclarez, & qu'elles aimoient en ſecret pourtant. L'occaſion s'offrit, les amans parlérent : l'aînée reçût le ſien avec fierté, lui défendit de lui parler jamais de ſon amour ; il ſe le tint pour dit, il ſe rebuta, & la pauvre Princeſſe fut obligée de prendre en enrageant, ce mari qu'elle n'aimoit point.

INEGILDE.

On n'aimoit guéres dans ce tems-là, Finette, de ſe rebuter ſi facilement.

FINETTE.

On aimoit dans ce tems-là comme on aime à cette heure ; une beauté fiére eſt ſouvent la dupe de l'avanture. La cadette fut plus raiſonnable & plus heureuſe : l'amant lui plaiſoit. Il fut bien reçû ; la Cour en parla, le Roi le ſçut & l'approuva, & le prétendu mari qu'il avoit fait venir fut honnêtement congedié.

INEGILDE.

Ah ! que cette hiſtoire eſt jolie, Finette, & que je ſuis ravie de la ſçavoir ?

FINETTE.

Elle eſt fort inſtructive ; faites-en vôtre profit. Voici le Prince que Darinel vous amene.

INEGILDE.

Ah ! ma chere Finette, je tremble !

SCENE XII.

ZIRPHILIN, INEGILDE, DARINEL, FINETTE.

DARINEL.

ALlons, ferme, point de vaine timidité, Seigneur.

FINETTE.

Vous êtes la cadette, Madame, ne vous aviſez pas de faire comme fit cette aînée.

ZIRPHILIN.

Le reſpect que je vous dois, Madame, cede à l'amour qui me domine, & ce Dieu porte avec lui l'excuſe de tout ce qu'il fait entreprendre. Je vous adore, & je crains moins de vous le dire, que de vous le laiſſer ignorer. Ma mort eſt certaine, ſi je perds l'eſpoir de vous poſſeder ; & qu'ai-je à faire de la vie, ſi vous ne me permettez pas vous-même de vous en conſacrer tous les momens ?

INEGILDE.

Seigneur, je ne ſçai de quelle maniére je dois recevoir la déclaration que vous me faites de vos ſentimens ; peut-être faudroit-il m'en effa-

roucher, vous témoigner de la colere: mais je n'en ai point, je vous l'avouë, & la seule chose qui me fait peine, est de ne pouvoir pas bien répondre à un langage qui m'est si nouveau.

DARINEL.

Le langage est nouveau : mais on ne laisse pas de l'entendre.

ZIRPHILIN.

Mon sort dépend de vous, Madame. Autorisez d'un tendre aveu l'ardent amour que vous avez fait naître, & les obstacles les plus puissans s'opposeront vainement à mon bonheur. Je romprai toutes les mesures qu'on a prises; je vous obtiendrai du Prince vôtre pere, j'engagerai la Fée qui me protege à nous devenir favorable, je réduirai la vôtre à la nécessité de ne nous être pas contraire, & l'assurance de vous plaire me fera trouver tout possible.

FINETTE.

Voila de beaux projets. Allons, Madame, la situation où vous êtes veut une prompte résolution; il n'y a point à hesiter, il faut finir le songe.

INEGILDE.

Suivez, Prince, les conseils que l'amour vous donne: Obtenez l'aveu de mon pere, faites-y souscrire les Fées, & n'aprehendez point d'avoir à surmonter d'autres obstacles.

ZIRPHILIN.

Ah! Madame, souffrez...

INEGILDE.

Que faites vous, voila la Fée.

SCENE XIII.

ZIRPHILIN, INEGILDE, MELISENDE, FINETTE, DARINEL.

MELISENDE.

QUe veut dire ceci, ma niéce ? & vous, Finette, je vous vois encore avec elle dans le moment que je viens de vous défendre...

FINETTE.

Vous m'avez défendu de m'y trouver seule, Madame, je lui ai amené compagnie.

MELISENDE.

Prince, il est assez surprenant que vous visitiez Inegilde, sans m'en avoir fait avertir : si vous croiez que l'union prochaine de vous & de sa sœur vous autorise à lui rendre quelques devoirs, il faudroit vous en acquiter avec moins de transport, & vos civilitez me paroissent un peu trop outrées.

DARINEL.

C'est un Prince fort poli, Madame.

SCENE XIV.

ASTUR, MELISENDE, INEGILDE, ZIRPHILIN, FINETTE, DARINEL.

ASTUR.

QU'eſt-ce que c'eſt donc, ma belle ſœur, quelle eſpece de mari avez-vous fait venir pour Inegilde.

MELISENDE.

Quelle eſpece de mari ! c'eſt le Souverain de ce païs où tout le monde eſt ſage, le Prince de l'Iſle Inconnuë dont je vous ai parlé.

ASTUR.

Le Souverain du païs où tout le monde eſt ſage eſt un vieux fol de ſonger à ſe marier ; il paroît avoir plus de cent cinquante ans. Je ne ſçai pas ſi ma fille s'en accommodera : mais pour moi je ne veux point d'un gendre comme celui-là, je vous en avertis.

FINETTE.

Bon, Madame, il prend bien la choſe.

MELISENDE.

Vraiment, Seigneur, il vous ſied bien de vous rendre ſi dificile, vous qui n'étiez qu'un ſimple berger lorſque ma ſœur eut la foibleſſe...

ASTUR.

La foibleſſe, Madame, je n'étois qu'un berger, d'accord : mais jeune, beau, bien-fait ; je le ſuis encore, & vôtre ſœur, qui étoit la Fée de la Raiſon, n'a pas fait ma fortune ſans ſçavoir pourquoi.

MELISENDE.

La Fée de la Raison s'égaroit quelquefois.

ASTUR.

Elle s'égaroit ? ma foi je ne sçai : mais depuis que nous l'avons perduë, on s'en aperçoit furieusement dans la famille. Quelle bizarrerie ! faire venir un vieux mari de par-delà les Indes. .

MELISENDE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un sage ?

ASTUR.

Hé bien ! un sage, pourquoi l'aller chercher si loin ? n'en pouvoit-on pas trouver plus près, & faut-il pour être sage avoir vécu près de deux siécles ?

MELISENDE.

C'est un choix que vous avez aprouvé vous même, lorsque je vous l'ai proposé.

ASTUR.

Je l'ai aprouvé sur ce que vous m'avez dit ; mais depuis que je l'ai vû de loin seulement...

MELISENDE.

C'est par vos yeux que vous en jugez ? donnez-vous le tems de le connoître autrement, n'autorisez point Inegilde à ne pas rendre justice au merite & à la vertu d'un Prince que j'ai choisi pour son époux, & qui ne peut manquer de l'être, puisque c'est moi qui l'ai résolu.

ASTUR.

Oüais, vous le prenez-là sur un ton bien imperieux. Hé ! bien là, voions, voions, je me suis trompé peut-être.

MELISENDE *va parler à Lamorbethie.*

Hola ! quelqu'un.

INEGILDE.

Ah, Seigneur, ne vous laissez point surprendre, vos premiers sentimens ne peuvent être que

justes, ils sont sacrez pour moi, & je suis incapable d'en avoir d autres.

ASTUR.

Oüi, tu as raison, nous le renvoierons, laisse-moi faire.

SCENE XV.

ASTUR, MELISENDE, INEGILDE, ZIRPHILIN, DARINEL, FINETTE, LAMBETHIE.

LAMBETHIE.

JE vais leur dire d'aprocher, Madame, ils attendoient avec impatience le moment d'être presentez.

ASTUR.

Ne vous éloignez pas, Prince, je suis bien-aise que vous voiez ce que c'est qu'un sage; vous nous en direz vôtre pensée.

Fin du second Acte.

II. INTERMEDE.

LES Habitans de l'Isle Inconnuë accompagnent Astibel leur Souverain, qui doit épouser la Princesse Inegilde, & ils vantent l'avantage de leur sagesse sur celle des autres peuples.

CHOEUR.

Que le sort d'un Sage est charmant !
Que la Sagesse plait à qui sait la connoître !
Pour devenir Sage aisément.
Il faut chez nous apprendre à l'être.

UN HABITANT de l'Isle inconnuë.

Nous habitons sous d'inconnus climats,
Où la Sagesse la plus pure
Instruit à suivre pas à pas
Les douceur de la Nature.

UNE HABITANTE de l'Isle inconnuë.

Une aimable tranquillité
Regne toûjours sur nôtre heureux rivage;
L'interêt & la vanité
N'en ont point encore écarté
L'innocence du premier âge.

Petit Chœur.

Sçavoir joüir des vrais plaisirs,
N'avoir ni besoin ni richesse,
C'est le seul but de nos desirs,
Et l'objet de nôtre sagesse.
Heureux, heureux un cœur
Qui sait goûter un tel bonheur

HABITANTE de l'Iſle.

Sans épines dans nos plaines
La roſe naît en tout temps,
Et l'Amour donne aux amans
Ses plus doux plaiſirs ſans peines.

HABITANT de l'Iſle.

Toûjours contens de nos Deſtins,
Parmi les Jeux & les Fêtes
Nous voions, loin des tempêtes,
Meurir nos bleds & nos raiſins.

Petit Chœur.

Heureux, heureux un cœur.
Qui ſçait goûter un tel bonheur.

HABITANT de l'Iſle.

Jeunes cœurs que le plaiſir touche,
Et qui ne le trouvez que dans l'emportement
D'un dangereux déréglement,
La Sageſſe vous effarouche.

Vous en jugeriez autrement,
Si ſous ſes propres traits vous la voiez paroître.
Pour devenir Sage aiſément,
Il faut chez nous aprendre à l'être.

Fin du ſecond Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASTUR, ASTIBEL, MELISENDE, INEGILDE, FINETTE, ZIRPHILIN, CLEONIDE.

ASTUR.

RAIMENT voila des Sages qui danſent bien, je les trouve d'aſſez belle humeur; ils ne ſont pas beaux: mais leurs maximes ſont de fort bon ſens.

ASTIBEL.

Les Sages de chez nous ne ſont pas ſans mérite; & c'eſt ce qui me fait eſpérer, Seigneur, que vous voudrez bien aprouver l'alliance où cette ſage Fée m'a fait l'honneur de m'apeller.

ASTUR.

Ecoutez, ſi la Fée le veut abſolument, je ne m'y opoſerai pas abſolument: mais ma fille qui a plus de réſolution que moi s'y opoſera peut-être davantage: convenez de vos faits, voiez.

MELISENDE.

Elle mettroit obſtacle à mes deſſeins! & les ſoins que j'ai pris de ſon éducation, les bienfaits dont je l'ai comblée, recevroient d'elle cette récompenſe!

INEGILDE.

Je ſçai, Madame, ce que je dois à vos bon-

tez ; mais puisque celles de mon pere m'autorisent à parler avec sincérité, je ne chercherai point de vains détours, & je vous dirai naturellement, que je ne me résoudrai jamais à prendre l'engagement que vous avez projetté.

MELISENDE.

Ah ! quelle audace !

ASTUR.

Ce discours est plus clair que celui de tantôt, Finette.

FINETTE.

C'est qu'il est plus naturel & plus vrai, Seigneur.

MELISENDE.

Inegilde, est-ce-là le fruit de mes instructions ? vous sortez avec bien de la confiance du respect & de l'obéissance que vous me devez.

INEGILDE.

C'est un des droits de la sagesse que la liberté : trouvez bon que j'en joüisse, Madame, j'aime à suivre, comme ce Prince, les douces loix de la nature, elle ne m'inspire que de l'estime pour son merite, & point d'amour pour sa personne, & il est trop sage & trop raisonnable pour exiger une chose qui ne peut dépendre de moi.

ASTIBEL.

Moi, Madame, je ne prétens point faire de violence à vôtre cœur : on m'a mandé, je suis venu ; je ne vous plais pas, je m'en retourne ; & une de nos meilleures maximes à nous autres Sages, est de ne nous engager à aimer qu'autant que nous sommes sûrs de ne pas déplaire.

ASTUR.

Parbleu ces Sages-là sont de fort bon esprit : allons, tâche de t'en accommoder, il paroît bon homme, & il vient de loin, cela merite attention.

INEGILDE.

Hé ! mon pere !

ASTUR.

Tu n'en veux point ? fais comme tu voudras ; ce ſont tes affaires.

ASTIBEL.

Les ordres de la Fée m'ont fait venir ici, les vôtres m'en écartent, Madame, je ſerai prompt à m'éloigner.

MELISENDE.

Non, vous demeurerez, & je n'aurai pas en vain entrepris de vous unir avec ma niéce : donnez-moi vôtre main, Prince. Inegilde, je vous commande par tout le pouvoir que j'ai ſur vous, par celui que mon art me donne.

INEGILDE.

Il eſt borné, Madame, une puiſſance au deſſus de la vôtre me dérobe à cette contrainte.

Elle diſparoit.

ZIRPHILIN.

Ah ! Ciel !

CLEONIDE.

Quelle avanture !

FINETTE.

Amenez-moi donc avec vous, Madame.

SCENE II.

ASTUR, MELISENDE, ZIRPHILIN, ASTIBEL, FINETTE.

ASTUR.

HE' bien, ma belle-ſœur, voila une fille égarée ; & quelque Fée qui en ſçait plus

que vous, se mêle aparemment de nos affaires?

MELISENDE.

Je demeure immobile, & muette d'étonnement & de douleur. Mon pouvoir cederoit à celui de quelqu'autre; non, non, cela n'est pas possible: allons, Prince, courons chercher Inegilde, & mettons tout en usage pour la ravir à qui nous l'enleve.

ASTIBEL.

Je vous demande pardon, Madame, il ne seroit pas du caractère d'un Sage de courir aprés une femme. Faites de vôtre côté vos diligences, je vais du mien rêver tranquilement à ce que j'aurai à faire, en cas qu'elle se retrouve.

MELISENDE.

Allez, & soyez sûr que je ne tarderai pas à vous la rendre.

SCENE III.

ASTUR, ZIRPHILIN, FINETTE, DARINEL.

ASTUR.

VOus ferez fort bien. Par ma foy toutes ces Fées-là sont des extravagantes qui ne servent qu'à faire enrager des gens raisonnables.

DARINEL. *à Zirphilin.*

L'Amour n'est pas favorable à vôtre Rival, il ne possedera point Inegilde.

ZIRPHILIN.

Il ne la possedera point: mais je la perds

comme lui, que deviendrai-je ?

FINETTE

Ne vous chagrinez point, Seigneur, je ne vous quitterai point que nous ne l'ayons trouvée ; allons, venez.

SCENE IV.

ASTUR, CLEONIDE, ZIRPHILIN, DARINEL.

CLEONIDE.

ARrêtez, Prince ; & recevez un aveu de mes sentimens qui puisse autoriser ceux que vous ne pouvez vous empêcher de laisser paroître pour Inegilde.

ASTUR.

Comment pour Inegilde ?

ZIRPHILIN

Pour Inegilde, Madame ? qui vous a dit...

DARINEL

Ils sont fort penetrans dans cette famille-là.

ASTUR.

Justifiez-vous, Prince, & hâtez-vous de la rassurer contre ses soupçons.

ZIRPHILIN.

Seigneur...

CLEONIDE.

Ne vous troublez pas, Prince, & ne prenez pas pour un reproche ce que je vous dis de ma sœur. Comme je ne suis pas faite pour être méprisée, on ne m'a pas instruite à être jalouse.

ZIRPHILIN.

Madame...

CLEONIDE.

Prince, parlons avec sincerité; la dissimulation n'est pas faite pour des personnes de nôtre rang & de nôtre humeur. Je ne vous aime point, vous aimez ma sœur, je lui cede sans murmure & sans repugnance tous les droits que j'avois sur vous. C'est aparemment quelque Fée de vos amies qui vient de l'enlever à vôtre rival: courez la trouver, & ne craignez point d'être rebuté; elle ne doit pas se faire une affaire de s'enrichir de mes refus.

ZIRPHILIN.

Je n'osois me flâter, Madame que la Princesse Inegilde put recevoir favorablement les offres de ma foi: mais des vœux formez pas vôtre ordre ne peuvent manquer d'être écoutez; & dans l'espoir que vous me donnez d'aprendre les lieux où elle est, vous voulez bien, Seigneur, me permettre de chercher à lui rendre au plûtôt un hommage qu'on se fait un plaisir de lui renvoyer.

ASTUR.

Qui moi? Mais écoutez donc, Prince, il y a des circonstances .. où il seroit à propos de reflechir sur la maniere .... par exemple .... dans la primeur de ma Souveraineté .. ce n'est pas par raport à moi que je vous dis cela ... mais il est pour certain que jadis ... c'est pour vous dire; & voila Darinel qui vous dira par merveilles ... Oh parbleu mettez-vous à ma place, vous trouverez que les filles & des Fées sont des animaux fort embarassans.

ZIRPHILIN.

Je finirai vôtre embaras, Seigneur, & je vais tâcher de vous rendre une tranquilité parfaite, si elle peut dépendre de moi.

SCENE IV.

ASTUR, CLEONIDE, DARINEL.

ASTUR.

IL eſt piqué de ce que tu lui as dit au moins & ce n'eſt pas le moien de retenir un amant, que de lui donner ſon congé auſſi cavalierement que tu viens de faire. J'ai pourtant fait ce que j'ai pû pour lui faire entendre raiſon : mais dans des affaires ſerieuſes, ordinairement je ne ſçai ce que je dis : tu dévrois m'aider un peu quelquefois toi, Darinel.

DARINEL

Vous venez de vous exprimer fort élegamment, Seigneur.

ASTUR.

Tout de bon ?

DARINEL.

On ne peut rien de mieux, vous avez beaucoup d'eſprit.

ASTUR.

Je ne m'en étois pas encore aperçû. Oh ! çà, ça Inegilde ſe trouvera, point de chagrin ; c'eſt quelque Fée qui en va prendre ſoin. Ah ! que pour la reputation c'eſt un païs commode que le païs des Fées ! un enlevement de plus ou de moins ne fait jamais de tort à une fille.

SCENE VI.

ASTUR, BLANDONIE, CLEONIDE, DARINEL,

BLANDONIE.

HE' bien, Seigneur, Inegilde n'eſt donc plus au pouvoir de la Fée qui prenoit des ſoins ſi judicieux pour former ſon cœur & ſon eſprit?

ASTUR.

Ne ſeroit-ce point un coup de vôtre façon, vous êtes aſſez capable d'une pareille malice, & ce Prince que vous avez fait venir eſt un peu mêlé là-dedans, à ce qu'on m'a dit.

BLANDONIE.

Le Prince de l'Iſle Fortunée?

CLEONIDE.

Oüi, Madame, il aime Inegilde; & malgré les preceptes de la Fée, ma Sœur, je crois, n'eſt pas inſenſible.

BLANDONIE.

Plût au Ciel qu'il fût vrai, je les ſervirois de tout mon pouvoir; & j'ai des vûës pour vous, ma niece, qui vous empêcheroient de regretter l'époux que vous déroberoit Inegilde.

CLEONIDE.

Moi regretter un époux, Madame?

ASTUR.

Fy donc, nous n'avons point de ces foibleſſes-là dans nôtre famille, je n'ai preſque pas regretté ma femme moi.

BLANDONIE.

Vous n'êtes pas ſenſible, Seigneur, & vous

ne paroiſſez pas auſſi fort chagrin de la perte de votre fille.

ASTUR.

C'eſt que j'ai l'eſprit fort, le chagrin fait mal, un Prince de bon ſens n'en doit jamais prendre. Ma fille eſt perduë, elle n'eſt pas ſeule, on nous la ramenera quelqu'un de ces jours ; tout ce que je puis, c'eſt de la faire chercher moi même dans toute l'étenduë de mes Etats. Viens, Darinel, comme ils ne ſont pas grands, la viſite en ſera bien-tôt faite.

SCENE VII.

BLANDONIE, CLEONIDE.

BLANDONIE.

CLeonide.

CLEONIDE.

Madame.

BLANDONIE.

Nous triomphons, ma niece, & cette ſuperbe Fée qui vantoit tant ſes inſtructions & ſes manieres, qui condamnoit ſi hautement les nôtres.....

CLEONIDE.

Ne cherchons point à nous flâter, Madame, tout l'avantage eſt de ſon côté, ma ſœur m'enleve mon Amant. Quand il s'agit d'un attachement ſerieux, les plaiſirs ont moins de charmes que la ſageſſe.

BLANDONIE.

Vous prenez la choſe fort à cœur.

CLEONIDE.

Je vous l'avouë, Madame : toûjours nourrie

dans les plaisirs, c'est ici le premier chagrin que je souffre ; & l'essai que j'en fais aujourd'hui, contre mon attente, me paroît dur à supporter.

BLANDONIE.

Si vous avez la foiblesse d'en prendre, évitez du moins la confusion de le laisser paroître, & je prendrai soin de l'adoucir : attendez avec tranquilité le dénouëment de l'avanture, je vais travailler à le rendre heureux, & vous pouvez compter par avance qu'il vous fournira de nouveaux plaisirs.

SCENE VIII.

CLEONIDE *seule.*

IL n'en est qu'un où je suis sensible, & c'est celui d'avoir la force de renoncer à tous les autres, pour goûter les douceurs d'une vie tranquille. Mais voici le Prince de l'Isle Inconnuë.

SCENE IX.

CLEONIDE, ASTIBEL.

ASTIBEL.

AH ! que j'ai fait un impertinent voiage, & que la sagesse de ce pays-ci est differente de celle du nôtre !

CLEONIDE.

Ma sœur m'enleve mon amant, seroit-ce une perfidie de me saisir du sien ?

ASTIBEL.

Je ne vois rien ici qui me convienne, tout m'y paroît faux & affecté.

CLEONIDE.

Dans la resolution où je suis, il me conviendroit mieux qu'aucun autre.

ASTIBEL.

Le trouble regne dans tous les cœurs, une fausse tranquillité masque les visages; & peu soigneux de corriger ses vices, on se contente de les sçavoir cacher.

CLEONIDE.

Quelle penetration! & qu'il connoît bien le foible de la sagesse!

ASTIBEL.

Quel séjour étranger pour moi, & que je serois surpris & charmé d'y trouver seulement un cœur sincere, digne de l'attachement d'un sage.

CLEONIDE.

Vous êtes mal prévenu pour nous, Seigneur, nous avons interêt de vous détromper.

ASTIBEL.

Je vous demande pardon, Madame, je croiois être seul, & je n'aurois pas parlé comme j'ai fait si j'avois présumé qu'on eût pû m'entendre.

CLEONIDE.

Vos discours & vos reflexions n'ont rien du tout qui m'interesse, je connois comme vous le ridicule de cette morale si severe en apparence, & si relâchée quelquefois en secret; & plus j'ai d'horreur pour ceux qui la suivent, plus j'ai de dégout pour la vraie sagesse.

ASTIBEL.

Vous, Madame?

CLEONIDE.

Oüi, Seigneur: élevée par la Fée des Plai-

Ers, ennuiée d'en avoir fait un trop long usage ; outrée d'un moment de chagrin que je viens d'avoir, je forme le projet d'une vie heureuse, où l'on tienne un milieu si juste entre les plaisirs & les peines, qu'en ne s'attachant jamais trop aux uns, on soit toûjours exempt des autres.

ASTIBEL.

Est-ce une simple mortelle qui me parle ? Ah Ciel que d'attraits ! que de charmes ! quelle puissance invisible me force de les adorer ? quelle agitation ! qu'est-ce que je sens ? le cœur d'un Sage est-il si foible ; & que va devenir ma liberté ?

SCENE X.

MELISENDE, CLEONIDE, ASTIBEL.

MELISENDE.

PRince, on sçait où est Inegilde, le destin que j'ai consulté vient de me promettre qu'elle nous sera bien-tôt renduë.

ASTIBEL.

Je m'en réioüis, Madame, & n'y prens point de part pour moi. Le Ciel ne nous a pas formez l'un pour l'autre ; & l'amour soumet pour toûjours mon cœur aux loix de cette charmante Princesse.

MELISENDE.

Ah ! quelle indignité ! quelle foiblesse ! une Princesse élevée par la Fée des Plaisirs !

ASTIBEL.

Nôtre morale est moins farouche que la vô-

tre, & les plaisirs & la vertu ne sont pas si fort incompatibles.

MELISENDE.

Je souffrirois un tel affront avec tranquilité? non cette union ne se fera point, & je cesserai plûtôt moi-même d'etre la Fée de la Sagesse.

****

SCENE XI.

ASTUR, CLEONIDE, MELISENDE, ASTIBEL.

On entend un bruit sourd de Tymbales, de Trompettes, & d'autres instrumens.

CLEONIDE.

AH Ciel! je tremble. Quel évenement nous annonce ce bruit terrible & mélodieux tout ensemble?

ASTUR

Au secours, à moi, miséricorde.

CLEONIDE.

Seigneur, qui peut vous effraier ainsi?

ASTUR.

Tout est perdu, sauvons-nous, ma fille, voilà la Fée votre mere qui revient.

MELISENDE.

Que dites-vous, Seigneur?

ASTUR.

Ah! je suis bien né pour être persecuté des Fées. N'est-ce pas assez de deux qui restent ici pour me faire enrager: faut il que la troisiéme s'avise de revenir?

Le bruit précedent se fait entendre plus distinctement que la premiere fois.

SCENE XII.

ASTUR, CLEONIDE, MELISENDE, BLANDONIE, ASTIBEL.

BLANDONIE.

QUelle vaine terreur occupe vos esprits ; Seigneur, & vous fait aprehender de revoir une Fée que vous avez si tendrement cherie ?

ASTUR.

Sa memoire m'est toûjours fort chere : mais j'aime mieux son souvenir que sa presence.

BLANDONIE.

Ne craignez rien, le retour de la Fée de la Raison ne peut présager que des éveneimens heureux. La voici.

SCENE DERNIERE.

ASTUR, LOGISTILLE, MELISENDE, CLEONIDE, BLANDONIE, INEGILDE, ZIRPHILIN, ASTIBEL, DARINEL, FINETTE.

MELISENDE.

C'Est elle-même, & qui nous ramene Inegilde : Ah ! quelle divinité favorable nous permet encore de vous posseder !

LOGISTILLE.

Astur, rassurez-vous, & rendez graces avec mes sœurs au destin qui me permet de venir

ici pour terminer leurs differends, & pour réünir par ma presence & par mes conseils les cœurs que mon éloignement avoit séparez.

ASTUR.

Le destin est fort obligeant, & vous avez pris bien de la peine : mais vous auriez pû nous écrire, &. . . .

LOGISTILLE.

Quoi ! ma vûë vous fait de la peine ?

ASTUR.

Non, non, non, je suis fort aise de vous revoir ici ; y êtes-vous pour long-tems ?

LOGISTILLE.

Il ne m'est permis d'y demeurer que pour donner moi-même à mes filles les époux que le Ciel a choisis pour elles.

ASTUR.

Bon, fort bien, dépêchons-nous donc, le tems est précieux, il n'en faut point perdre.

INEGILDE.

Vous m'avez fait esperer, Madame, que je ne serois plus malheureuse ; & si le Ciel se déclaroit pour un autre que pour le Prince de l'Isle Fortunée.

LOGISTILLE.

Non, ma fille, c'est pour vous conserver à lui que je vous ai tantôt fait disparoître. Recevez Inegilde de ma main, Prince, & soiez sûr de toute la felicité possible.

ZIRPHILIN.

Ah ! Madame. . . .

MELISENDE.

Quoi vous autorisez une union que je déteste ? un Prince nourri dans les délices :

LOGISTILLE.

Arrêtez, ma sœur, tant d'emportement ne sied pas bien a la Fée de la Sagesse. L'austerité de vôtre humeur & de vos préceptes a laissé le

cours d'Inegilde, il faut que le mélange des plaisirs le remette dans l'état auquel il doit être pour goûter un parfait bonheur. Pour Cleonide. . . .

BLANDONIE.

Je vous entens, ma Sœur, trop de plaisirs l'ont jusqu'à present occupée, vous voulez qu'un Prince sage lui donne ce juste temperament qui fait le bonheur & la tranquilité de la vie : Je ne m'oposse point à vos desirs, & je ne serai jamais assez aveugle pour résister aux conseils de la Fée de la Raison.

ASTIBEL.

Oserois-je me flâter, Madame ?

BLANDONIE.

Oüi Prince, je sçai les sentimens que vous avez pour Cleonide ; c'est moi qui vous les ai si soudainement inspirez : Puissiez-vous être à jamais heureux.

DARINEL.

Et de Finette & de moi qu'en faites-vous, Madame ? elle est un peu folle, je suis fort sage ; ne croiez-vous pas que l'assortiment de nos deux humeurs pouroit faire une union parfaite ?

LOGISTILLE.

Nous nous interresserons toutes trois à la rendre heureuse.

FINETTE.

Sur ce pied-la, j'y consens de bon cœur. Que nous allons faire un bon petit ménage !

ASTUR.

Hé bien ! cela est fort bien, vous voilà tous d'accord : mais qu'est-ce que je dis à tout cela moi ? on ne demande point mon avis, je suis le maître pourtant.

LOGISTILLE.

Vous êtes trop juste, trop sage, & trop

raisonnable pour ne pas souscrire à ce que nous faisons.

ASTUR.

Oh ! oüi, puisque j'ai tant de belles qualitez, je souscris à tout cela, voilà qui est fini : mais à condition que je ne verrai plus de tracasserie, & que les Fées seront mieux d'accord.

LOGISTILLE.

Ne vous inquiétez point, j'en fais mon affaire, & je prendrai soin desormais de les entretenir l'une & l'autre dans une parfaite intelligence.

ASTUR.

A la bonne heure. Allons, que nos sujets & nos amis viennent en foule honorer les nôces, & hâtons-en la ceremonie ; afin que feuë ma femme s'en retourne ; car elle a des affaires en l'autre monde.

FIN.

III INTERMEDE.

Les Fées & les Plaisirs attirez par la Fée de la Raison, viennent honorer les nôces des deux Princesses. Les peuples de l'Isle Fortunée, & ceux de l'Isle Inconnuë se réjoüissent de voir la Fée de la Sagesse en bonne intelligence avec celle des Plaisirs.

DARINEL.

QUe de toutes parts on s'assemble
Pour celébrer ce jour heureux.
La Raison met d'accord ensemble
La Sagesse, & les plus doux jeux.

UNE FE'E des Plaisirs.

Quittez, Bergers, vos retraites;
Venez dans ce charmant séjour;
Au milieu des douceurs parfaites
Il regne un air dans cette Cour
Aussi pur qu'aux lieux où vous êtes.

UNE HABITANTE de l'Isle Fortunée.

Cœurs ennivrez des délices
De la Fortune & de l'Amour,
Craignez leurs trompeurs artifices,
Venez joüir dans cette Cour
D'un sort exempt de leurs caprices.

DARINEL.

Tout ici bas aux mortels est soumis,
Tout au monde est fait pour leur plaire,
Et tout plaisir devient permis

De

Par l'uſage qu'on en ſçait faire.

TRIO.

La Sageſſe eſt trop ſevere,
Le Plaiſir trop dangereux ;
Quand la Raiſon les modere,
Qu'ils ont de charmes tous deux !

CHACONNE.

UN SUIVANT de la Fée des Plaiſirs.

Può ſaggio cruore
Su'l mar d'amor
Cercar ventura
Ma ſe d'a vento infido,
Si turban l'Onde él ciel s'oſcura ;
Déh fuggi ô mio cuor torna al lido.
Può ſaggio cruore
Su'l mar d'amore
Cercar ventura.

FIN.

LES
ENFANS
DE PARIS,
COMEDIE.

Représentée pour la premiere fois le 18. Décembre 1699.

A

S. A. ELECTORALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BAVIERE.

GRAND PRINCE, *à qui le Ciel a donné pour partage*
Des plus hautes vertus le plus parfait usage :
Toi qui, sans rien devoir à tes nobles Ayeux,
Te places par toi-même au rang des demi-Dieux,
Lorsqu'à t'offrir ses vœux ma Muse ose prétendre
Dans ce rang glorieux daigneras-tu l'entendre?
Incertaine, timide & foible je la voi
Qui ne peut qu'en tremblant s'élever jusqu'à Toi.
Si d'un de tes regards la faveur prévenante
N'assure le succès du projet qu'elle tente :
C'est celui d'occuper les précieux momens

Que peut laiſſer ta gloire aux divertiſſemens,
Et d'adoucir les ſoins de ton ame heroïque
Par les amuſemens de la Scene Comique.
Ses innocens plaiſirs ont pour Toi des apas;
Et l'on t'a vû cent fois au ſortir des combats
T'empreſſer à les prendre, & tranquile ſourire
Des traits ingénieux d'une heureuſe Satire.
Tes Peuples du ſpectacle ainſi que Toi charmez,
Par ton exemple inſtruits, par ton goût animez,
De tout ce qui te plaît ſagement idolâtres,
Ont élevé chez eux de ſuperbes Théâtres.
Tel on vit autrefois cet illuſtre Romain
Qui le premier porta le ſurnom d'Africain,
De Terence naiſſant aprouvant les Ouvrages,
Pour lui de Rome entiere entraîner les ſuffrages.
Plus fameux, plus heros que ne fut Scipion,
GRAND PRINCE, *honore-moi de ta protection,*
Tu me feras par elle un ſort digne d'envie.
Des ENFANS DE PARIS *ci pois ma Comedie.*
Aux lieux de leur naiſſance ils ont eu le ſuccès
Qui peut leur aſſurer par tout un libre accès:
Mais ce ſuccès heureux ne peut les ſatisfaire,
S'ils n'obtiennent auſſi le bonheur de te plaire.
Dans ta brillante Cour ils oſent ſe montrer,
D'un favorable accueil daigne les honorer.
Ma Muſe alors ardente à la reconnoiſſance,

Fière de t'avoir plû, pleine de confiance,
De Toi plus inspirée encor que d'Apollon,
Chantera tes hauts faits dans le sacré Vallon,
D'où mes nobles chansons dans l'Univers portées,
Seront avec respect des peuples écoutées;
Je publierai comment par tes premiers exploits
L'Othoman fut d'abord asservi sous tes loix,
Comment par ta valeur l'Empire eut pour barriere
Entre Byfance & lui la Pannonie entiere,
Et comment vers l'Escaut par la gloire entraîné,
Tu soûtenois un Sceptre à ton sang destiné.
Je te peindrai partout à l'exemple d'Alcide,
Juste vangeur des loix, indomptable, intrepide,
Dans les plus grands périls toûjours maître de Toi,
Et malgré le sort même esclave de ta foi.
Enfin tout occupé du seul soin de ta gloire,
J'écrirai tes vertus au Temple de Memoire.
Heureux si célébrant un nom tel que le tien,
Des horreurs de l'oubli je puis sauver le mien.

DANCOURT.

ACTEURS.

Mr HARPIN.
Mle ARGANTE, Sœur de Mr Harpin.
CLITANDRE, Fils de Mr Harpin, & Amant de Climene.
ANGELIQUE, Fille de Mr Harpin.
VALERE, Amant d'Angelique.
CLIMENE.
FINETTE.
MERLIN, Valet de Clitandre.
Mle BRICHONNE, Intrigante.
Mr VILAIN, Commissaire.
UN LAQUAIS.

La Scene est chez Mr Harpin.

LES ENFANS DE PARIS, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FINETTE *seule.*

QUe de chagrins pour nos jeunes Amans !
Que les enfans sont miserables,
Dont les peres déraisonnables
Regardent tout à contre-sens,
Et trouvent toûjours condamnables
Les plus simples amusemens.

SCENE II.

Mr BRICHONNE, FINETTE.

M. BRICHONNE.

JE donne le bon jour à l'aimable Finette.

FINETTE.

Madame Brichonne, bon jour.

M. BRICHONNE.

Quoi vous causez ici toute seule en cachette ?
Vous vous entretenez aparemment d'amour ?

FINETTE.

D'amour ? non, j'y suis peu sujette,
Et c'est-là mon moindre souci.
Mais comment vous en va ? qui vous améne ici ?
Y ménageriez-vous quelque affaire secrette ?

M. BRICHONNE.

Helas ! me le demandez-vous ?
Et de Monsieur Harpin confidente ordinaire,
Se pourroit-il qu'il vous eût fait mystere
De ce qui se passe entre nous ?

FINETTE.

Mystére à moi ? Vous sçavez bien
Dans ses secrets quelle part il me donne :
Mais faites, Madame Brichonne,
Comme si je n'en sçavois rien.

M. BRICHONNE.

Il ne vous a pas dit...

FINETTE

Si fait : mais je soupçonne
Qu'il ne s'en est pas bien expliqué tout à-fait ;
Il m'a tû quelque circonstance,
Je voudrois bien sçavoir pour quel sujet,
Et si la chose est en effet.
Comme il m'en a fait confidence.

M. BRICHONNE.

Il vous a conté son projet :

FINETTE.

Oüi, qu'il prétend... Il vous l'a dit de même
Aparemment

M. BRICHONNE.

Tout juste.... Il veut se marier.

FINETTE.

Vous y voila.

Me BRICHONNE.

C'est moi qui dois negocier
Ce mariage-là.

FINETTE.

Comment vous ?

Me BRICHONNE.

Oüi, moi-même.

FINETTE.

Ah ! le petit dissimulé !
C'est de cela qu'il ne m'a point parlé.

Me BRICHONNE.

Il vous a dit quelle est la personne qu'il aime ?

FINETTE.

Belle demande ! Il fait un fort bon choix ;
Et pourvû qu'à ses vœux cette fille réponde . . .

Me BRICHONNE.

C'est une veuve.

FINETTE.

Ah ! oüi, d'accord, je la connois :
Mais fille ou veuve, quelquesfois
C'est même chose dans le monde ;
On s'y trompe aisément. Cette veuve a du bien.

Me BRICHONNE.

Point, c'est Climene.

FINETTE.

Ha, ha Climene ! elle n'a rien
Mais pour cacher qu'il fait une mauvaise affaire,
Monsieur Harpin à moi m'a dit tout le contraire.

Me BRICHONNE.

Monsieur Harpin est riche & pour elle & pour lui :
On ne sçait pas tout l'argent qu'il amasse ;
Si de continuër le Ciel lui fait la grace,
Il mesurera l'or au muid
Depuis un mois que j'ai l'honneur de le connoître
Nous avons fait l'un & l'autre en commun
Quinze ou vingt affaires peut-être,
Au denier quatre, au denier un.
Ah ! le brave homme ! il ne veut point paroître

Dans ces vetilles-là, tout se fait en mon nom.
Est-il dans son cabinet ?

FINETTE.

Non :
Mais vous pouvez, si vous voulez, l'attendre.

Mr BRICHONNE.

Je reviendrai : dites-lui seulement
Qu'outre une réponse à lui rendre,
J'ai quelques diamans à vendre
A très-bon compte assurément.

FINETTE.

Des diamans ?

Mr BRICHONNE.

Voyez.

FINETTE

Ah ! comme cela brille !
Quel éclat !

Mr BRICHONNE.

En voilà pour quatre mille écus.
Un mien ami les a vendus
A certain enfant de famille
Dix-huit mille livres & plus.

FINETTE.

A credit ? c'est donner. Mais, Madame Brichonne,
Ce marché-là s'est fait aussi sous vôtre nom ?
Car vous avez l'ame si bonne,
Vous le prêtez volontiers.

Mr BRICHONNE.

Bon !
J'aime à faire plaisir, c'est ma grande foiblesse
Je songe au profit du preteur.

FINETTE.

On le voit bien.

Mr BRICHONNE.

Je fais plaisir à l'emprunteur,
Et puis après je m'intéresse
A faire gagner un second acheteur.

FINETTE.

Le Public vous doit trop, Madame.

Me BRICHONNE.

Et voilà comme
Tout le monde peut vivre, & chacune est contente
Et de quelle façon j'oblige ce jeune homme,
Que je ne connois pas pourtant.

FINETTE.

C'est avoir l'ame & charitable & tendre,
Que d'obliger les jeunes gens ainsi.

Me BRICHONNE.

Adieu. Je reviendrai : j'ai dans ce quartier-ci
Quelque pareil service à rendre.

SCENE III

FINETTE *seule.*

POur s'emparer du bien d'autrui
La bonne Dame sçait une admirable route ?
En la suivant Monsieur Harpin sans doute ;
Malgré l'exemple d'aujourd'hui,
Auroit tort si jamais il faisoit banqueroute.

SCENE IV.

FINETTE, VALERE.

FINETTE.

QUe demandez-vous Monsieur ?

VALERE,

Moy ?

Finette, ce que je demande ?

FINETTE.

C'eſt vous ? que ma ſurpriſe eſt grande !
Vous n'aprehendez pas de paroître ici ?

VALERE.

Quoy ?
Qu'eſt-ce qu'il faut que j'aprehende ?

FINETTE.

Le couroux de Monſieur Harpin,
Moins pour vous, il eſt vrai, que pour vôtre maîtreſſe.
Vous avez dû recevoir ce matin
Certain billet, où de ma blanche main
J'ai de peur d'accident, moi-même mis l'adreſſe.

VALERE.

Je le reçois dans ce moment ;
Et plein de ma douleur extrême
Je viens ſçavoir d'Angelique elle-même
Par où j'ai merité ce cruel traitement.
A-t-elle bien pû ſe réſoudre
A me défendre ainſi de paroître à ſes yeux ?
Eſt-ce quelque Rival qui me rend odieux ?
Pour mon amour quel coup de foudre !

FINETTE.

Oüais vous le prenez-là d'un ton bien ſerieux !

VALERE

Hé de quel ton, dis-moi, veux-tu que je le prenne ?

FINETTE.

Je vais vous l'expliquer. Avez vous pris la peine
De lire le Billet de l'un à l'autre bout ?

VALERE.

Si je l'ai lû ?

FINETTE.

Cela ne paroît point du tout ?
Car enfin en phraſe trés-claire
Angelique vous fait ſçavoir
Que c'eſt un ordre de ſon pere
Qui l'oblige à ne vous plus voir,

Ecrire ainsi n'est-ce pas faire
Entendre à son heureux Amant,
Quand il a de l'entendement,
Qu'on souffre autant que lui d'un ordre si severe?
N'est-ce pas dire, attendons quelques jours,
Prenons pour quelque tems le parti du Mistere,
Et puis sur nouveaux frais nous nous verrons toûjours?

VALERE.

Ah! tu me redonnes la vie:
Mais dis, Finette, je te prie,
Par où Monsieur Harpin peut-il avoir appris....

FINETTE.

Avec juste raison vous en êtes surpris,
Et comme vous j'en ai l'esprit malade?
Car enfin vous n'êtes venu
Qu'en son absence ici? nous ne vous avons vû
Que les soirs à la promenade:
Il faut que vôtre nom lui soit même inconnu:
Il l'est du moindre domestique,
Et cependant.....

VALERE.

Helas que je suis malheureux!
Quand je me promets tout des bontez d'Angelique,
Son pere met un obstacle à mes vœux,
Il ne me connoit point, & me devient contraire.

FINETTE.

Sçavez-vous le nœud de l'affaire?
Le Pere sçait que vous plaisez,
Et c'est-là de quoy lui déplaire.
Oh dame la fille & le pere
Ont des goûts fort opposez.

VALERE.

Mais de sa fille enfin qu'est-ce qu'il prétend faire?

FINETTE.

Je ne sçai, son dessein n'est pas de la pourvoir,
Il feint pourtant de le vouloir:

Et pour y reüssir c'eſt ſa grande maniere,
Que d'écarter autant qu'il eſt en ſon pouvoir,
Les partis les plus convenables,
Et de prendre grand ſoin de ne lui faire voir
Que des maris deſagreables.

VALERE.

Il ne craint point ſon deſeſpoir?

FINETTE.

Tout au contraire, il le ſouhaite.
Heureux s'il peut ainſi lui faire concevoir
Un certain gout pour la retraite,
Qu'il voudroit qu'elle pût avoir.

VALERE.

Ce que tu me dis-là me paroît incroiable.
Quoy cet homme ſi venerable,
Qu'a ſes manieres, a ſon air,
Tout Paris croit ſi raiſonnable?

FINETTE.

Paris voit trouble, & je vois clair.
Depuis long-temps je l'étudie?
Je vous le peindrois trait pour trait,
Et je n'ai trouvé dans ſon fait
Que Grimace & que perfidie.

VALERE.

Ah, Finette!

FINETTE

Monſieur, c'eſt le plus faux mortel;
Auſſi par un excés de fauſſe complaiſance
J'ai ſçû gagner ſa confiance.
J'ai le plus heureux naturel
Pour fourber qui me fourbe, il n'eſt ma foi rien tel.
Et lorſque nous voulons nous en mêler nous ſommes.
Nous autres femmes, grace au Ciel,
Plus fauſſes que les plus faux hommes.

VALERE.

Je le crois.

FINETTE.

A propos d'être fausse, attendez,
Ne pourrions-nous pas ?

VALERE.

Quoy ?

FINETTE.

Oüida, c'est une idée ;
Qui pour peu que d'ailleurs elle fût secondée,
Vous feroit obtenir ce que vous prétendez.

VALERE.

Seroit-il possible, Finette ?

FINETTE.

Si vous voulez, c'est une affaire faite.
Seriez-vous d'humeur à quitter
Vôtre air de Cour ?

VALERE.

Ah ! qu'à cela ne tienne,

FINETTE.

Vous sentez vous capable d'affecter
Un air Bourgeois, un air à la Parisienne ?

VALERE.

Comment, un air évaporé ?

FINETTE.

Non, un air sage & moderé,
Là qui vous fasse méconnoître.

VALERE.

Finette.

FINETTE.

Sans courroux, il faut vous habiller ;
Non pas comme un faux petit Maître,
Mais en notable Marguiller,
Echevin postu'ant, Apprentif Conseiller ;
Et sur tout tâcher de paroître,
Non comme ils sont, mais comme ils devroient être

VALERE.

Mais pourquoi ce déguisement ?

FINETTE.

Vous le sçautez, allez le prendre,
Et venez ici seulement
Ou me demander ou m'attendre.
Si vous me demandez, que ce soit, s'il vous plaît,
De la part de quelqu'un de ces fameux Notaires,
Distinguez parmi leurs Confreres,
Pour preter à gros intérêt.
J'ai mes raisons.

VALERE.

Je m'abandonne
A ta conduite, & le flâteur espoir
Que ta vivacité me donne
De revenir ici, de voir,
De posseder un jour la charmante personne
Qui fait toute ma passion,
M'engage sans réflexion
Dans tout ce que ton zéle en ma faveur ordonne.

SCENE V.

FINETTE *seul.*

JUsqu'au revoir. Je vais m'embarasser
Dans une affaire un peu scabreuse:
Mais le seul plaisir de penser
Qu'on peut mener à bien une intrigue amoureuse,
Engage une ame genereuse;
Et quoique toute jeune, & novice en ceci,
Je me tirerois, Dieu merci,
D'entrepriſe plus épineuse.

(

SCENE VI.

ANGELIQUE, FINETTE.

ANGELIQUE.

MA chere Finette, je suis
Dans le plus cruel des ennuis.
Je sens une douleur mortelle.

FINETTE.

Je le crois bien vraiment, & l'épreuve est cruelle;
De corgedier un amant
Que l'on aime si tendrement.

ANGELIQUE.

A tes conseils il m'a fallu souscrire
Avec précipitation,
Malgré moi tu m'as fait mal à propos écrire.

FINETTE.

J'ai pris trop de précaution,
Il est vrai; vous pouviez fort aisément remettre
A la premiere occasion
Tout le discours que vous avez pû mettre
Dans ce billet; la conversation.
Fait plus de plaisir qu'une Lettre.
Mais avec tout cela je vous suis caution,
Que dans la situation
Où maintenant est vôtre affaire,
Vous ne sçauriez assurément mieux faire,
Malgré l'excez de vôtre passion,
Que d'affecter beaucoup d'attention
A marquer en toute maniére
Une prompte soûmission
Aux volontez de vôtre pere.

ANGELIQUE

Ah! Finette, que je te haïs

De me parler comme tu fais,
Et que ta morale eſt ennuieuſe & ſevere !
Il ne m'a point du tout paru
Que mon pere m'ait deffendu
Expreſſement de voir Valere ;
Fort mal à propos tu l'as crû,
Il ne l'a point nommé, je l'aurois entendu.

FINETTE.

Oüi, j'ai tort, c'eſt une chimere,
Et comme il ne ſçait pas le nom de vôtre amant,
Vôtre pere n'a pû parler expreſſement.
La penſée eſt fort délicate ;
Mort de ma vie il l'a ſi juſte déſigné,
Qu'à ſon nom près je crois qu'il a tout deviné.

ANGELIQUE.

Eh ! ſouffre un peu que je me flâte :
C'eſt un ſimple conſeil, crois-moi, qu'il m'a donné,
Il ne m'a point témoigné de colére,
Aucun chagrin, aucun emportement,
Et nous avons pris cette affaire
Un peu trop ſerieuſement.
J'ai fort mal fait d'écrire aſſurément.

FINETTE.

Je ſçai, ſi vous voulez, un remede à la choſe
Mais. . . .

ANGELIQUE.

Ne crains rien, parle, je me propoſe
De faire aveuglement tout ce que tu voudras
Dis vîte. A quoi que je m'expoſe,
Mon amant en ſera la cauſe,
Et je n'en murmurerai pas

FINETTE.

Le pauvre enfant ! en la voiant ſi tendre,
Je ſens mon cœur prêt à ſe fendre.
Allez, vous le reverrez.

ANGELIQUE.

Quoi !

Je le reverrois ?

FINETTE.

Oüi, je prends cela sur moi.

ANGELIQUE.

Ne te mocques-tu point, Finette ?
Et mon pere. . . .

FINETTE.

Il l'aprouvera.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

FINETTE.

Tout de bon même, il vous en priera.
Vôtre felicité pour lors sera parfaite.

ANGELIQUE.

Mais je ne comprens pas comment :
Nous le tromperons donc, Finette, aparemment !

FINETTE.

Oüi, c'est ainsi que je le pense.
Voiez, y sentez-vous la moindre répugnance ?

ANGELIQUE.

Moi ? point du tout, au contraire vraiment :
Mais trompons le si finement,
Emploions-y tant d'artifice,
Que desormais sans trouble je joüisse
Du plaisir de voir mon amant,
Et que jamais ce plaisir ne finisse.

FINETTE.

Laissez faire, malgré l'amour
Qui vous tient aujourd'hui si fortement liée,
Vous le verrez tant quelque jour,
Que vous en serez ennuiée.

ANGELIQUE.

Peut-on s'en ennuier jamais !

FINETTE.

On le dit, je n'en sçai rien : mais
Pour réüssir ici ; ce que je vous demande,
Et c'est cela que j'exige sur tout,
Quoique ce soit que je vous commande.

Monsieur Harpin, approuvez tout,
La complaisance n'est pas grande.

ANGELIQUE.

Tu sçais, Finette, que souvent....

FINETTE.

Oüi, c'est sa fureur dominante
De vous mettre dans un Convent:
Il faut en paroître contente,
Feignez d'y consentir avec tranquilité.

ANGELIQUE.

Et s'il va prendre cette feinte
Pour un consentement, pour une verité,
Qu'il m'y mette....

FINETTE.

De ce côté
N'aiez, de grace, aucune crainte,
Tout ira bien.

ANGELIQUE.

Voici, je crois,
Merlin, le valet de mon frere.

FINETTE.

Il vient à propos, laissez moi.

ANGELIQUE.

Mais, Finette, dépêche toi.

FINETTE.

Tout ira bien, vous dis-je, allez, & laissez faire.

ANGELIQUE.

Tout mon honneur est en ta main.

FINETTE.

Que de discours! Adieu.

(

SCENE VII.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

Bon jour, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Serviteur, charmante Finette.

FINETTE.

Comment gouvernez-vous le vin ?

MERLIN.

Fort négligemment, je fais diete,
Et je n'ai déjeuné que deux fois ce matin.

FINETTE.

Vôtre maître, on ne le voit guéres,
Qui l'occupe ?

MERLIN.

L'amour, le jeu, la bonne chere.
Nos exercices d'ordinaire ?
Tous les jours assez tard il s'éveille en jurant,
D'avoir, dit-il, le sort à ses vœux fort contraire.
Il sort du lit, s'habille en murmurant,
Le plus souvent contre Monsieur son pere,
Puis par le petit escalier
Fort discretement il détale,
Pour éviter maint creancier,
Que j'amuse moi dans la salle.
Il arrive fort échauffé.
Vers le Palais Roial, il y prend une chaise
Sans besoin, pour courir Paris plus à son aise.
Nous nous rejoignons au Caffé ;
Et le reste de la journée,
C'est-à-dire l'après-midi,

Qui quelquefois pour lui n'eſt pas l'aprés-dînée,
Toûjours avec la chaiſe il court en étourdi
Tantôt au lanſquenet, tantôt chez ſa maîtreſſe,
Qu'en tout honneur pourtant il aime avec tendreſſe.
Par fois nous viſitons de fort honnêtes gens,
Des Uſuriers, de gros Marchands,
Des Sous-fermiers, ou d'obligeans Notaires,
Qui dans les preſſantes affaires
Ont un merveilleux entregent,
Pour faire trouver de l'argent
Aux jeunes gens qui n'en ont guéres;
Nous partageons avec eux comme fréres,
Moitié par moitié, oüi, c'eſt-là le prix courant,
Cela ſe fait ſans bruit; comme
Mon maître eſt fort genereux, il ſe rend
Par bon contrat toûjours garant
De paier ſeul toute la ſomme.

FINETTE.

Certes ton maître a le cœur grand;
Et c'eſt un fort joli jeune homme.

MERLIN.

N'eſt-il pas vrai? Voilà le train du jour; pour de l'emploi
Du ſoir, c'eſt le jeu qui décide,
Et nous ſoupons comme le ſort nous guide,
Fort bien au cabaret, quand nous avons de quoi,
Fort mal à la maiſon, quand nôtre bourſe eſt vuide.

FINETTE.

Depuis un tems on vous y voit ſi peu,
Qu'on doit juger qu'aparemment la bourſe...

MERLIN.

Cela va bien aller, nous avons fait reſſource
Chez l'Uſurier; & ſans le jeu
Nous ſerions bien plus à nôtre aiſe.
Mais toi: dis-moi, par parenthéſe
Es-tu bien, es-tu mal avec Monſieur Harpin?

FINETTE.

Là, là, pourquoi ?

MERLIN.

Pour un certain dessein,
Dont la suite pourroit ne pas être mauvaise,
Mon maître m'a chargé de tâcher aujourd'hui,
Par quelque adroite tentative,
A t'engager à faire avec nous contre lui
Ligue offensive & défensive.

FINETTE.

Contre Monsieur Harpin ? touche, cela vaut fait ;
Et pour te mieux marquer mon zéle
Pour le parti, je vais t'aprendre une nouvelle.
Mais sçais-tu garder un secret ?

MERLIN.

Moi ? c'est en cela que j'excelle,
Je suis l'homme le plus discret.
De mille grands secrets je suis dépositaire,
Et j'ai presque toûjours été
Chez des femmes de qualité,
Dans ces postes tu sçais qu'il faut se sçavoir taire.

FINETTE.

Sans doute.

MERLIN.

Cette main tous les jours aprêtoit
Le blanc que met Madame l'Intendante,
Et je n'ai jamais dit pourtant qu'elle en mettoit ;

FINETTE.

Fort bien.

MERLIN.

Et de Madame Argante
J'ai gouverné tout à la fois
Pendant près de dix-huit mois,
Hanche, épaule, & gorge postiche.
Hé ! bien je me ferois plûtôt hacher cent fois
Que d'en parler ; & faut-il qu'on affiche
Les défauts de gens qu'on sert ?

FINETTE.

Non.

C'eſt fort bien fait.

MERLIN.

Voila Madame Bouvillon,
Que tout Paris croit des plus ſages ;
Quand je l'a ſervois elle avoit
Deux ou trois Amans à ſes gages
Je n'en parle à qui que ce ſoit :
Il faut avoir certaines retenuës...

FINETTE.

Fort bien : mais ſi tu continuës,
Merlin, de ta diſcretion
Tu t'en vas me donner mauvaiſe opinion.

MERLIN.

Au contraire vraiment, je veux te faire entendre
Qu'on peut en ſûreté ſe confier à moi.
Je ne dis jamais mot.

FINETTE.

On le voit.

MERLIN.

C'à de quoi

S'agit-il ? que veux-tu m'aprendre :

FINETTE.

Le voici De Monſieur Harpin
Connois-tu bien à fond le parfait caractere ?

MERLIN.

Pour cela oüi, c'eſt le plus mauvais pere,
Le plus ladre, le plus vilain
Que l'on ait encor vû paroître.

FINETTE.

Tu le connois. Et de ton maître
Parles-moi francheiment, que m'en diras-tu ?

MERLIN.

Rien.

Pour celui-là j'ai fait vœu de m'en taire,
Je ſuis diſcret, je n'en ſçai point de bien,
C'eſt ce qui fait que je n'en parle guéres.

C'est le garçon le plus déterminé,
Qui peut-être soit jamais né,
Pour bien faire enrager son pere :
Encor s'il sçavoit ménager
Avec art Madame sa tante,
Elle a deux mille écus de rente,
Qu'elle pourroit fort bien avec nous partager :
Mais le Monsieur Harpin attentif à la proie,
Qui se les veut aproprier,
Dans son esprit, comme fausse monnoie,
Prend grand soin de nous décrier.

FINETTE.

Nous te démasquerons, vainement tu te caches,
Vieux ladre. Voila donc, Merlin, ce que tu sçais ?

MERLIN.

Oüi, mon enfant.

FINETTE.

Oh ! bien ce n'en est pas assez,
Voi ce qu'il faut que tu sçaches,
Monsieur Harpin est amoureux.

MERLIN.

Quel conte !

FINETTE.

Il l'est à la sourdine.

MERLIN.

Amoureux, lui ?

FINETTE.

Oüi, lui. Devine
Quelle heureuse mortelle est l'objet de ses vœux ?
Voions un peu.

MERLIN.

C'est toi peut être ?

FINETTE.

Qui ! moi ?

MERLIN.

Toi-même ; pourquoi non ?
Tu me parois encore assez jeune pour être
La maîtresse d'un vieux Barbon.

FINETTE.

Oüi-dà.

MERLIN.

Confesse ingénument la dette ;
Seroit-ce toi ?

FINETTE.

Non, c'est Climene.

MERLIN.

Tout de bon ?
Tu te moques de moi, Finette.
Climene ? tu sçais bien que mon maître en est fou

FINETTE.

Son pere aussi.

MERLIN.

Ce vieux Hibou !
Mais cela ne se peut absolument. Climene
Nous en eût fait quelque petit narré.

FINETTE.

A ton maître elle a craint de faire de la peine ;
Il faut qu'aparemment cette peur la retienne,
Ou que dans ses ardeurs le vieillard moderé,
Ne se soit pas encor tout à fait déclaré.
Quoi qu'il en soit, Climene a bien fait de s'en taire,
Et je trouve à propos que cet amour du pere
Soit par le fils encor quelque tems ignoré.
C'est un petit évaporé,
Qui dans sa fureur pourroit faire
Quelque coup de desesperé.
Métas au moins.

MERLIN.

Oüi va, je me tairai.

FINETTE.

Pour moi, j'aurai soin de conduire
Ses affaires à bien, ou je ne le pourrai.
Toi, prens garde ne rien dire :
Que lorsque je t'avertirai.

MERLIN.

Voici Monsieur Harpin.

SCENE VIII.

Mr HARPIN, FINETTE, MERLIN.

Mr HARPIN.

AH! ah! je suis bien-aise
De rencontrer ici ce marouffle fieffé.

MERLIN.

Et moi, Monsieur, je me crois né coëffé,
Que ma presence ainsi vous plaise.

Mr HARPIN.

De mon fripon de fils je viens
D'aprendre encor d'agréables nouvelles.

FINETTE.

Tant pis.

MERLIN.

Et s'il vous plaît, Monsieur, quelles sont-elles?
Ne vous a-t-on pas dit qu'il se porte fort bien?

Mr HARPIN.

Je voudrois qu'il fût mort, le débauché, l'infame,
Le perdu. Devenir amoureux d'une femme:

MERLIN.

Amoureux! lui? fy donc, vous vous moquez de nous.
Monsieur vôtre fils est amoureux comme vous.

Mr HARPIN.

Comme moi? s'entêter pour une libertine?

MERLIN.

Cela n'est pas, Monsieur.

Mr HARPIN.

Qui le ruïne ?

MERLIN.

Point du tout.

Mr HARPIN.

Qui le perd d'honneur ?

MERLIN.

Il n'en eſt rien, vous dis-je, ou je me donne au diable,
Et mon maître eſt trop raiſonnable.

Mr HARPIN.

Et ſon valet trop raiſonneur.
Tais-toi.

MERLIN.

Très volontiers.

Mr HARPIN.

On a pas pû ſur l'heure
M'aprendre en quel quartier la coquine demeure
Ni ſon nom : mais je le ſçaurai
De ta bouche, pendart, ou je te roſſerai.

MERLIN.

Pour vos ordres, Monſieur, j'ai trop de déference :
Vous m'avez impoſé ſilence,
Je me tais, & je me tairai.

Mr HARPIN.

Ah, bourreau, je t'étranglerai.
Parleras tu ?

MERLIN.

Ce ſont de mauvais bruits qu'on ſéme ;
Mon Maître n'aime rien, & quand il aimeroit,
Je vais gager que pour vous-même
Vous feriez le choix qu'il feroit.
Je vous connois l'un & l'autre à merveilles,
Et vous qui nous ſermonez tant,
Vous ne haïſſez pas le beau Sexe pourtant.

Mr HARPIN.

Tais-toi, tu me romps les oreilles,
Ote-toi de mes yeux, coquin,

Je démêlerai bien sans toi toute l'affaire,
Et tu seras un jour chagrin
De m'en avoir fait un mistere.

MERLIN.

Sans rancune, Monsieur, de près, comme de loin;
Tout à vous, & dans le besoin,
Si par hazard je vous suis necessaire.
N'épargnez pas mon petit ministére,
Vous voiez que je me sçais taire,
Et je travaille avec grand soin.

SCENE IX.

Mr HARPIN, FINETTE.

Mr HARPIN.

QU'est-ce que ce maraut veut dire?

FINETTE.

Dans le fonds, c'est un bon garçon:
Mais quelquefois il aime à rire.

Mr HARPIN.

Si je m'y mets, je sçaurai le réduire
A rire d'une autre façon.

FINETTE.

Vôtre Dame Brichonne est venuë ici,

Mr HARPIN.

Bon.
Je sçai ce qu'elle veut. Hé bien reviendra-t-elle?

FINETTE.

Dans une heure, je crois, Monsieur, Mademoiselle
Vôtre fille est fort chagrine d'avoir
Ordre de vous, de ne plus voir
Ce jeune adolescent que nous croions qu'elle aime;
Et si l'on pouvoit plus avant.

Faire aller son dépit, quoiqu'il paroisse extrême,
Je gagerois que d'elle-même
Elle prendroit bien-tôt le parti du Convent.

Mr HARPIN.

Tout de bon ?

FINETTE.

A coup sûr, Monsieur.

Mr HARPIN.

Et comment faire
Pour augmenter ce dépit-là ?

FINETTE.

Laissez-moi rêver à cela,
Je me charge de cette affaire.

Mr HARPIN.

Toy ?

FINETTE.

Moi-même, & vraiment... attendez.. m'y voilà.
Je vous la garantis dès aujourd'hui Novice :
Mais y donnerez-vous vôtre consentement ?

Mr HARPIN.

Moi ?

FINETTE.

Vous.

Mr HARPIN.

De tout mon cœur. Il seroit beau vraiment.
Qu'elle eût de bons desseins sans que j'y répondisse !
Mais pour l'acheminer à cet heureux moment,
Qu'est-ce qu'il faudroit que je fisse ?

FINETTE

Le voici. Son chagrin vient naturellement
De ce qu'il faut qu'elle bannisse
Ce jeune Cavalier qu'elle aime éperduëment,
Et je voudrois qu'en ce moment :
Pour irriter son amoureux caprice,
Vous parussiez vouloir lui faire absolument
Epouser...là..quelqu'autre Amant,

Mais quelque Amant qu'elle haïsse.

Mr HARPIN.

C'est bien dit, je connois un Président Normand,
Dont le nom seul est pour elle un supplice;
Je vais lui commander de l'épouser.

FINETTE.

Comment?

Il paroîtroit trop d'injustice
A la vouloir ainsi pourvoir bizarrement;
Il a quatre-vingt ans, Monsieur. Plus finement
Cachons de vos desseins l'innocent artifice.

Mr HARPIN.

Proposons-lui ce Banquier Suisse,
Elle le hait encore assez passablement.

FINETTE.

Ce Banquier Suisse est laid terriblement,
Ce seroit exiger un trop grand sacrifice.

Mr HARPIN.

Et c'est pour cela justement?
Car je ne prétens nullement
Qu'en tout ceci ma fille m'obéïsse.

FINETTE.

C'est prétendre très-sagement:
Mais il faut ménager la chose adroitement;
Si l'on veut qu'elle reüssisse.

Mr HARPIN.

Que faire?

FINETTE.

Voulez-vous vous en fier à moi?
Vous le pouvez en assûrance.

Mr HARPIN.

Hé bien...

FINETTE.

Proposez-lui quelque homme de finance,
Ou de palais, je vous donne ma foi,
Quelque joli qu'il soit, qu'il n'en est point en France
Qu'elle acceptât, fût-il riche comme le Roi;

C'est une aversion qui n'est pas concevable.

Mr HARPIN.

Tout de bon :

FINETTE.

J'en sçai un dont j'ai par fois pitié,
Il est de Robe, il a pour elle une amitié....

Mr HARPIN.

Hé bien ?

FINETTE.

Elle le haït, cela n'est pas croiable,
C'est-là ce qu'il faudroit, Monsieur, lui proposer,
Le parti paroîtroit sortable ;
Et comme pour le refuser
Elle n'auroit point de raison valable,
Vous auriez droit de la tiranniser,
Et du Couvent la retraite honorable
Lui paroîtroit à coup sûr préférable
Au desespoir de l'épouser.

Mr HARPIN.

Mais si par cas fortuit (car enfin tout peut-être)
Son goût aller changer ?

FINETTE.

Beau sujet d'embarras !
Il ne changera point, Monsieur, mais en tout cas
Du dénouëment n'êtes-vous pas le maître ?

Mr HARPIN.

Il est vrai, c'est bien dit. C'à, fais-moi donc connoître
Ce soupirant de Robe, & songe à te hâter.

FINETTE.

C'est une affaire toute prête.

Mr HARPIN

Bon, tant mieux, il me tarde aussi d'executer
Certains projets qui me roulent en tête.
Si cette femme vient, qu'on la fasse monter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr HARPIN, Mr BRICHONNE.

Mr HARPIN.

Vous voyez, Madame Brichonne
Avec combien peu de reflexion
Sans hesiter je m'abandonne
Tout à vôtre discretion

Mr BRICHONNE.

Helas! avec que moi qu'est-ce que l'on hazarde ?
Un secret est là-dedans enterré :
Moi parler de rien ! Dieu m'en garde.
Hé si donc, si j'étois tant soit peu babillarde,
Un bon tiers de Paris seroit dèshonoré.

Mr HARPIN.

Il faut tâcher pour les six mille livres
Que je vous ai donnez dessus vos diamans,
Qu'ils me demeurent.

Mr BRICHONNE.

Oüi, c'est comme je l'entens :
Laissez-moi faire, allez, j'y brûlerai mes livres ;
Puis cela vient de jeunes gens,
Qui volontiers ne sont pas retirans.

Mr HARPIN.

Bon, tant mieux. Vous sçavez à quoi je les destine.

Mais parlons naturellement,
Prévoyez-vous qu'heureusement
Le dessein que j'ai se termine?
Vous avez vû tantôt Climene?

Me BRICHONNE.

Assurément.

Mr HARPIN.

C'à, Madame Brichonne, allons, dis franchement
De quel air, avec quelle mine,
Elle a reçû ton compliment.

Me BRICHONNE.

Je vous l'ai déja dit, fort agréablement;
Et sans vouloir flâter ce que j'en imagine,
C'est qu'elle l'a trouvé charmant.

Mr HARPIN.

La friponne!

Me BRICHONNE.

Elle est jeune, est aimable & belle:
Mais avec tout cela, l'ardeur
Qui vous fait soûpirer pour elle,
Doit lui paroître un grand bonheur?
Elle ne sera point à vos desirs rebelle.

Mr HARPIN.

Bon, je l'aime de cette humeur,
Et ne voudrois pour rien d'une fiere femelle
Qui fit traîner mon amour en longueur.

Me BRICHONNE.

Vous ne l'aimez qu'en tout honneur,
Elle auroit tort de vous être cruelle.

Mr HARPIN.

A propos d'honneur, tu sçais bien
Que je dois ménager le mien.
Peut-être on gloseroit de voir un assemblage
De cette veuve un peu coquette & qui n'a rien
Avec un homme de mon âge:
Si nous trouvions quelque moyen,
Dans ces commencemens, de rendre
Nôtre intrigue secrete, & de lui faire entendre

Que c'eſt que mon honneur veut prendre ſoin du ſien.

Me BRICHONNE.

C'eſt raiſonner fort juſte.

Mr HARPIN

Ecoute, il faut que j'aye
Avec ma belle-ſœur quelque ménagement.
Depuis allez long-tems j'eſſaye
De faire en ma faveur regler ſon teſtament:
Et par hazard ſi de ce mariage
Quelque ſoupçon venoit à contre-tems,
Son bien ſeroit pour mes enfans,
Et je me verrois moi fruſtré de l'heritage.
Cela retient un peu mon amour en ſuſpens.

Me BRICHONNE.

Hé bien mariez-vous en ſecret, je m'engage
A faire conſentir Climene à ce deſſein;
Il me paroît que vous êtes en âge
De contracter ſans trouble un hymen clandeſtin.

Mr HARPIN.

Ce n'eſt pas-là ce qui me met en peine:
Mais ſi je pouvois moi n'aller point chez Climene,
Et qu'elle même vint ceans.

Me BRICHONNE.

Cela ſeroit commode. Hé bien nul de vos gens
Ne la connoît: allez, tantôt je vous l'amene,
Laiſſez moi faire.

Mr HARPIN.

Attens. Sous un nom emprunté
Il faudroit qu'à ma fille elle fût preſentée.

Me BRICHONNE.

Je n'y vois pas d'impoſſibilité.
Quel nom choiſir? voyons.

Mr HARPIN.

Madame Dorothée.

Me BRICHONNE.

Fort bien: ce nom promet, ſans paroître affecté,

Certaine regularité . .

Mr HARPIN.

C'eſt cela. Je voudrois auſſi que ſans parure
Pour quelques jours d'abord . . .

Mr BRICHONNE.

Pourquoi non ? ſa beauté
Ne tient rien que de la nature.

Mr HARPIN.

Elle quittât un peu ces airs de vanité,
Qu'elle parût en tout une femme rangée ;
Et tout au moins du monde à demi dégagée.

Mr BRICHONNE.

On ne peut concevoir rien de mieux concerté.
Que vous avez d'eſprit !

Mr HARPIN.

Pas mal. De mon côté
Je vais vanter l'excés de ſon merite
A ma fille, à ma belle-ſœur,
Et faire à toutes deux ſouhaiter ſa viſite.
Juſqu'au revoir.

Mr BRICHONNE.

Bientôt nous aurons cet honneur ;
Pour fort peu de tems je vous quitte.

SCENE II.

Mr HARPIN *ſeul.*

CEla prend, ce me ſemble, un aſſez bon chemin.
Que je ſerois heureux le reſte de ma vie,
Si je pouvois au gré de mon envie
Regler moi-même mon deſtin,
Faire enfermer mon fils, cloître mon fille ;
M'aſſurer la ſucceſſion,

Et m'acquerir ainſi la reputation
De brave pere de famille!

SCENE III.

Mr HARPIN, FINETTE, VALERE.

FINETTE.

VOici, Monſieur, cet Amant langoureux
Qu devant vous a trouvé grace.
Venez, Monſieur de Boniface.
VALERE *ſous le nom de Boniface, vêtu en homme de Robe.*
Ah! Monſieur, que je ſuis heureux
Si vous approuvez mon audace!
Vôtre charmante fille a rebuté mes vœux.
Pour me rendre aimable a ſes yeux,
Il n'eſt rien dès long temps que mon amour ne faſſe:
Je ſuis par tout ſes pas, je la cherche en tous lieux,
Et ma preſence en tous lieux l'embarraſſe;
Plus je fais éclater mes feux,
Plus ſon cœur eſt pour moi de glace.

M HARPIN.

Vraiment, Monſieur, ma fille a tort
De vous traiter ſi mal, & je conte très-fort
Qu'elle puiſſe jamais mieux rencontrer. Finette.

FINETTE.

Monſieur?

M HARPIN.

Il me paroît que ce jeune homme-là
Eſt d'aimable tournure & de bonne défaite:

Ma fille assurément s'en accommodera.
Prenons garde....

FINETTE.

Hé fy donc, ne dites pas cela!
Il faut voir comme elle traite.

Mr HARPIN.

Je te garantis moi que cela changera.

FINETTE.

Hé non, Monsieur, c'est sa planette...

Mr HARPIN.

Planette tant qu'il te plaira,
Je ne m'y veux fier que de la bonne sorte.

FINETTE.

Vous allez voir comment elle le recevra.

Mr HARPIN.

Je ne m'y fierai point, ou le diable m'emporte.

VALERE.

Finette, Monsieur, m'a flâté
Que vous aviez pour moi quelque bonté?
Qu'un peu sensible au feu qui me devore,
Vous m'uniriez à l'objet que j'adore:
En ma faveur déterminez son choix,
Par un ordre absolu forcez sa résistance.

FINETTE *à Monsieur Harpin.*

Le Couvent à coup sûr aura la préférence.

Mr HARPIN.

Tu me le dis, & je le crois:
Mais tu me répondras des suites.
Si ma fille vous hait autant que vous le dites,
Pour l'épouser, Monsieur, je vous donne ma voix.
C'est un mauvais esprit que je prétens reduire.

VALERE.

Quel transport! quelle joye! & que puis-je vous dire?

Mr HARPIN.

Je vous remets le compliment.

FINETTE.

Si vous voulez je vais conduire

Monsieur a son appartement,
Et je prendrai soin de l'instruire
De vos desseins.

Mr HARPIN.

Non, doucement.
A tantôt, s'il vous plaît, remettons la partie;
Il vous suffit d'avoir à present mon aveu:
Je veux sonder ma fille, & m'assurer un peu
De cet excès d'antipathie.

SCENE IV.

Mr HARPIN, VALERE, FINETTE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

VOstre Notaire est-là qui vous demande.

Mr HARPIN.

Adieu.
Dans un heure d'ici je vous attens.

SCENE V.

VALERE, FINETTE.

VALERE.

FInette.

FINETTE.

Monsieur?

VALERE.

Il me paroît que ce Monsieur Harpin

Est homme soupçonneux & fin ;
Et si de ces discours je suis bon interprête,
Assûrément nôtre dessein
N'aura pas une bonne fin.

FINETTE.

Vous êtes un mauvais Prophete ?
Quelque chose que je projette,
Jamais je ne travaille en vain.

VALERE.

Pour m'en convaincre au moins fais-moi vo
Angelique.

FINETTE.

La peste ! gardons-nous-en bien,
Ce seroit justement un secret specifique.
Pour tout gâter.

VALERE.

Un moment d'entretie

FINETTE.

Non, Monsieur, il n'en sera rien,
Vous perdez vôtre Rhetorique.

VALERE.

Elle est instruite du moyen
Dont nous nous servons ·

FINETTE.

Non. La belle politique !
Monsieur Harpin lui parlera de vous
Sous le beau nom de Monsieur Boniface,
Et je prétens que ce nom l'embarrasse
Assez pour la mettre en courroux,
Qu'attentif à sa contenance
Comme un Lieutenant Criminel,
Monsieur Harpin ne prenne aucune défiance
D'un mouvement qui, comme je pense,
Lui semblera fort naturel.

VALERE.

Quoi sans l'avoir entretenuë,
Sans même avoir joüi du plaisir de sa vûë,
Deux fois ici je serai donc venu,

Et

Et je n'aurai pas obtenu . . .

FINETTE.

Vous obtiendrez à la troisiéme
Tout ce que vous souhaiterez.

VALERE.

Tu me fais un chagrin extrême.

FINETTE.

Je le crois bien : mais vous vous en irez.

VALERE.

Mais permets-moi. . . .

FINETTE.

Neant. Allons, tirez, tirez.

SCENE VI.

FINETTE *seule.*

CEla tournera bien, & je suis je vous jure,
Pour bien conduire un projet amoureux.
Une admirable creature :
Ce n'est pas tout encore, je veux
A la fois en conduire deux,
Tromper Monsieur Harpin dans plus d'une avanture,
Et, malgré qu'il en ait, rendre son fils heureux.
Interessons la Madame Brichonne,
J'ai sur elle assez de crédit.
Voions Climene, & mettons à profit
Les talens que le Ciel nous donne.
Allons. . . . Mais voici justement
L'heureux mortel pour qui je m'interesse.
Pour quelque tems encor cachons-lui prudemment
Que son pere aime sa maîtresse.

SCENE VII.

CLITANDRE, FINETTE.

CLITANDRE.

OU trouvai-je ce faquin ?

FINETTE.

Il est rêveur.

CLITANDRE.

Ah ! te voila, Finette.
Bon jour, ma chere enfant. N'as tu point vû Merlin ?

FINETTE.

Pardonnez moi, Monsieur : mais il a fait retraite,
Pour n'essuier pas le chagrin
D'avoir du bruit avec Monsieur Harpin.

CLITANDRE.

Ce maraut-là me met dans une peine....
Il n'est point de valet, je crois, plus négligent.
Je l'ai chargé de trouver de l'argent,
Et de m'en apporter au jeu chez Dorimene ;
J'en dois considerablement
A des gens qui me persecutent.....

FINETTE.

Les ordres d'en trouver se donnent aisément ;
Mal-aisément ils s'executent.
Mais je l'entens, c'est lui, ne vous chagrinez pas.
Adieu, Monsieur.

CLITANDRE.

Est ce ainsi qu'on me quitte ?
Que je sçache au moins où tu vas.

FINETTE.

Rendre une petite visite,
Et je reviendrai sur mes pas.

CLITANDRE.

Tu n'iras point a pied, j'ai ma chaise là-bas.

FINETTE.

Ah ! je crains trop la médisance.
Jusqu'au revoir, Monsieur. Au moins, Merlin, silence.

SCENE VIII.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN *à Finette.*

VA, ne crains rien, je suis discret.

CLITANDRE.

Hé bien, maître faquin, d'où venez-vous ? Un autre
Vous donneroit cent coups. Suis-je vôtre valet
Pour vous chercher ?

MERLIN.

Et moi, Monsieur, qui suis le vôtre,
Dois-je courir en vain tout le jour après vous ?
Monsieur me donne un rendez-vous
Chez Dorimene. Il y vient plus d'une heure
Avant le tems qu'il m'a marqué,
Je ne m'y trouve point, & le voilà piqué.
Un seul instant à peine il y demeure,
Il peste, il jure, il court fort irrité,
Je cours après de mon côté,
Je le rejoins à la malheure,
Et je suis un faquin, dit-il, j'ai merité
D'avoir mille coups d'étriviéres.
Oh bien, Monsieur, en verité,
Si vous ne réformez ces mauvaises maniéres.....

CLITANDRE.

Oh ! finis, je te prie. Avons-nous de l'argent ?

MERLIN.

Oüi, je suis le meilleur agent....

CLITANDRE.

Et combien ?

MERLIN.

La récolte est bonne.
Je vous apporte ici deux mille écus tournois ;
A deux cens francs prés toutefois.

CLITANDRE.

Deux cens francs ?

MERLIN.

Oüi, que Madame Brichonne
A retenus par ses mains pour ses droits.

CLITANDRE.

Mais deux cens francs, Merlin ?

MERLIN.

C'est la premiere fois
Que nous négocions de la sorte avec elle,
Faut-il pour une bagatelle
Manquer d'établir son crédit ?
Tenez, voilà, comme je vous ai dit,
Trois cens loüis en deux cens piéces ;
Et le reste en d'autres espéces.

CLITANDRE.

Donne-moi l'or, & retourne porter
Cet autre argent chez Dorimene,
Je le dois à la bourse, & je veux m'acquiter.

MERLIN.

S'il est ainsi, ce n'étoit pas la peine....
Ah ! le vilain qui s'amuse a compter !

CLITANDRE.

Pourquoi donc ? il n'est pas nouveau qu'on se méprenne.

MERLIN.

Oüida, oüida. Je crois qu'il manque six loüis ;
Je ne suis pas fripon, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Comment ?

MERLIN.

Comptez toûjours, & qu'il vous en souvienne.

CLITANDRE.

Il manque six loüis ? pourquoi ?
Dis donc.

MERLIN.

C'est pour mes droits à moi.

CLITANDRE.

Maître fripon, l'affaire en étoit faite
Si je n'avois compté mon argent.

MERLIN.

Oüi ma foi.

CLITANDRE.

M'on aurois-tu parlé ?

MERLIN.

Non, Monsieur, car Zinette
M'a commandé d'être discret.
Si vous vouliez pourtant sçavoir certain secret,

CLITANDRE.

Quel secret ?

MERLIN.

C'est une nouvelle
Qu'elle m'a fort prié de ne pas dire.

CLITANDRE.

Hé quelle ?

MERLIN.

Monsieur vôtre pere ...

CLITANDRE.

Ah ! je n'en veux rien sçavoir.
De cette part que me peut-on aprendre.
Qui ne me mette au desespoir ?

MERLIN.

Monsieur, si vous vouliez l'entendre,
D'un grand fardeau je serois soulagé ;
Je suis de ce secret terriblement chargé.

CLITANDRE.

Tais-toi, te dis-je, & cours chez Dorimene.

MERLIN.

La resistance sera vaine,
Je ne sçaurois garder un secret tout un jour,
Vous le sçaurez à mon retour.

SCENE IX.

CLITANDRE *seul.*

Que puis-je aprendre de mon pere
Qui ne révolte tous mes sens ?
De quelle cruelle maniére
Il en use avec ses enfans !
Il retient le bien de ma mere
Depuis près de cinq ou six ans :
Son avarice insuportable.
Le fait en tout s'opposer à mes vœux,
Il cherche à me perdre en tous lieux :
Sous le nom d'homme irréprochable
Il represente à tous les yeux
Ma conduite si condamnable,
Qu'à mes meilleurs amis je deviens odieux.
Son humeur me rend malheureux,
Et sa fausse vertu me fait trouver coupable.
Encor si je pouvois. ...

SCENE X.

Mr ARGANTE, CLITANDRE.

Mr ARGANTE.

Comment donc, mon neveu,

Apatemment ta cervelle s'évente ?
Tu parles seul, es-tu fou ?

CLITANDRE.

Non, ma tante ?
Mais vous me voiez dans l'attente
De l'être avant qu'il soit peu.
Mon pere....

Me ARGANTE.

Tais-toi, miserable,
Je t'avertis que contre toi
Il est d'un courroux effroiable.

CLITANDRE.

Lui ; ma tante,

Me ARGANTE.

Oüi vraiment, & j'y suis aussi moi ;
Car il m'a dit qu'il falloit que j'y fusse.
Je ne voulois pas me fâcher :
Mais il m'a si bien sçû prêcher,
Qu'il a fallu qu'enfin je le voulusse.
C'à je viens donc te quereller.

CLITANDRE.

Hé bien, ma tante, soit, vous n'avez qu'à parler.
Mais de quoi, s'il vous plaît ?

Me ARGANTE.

De quoi ? tu n'es pas sage,
Tu te jettes, dit il, dans un fort mauvais train.

CLITANDRE.

Moi, ma tante ?

Me ARGANTE.

Oüi toi. Comment, petit vilain,
Aimer déja les femmes à ton âge !

CLITANDRE.

C'est donc-là tout mon crime : Hé bien ! qu'y trouvez-vous
De si condamnable ?

Me ARGANTE.

Entre nous,
Je n'y vois pas moi grand dommage,

Et ton pere en dévroit être moins étonné ;
Car enfin autrefois lui-même il a donné,
Tout comme toi, dans le libertinage :
A vingt ans le bon personnage
N'étoit pas mieux morigené.

CLITANDRE.

C'est un étrange homme, ma tante,
Et si je vous disois. . . . .

Me ARGANTE.

Taisez-vous, effronté.
Il vous siéroit bien moi presente
D'oser dire de lui la moindre verité !
C'est un homme que chacun vante,
Et qui doit être fort vanté.

CLITANDRE.

Vous prenez son parti, c'est à moi de me rendre ;

Me ARGANTE.

C'à vôtre sœur est-elle ici ?

CLITANDRE.

Je ne sçai pas, ma tante.

Me ARGANTE.

Voicz-y,
Et qu'on me la fasse descendre.
Il faut que je la gronde aussi,
Je l'ai promis ; & l'on m'a fait entendre. . . ;
Je suis bien irritée, & je vais . . .

CLITANDRE.

La voici.

SCENE XI.

Me ARGANTE, CLITANDRE, ANGELIQUE.

Me ARGANTE.

BOn jour, ma chere enfant ; viens çà que je t'embrasse :
Je l'aime toûjours, quoi qu'on fasse,
Et mon courroux pour elle est d'abord adouci.

ANGELIQUE.

Que je sens de plaisir quand je vous vois, ma tante !

Me ARGANTE.

Et moi donc ? je ne suis parfaitement contente
Que lorsque je me trouve entre vous deux ainsi.
Hé ! bien, mes chers enfans, qu'est-ce que tout ceci ?

ANGELIQUE.

Quoi, ma tante ?

Me ARGANTE.

Je viens de chapitrer ton frere,
Et contre toi je suis bien en colere.

ANGELIQUE.

Contre moi ? Ce discours me trouble & m'interdit.
Et pourquoi donc ?

Me ARGANTE.

Pourquoi ? Ton pere me l'a dit,
Vous vous mêlez d'être amoureuse,
Petite folle ?

ANGELIQUE.

Moi ?

Me ARGANTE.

C'eſt une choſe affreuſe.

ANGELIQUE.

Vous chercher à m'embaraſſer,
Ou vous raillez.

Me ARGANTE.

Non pas, l'affaire eſt ſérieuſe,
Et je ſçai bien ce que j'en dois penſer.
Je m'y connois, ce ſont des penchans de famille,
On ne ſçauroit réſiſter à cela;
Et moi-même, quand j'étois fille,
De tems en tems, par-ci, par-là,
J'avois auſſi ces penchans-là.
A preſent, Dieu merci, j'en ſuis bien corrigée,
L'experience m'a changée.
Et dans le fond, il n'eſt ni bon ni beau,
Dès qu'on voit un Godelureau,
Sans conſulter le choix d'un pere,
De s'en amouracher.

ANGELIQUE.

Mais ce n'eſt point vraiment
Un Godelureau que Valere

Me ARGANTE.

Valere. Ah! c'eſt donc-là le nom de vôtre amant?
Eſt-il joli, ma niéce?

ANGELIQUE.

Aſſurément,
Ma tante, il a tout ce qu'il faut pour plaire.

Me ARGANTE.

Tant mieux. Et ta maîtreſſe à toi?

CLITANDRE.

Je l'adore, ma tante, & vous donne ma foi
Qu'elle eſt charmante, autant qu'elle m'eſt chere.

Me ARGANTE.

Ces pauvres enfans'çà je veux les voir chez moi.

ANGELIQUE.

Ma tante!

Me ARGANTE.

Je le veux, que rien ne vous allarme.
A vous rendre contens j'emploirai tous mes soins.

CLITANDRE.

Voici mon pere.

Me ARGANTE.

Paix, dites-lui bien au moins
Que j'ai fait un fort grand vacarme.

SCENE XII.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, ANGELIQUE, CLITANDRE.

Mr HARPIN.

JE suis ravi que le hazard
Tous quatre en ce lieu nous rassemble.
Au bien de ma famille il semble
Que vous devez, ma sœur, comme moi prendre part.

Me ARGANTE.

Aussi fais-je, & je viens de leur laver la tête
A tous les deux d'une belle façon.
Demandez, demandez.

Mr HARPIN.

Pour moi je leur aprête
Devant vous seule, & presque tête à tête,
Une plus modeste leçon.

CLITANDRE.

Avec cette douce maniere,
Quels chagrins nous prépare-t-on?

Mr HARPIN.

Je vous fais, mes enfans, dans cette occasion,
Aux yeux de vôtre tante, avec douleur amere,

La petite confusion
Que je suis forcé de vous faire.

ANGELIQUE.

Quelle confusion, mon pere?

Mr HARPIN.

Vous sçavez bien le fait dont il est question.
Jusqu'à present encor vôtre faute est legere:
Fort à tems, Dieu merci, j'ai pour vôtre bonheur
Congedié le Seducteur.

Me ARGANTE.

Comment, un Seducteur, ma niéce?

Mr HARPIN.

La, la. Reprenons-les, de grace, avec douceur.

Me ARGANTE.

Se laisser séduire!

Mr HARPIN.

Hé, ma sœur,
C'est une faute de jeunesse
Qu'elle peut réparer, & même avec honneur.
Pour fuir des passions la voix enchantéresse
Il est un sûr moien.

ANGELIQUE.

J'entens: mais rien ne presse.
Quand le Ciel versera ce dessein dans mon cœur,
Mon pere...

Me ARGANTE.

Il parle avec justesse,
Et ce qu'il vous dit là se pratique souvent;
Pour mieux faire oublier sa petite foiblesse,
Il n'est rien tel que le Convent,
Il n'est rien que cela n'efface:
Allez, j'en connois un où je vous menerai.

ANGELIQUE.

Je compte fort, quand je vous en prirai,
Que vous me ferez cette grace.

Me ARGANTE.

Oüi, mon enfant..

Mr HARPIN.

Pour vous, Monsieur mon fils,
Vôtre conduite en tout est très-fort condamnable,
Mes remontrances, mes avis,
Mon exemple, enfin rien ne vous rend raisonnable.

Mr ARGANTE.

Oüi, voila ce que je lui dis ?
C'est un petit insuportable.

Mr HARPIN.

On m'a dit que vous fréquentez
Une certaine libertine.

CLITANDRE.

Mon Pere, de grace arrêtez,
Vôtre discours m'outrage, m'assassine.

Mr HARPIN.

Ce n'est pas tout encore, & vous vous promettez
D'épouser un jour la coquine.

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur, suprimez.

Mr HARPIN.

Oüi, c'est une Heroïne.
Pour elle vous vous endettez
Chez les Marchands de tous côtez.
Pour soûtenir son faste & sa cuisine
Vôtre Merlin chaque jour imagine
De ruïneuses nouveautez,
L'un l'autre vous vous excitez
A faire agir machine sur machine,
Vous joüez, vous vendez, vous troquez, empruntez.
Plus on vous contredit, plus vôtre cœur s'obstine,
Chez vous le vice prend racine ;
Et satisfait d'être dupé,
Pourvû que vous trouviez un pere,
Ce bien que vous deviez avoir de vôtre mere,
Avant que d'en joüir vous l'aurez dissipé.

Me ARGANTE.

Vraiment vous prêchez bien, mon frere.

CLITANDRE.

Avec respect, Monsieur, j'ai dû vous écouter ;
Je l'ai fait, j'ai paru peut-être me confondre :
Mais si vous permettez que je puisse répondre,
Je suis prêt à le faire, & sans vous irriter.

Mr HARPIN.

Je n'en crois rien.

Me ARGANTE.

Laissez-le dire.
Voions.

CLITANDRE.

Premiérement, Monsieur, je ne desire
Rien tant que de pouvoir un jour vous imiter ;
J'y trouverai pour moi beaucoup à profiter ;
Et vous n'avez qu'à me preserire
Un revenu pour subsister,
Quelque petit qu'il soit, je sçaurai m'y réduire.

Me ARGANTE.

C'est bien dit, faisons-lui quelque donation.
Allons.

CLITANDRE.

Pour éviter la dissipation.
Que je fais, dites vous, du bien de feuë ma mere,
Donnez-nous-en la jouissance entiere,
Je sçaurai m'en servir avec discretion.

Me ARGANTE.

Oüi.

Mr HARPIN

Ce n'est pas cela dont il est question ;
Ce coquin cherche à me déplaire,
A me donner la mort au cœur.
Je ne sçai qui me tient....

Me ARGANTE.

Hé de grace, mon frere !

Mr HARPIN.

Vous ne connoissez pas sa malice, ma sœur.

Me ARGANTE.

Reprenons-les avec douceur.

Mr HARPIN.

Hé ! le moien ? Ecoutez sans replique :
Je prétens tout résolument
Qu'à m'obéir l'un & l'autre s'aplique ;
Songez-y serieusement.
Je vous fais à tous deux défense très-expresse,
A toi, d'aller chez ta maîtresse,
A toi, de revoir ton amant.

Me ARGANTE *bas.*

Chez moi, chez moi.

Mr HARPIN.

Plaît-il ?

Me ARGANTE.

J'adoucis la rudesse
Qui me paroît dans vôtre compliment.

Mr HARPIN.

Après tout je veux bien, de peur qu'il vous ennuie,
Que vous voiez par fois certaine compagnie.
Dès aujourd'hui doivent ici venir
Madame Dorothée, & Monsieur Boniface,
Vous aurez du plaisir à les entretenir.

ANGELIQUE.

Quels noms !

Mr HARPIN.

Je vois pourquoi vous faites la grimace.

ANGELIQUE.

Moi ?

Mr HARPIN.

Oüi vous Le Monsieur vous déplaît, & je sçai
A quel point vous le haïssez.
Mais quelque chagrin qu'il vous fasse,
Recevez-le de bonne grace,
Ou..suffit, nous verrons

CLITANDRE.

Mais, Monsieur, s'il vous plaît,

Ne nous direz-vous point quelle eſt
Madame Dorothée ?

Mr HARPIN.

Une perſonne aimable ;
Et c'eſt, puiſqu'il vous faut éclaircir ſur ce point ;
Une perſonne raiſonnable :
Comme vous n'en connoiſſez point,
Vous les verrez ſouvent l'un & l'autre à ma table.
De vous en faire aimer faites-vous un devoir,
Chacun de vous ne peut m'être agréable
Qu'en prenant ſoin de les bien recevoir.
Songez-y bien. Allons, ma ſœur.

Me ARGANTE.

J'y vais, mon frére;
Vous entendez ſa réſolution,
Si vous ne cherchez à lui plaire,
Je vous promets ma malediction.

Bas. Adieu, mes chers enfans, c'eſt pour lui faire accroire.

SCENE XIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE.

CLITANDRE.

HE' bien, ma ſœur, quelle eſt cette nouvelle hiſtoire ?

ANGELIQUE.

Je ne ſçai.

CLITANDRE.

Nôtre pere a-t-il perdu l'eſprit
Avec ſon Boniface, avec ſa Dorothée ?

ANGELIQUE.

Monſieur Boniface eſt quelque vieux décrepit.

CLITANDRE.

L'autre quelque vieille édentée.

ANGELIQUE.

Qu'il veut nous faire épouser par dépit.

CLITANDRE.

De leurs noms seuls mon ame est irritée,
Je fremis d'y penser.

ANGELIQUE.

Je vous en offre autant.
Mais que faire ?

CLITANDRE.

Il faudroit pourtant
Voir quels biais on pourroit prendre...
Vôtre Finette heureusement
Est d'humeur à tout entreprendre.

ANGELIQUE.

Sans doute.

CLITANDRE.

Elle doit être ici dans un moment :
Dans vôtre appartement, ma sœur, allons l'attendre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr BRICHONNE, FINETTE.

FINETTE.

OUI, Madame Brichonne, & vous pouvez juger
Qu'outre le plaisir d'obliger
De jeunes gens pleins de reconnoissance,
Et celui de faire enrager
Un vieux fou qui vient déranger
Leur amoureuse intelligence,
Ce qui m'a fait à ceci m'engager,
C'est l'espoir d'une récompense,
Qu'avecque vous en conscience
Je vous jure de partager.

Mr BRICHONNE.

Hé fi donc, croyez-vous que l'argent me domine ?
Mais enfin dans le monde on ne fait rien pour rien ;
Il faut que par l'objet l'ame se détermine,
Et tous mes vœux tendent au bien.

FINETTE.

Vous aurez lieu d'être contente,
Et c'est moi qui vous le promets.

Mr BRICHONNE.

Je suis une pauvre innocente,
Peu sensible à mes interêts,

FINETTE.

Cela se voit, la chose est claire.

Me BRICHONNE.

Nous allons en faveur d'un fils,
Que je n'ai jamais vû, que je ne connois guéres,
Faire un fort mauvais tour au pere,
Avec qui, grace au Ciel, vous sçavez que je fais
Comme un poisson dans la riviere:
Et chaque chose vaut son prix.

FINETTE.

Je vous répons de cent loüis.

Me BRICHONNE.

Cent loüis.

FINETTE.

Et cela seulement pour vous taire:
Vous n'aurez qu'à me laisser faire.

Me BRICHONNE.

Cent loüis sont bons à gagner.
Ce n'est point avec vous que je veux barguigner:
Touchez-là, charmante Finette,
Vous le voulez suffit, c'est une affaire faite:
Et pour mieux berner le vieux fou,
Je vais m'y mettre jusqu'au cou.
C'à voyons.

FINETTE.

Les bonnes personnes.
Que sont ces Madames Brichonnes!
Premierement, vous devez aujourd'hui
Faire venir Climene au logis.

Me BRICHONNE.

Oüi, ma fille.

FINETTE.

Monsieur Harpin croira qu'elle y viendra pour lui.

Me BRICHONNE.

S'il le croira!

FINETTE.

C'est lui qui veut qu'elle s'habille

Comme j'ai vû, trés-modestement.

Me BRICHONNE.

Oüi.

A ce déguisement elle s'est resoluë
Avec assez de peine, & vous êtes venuë
Fort à propos, j'y perdois mon latin;
Et cependant je l'avois vûë,
En l'entretenant ce matin;
Au seul nom de Monsieur Harpin
De certaine maniere émûë,
Qui sembloit flâter mon dessein,
Et marquer moins de retenuë:
Mais je ne me serois jamais imaginé
Qu'elle eût eu pour le fils le cœur passionné.

FINETTE.

Vous jugez bien que c'est ce qui l'engage
A joüer sans scrupule un pareil personnage.
C'est un hazard dont vous profiterez,
Et vous pouvez le faire à nôtre vieux Satyre
Valoir tout ce que vous voudrez.
Il est ici, marchez, courez
Avec empressement lui dire....

Me BRICHONNE.

Je reviens avec vous tout exprès pour cela;
Il faut autant qu'on peut profiter...

FINETTE.

Le voilà.

Dés que vous aurez fait, hâtez-vous d'aller prendre
Climene, & l'amenez-moi, je vais vous attendre.

SCENE II.

Mr HARPIN, Me BRICHONNE, Me ARGANTE.

Me BRICHONNE.

MOnsieur, voulez-vous bien ?

Mr HARPIN.

Attendez un moment ; Vous voulez bien vous-même ?

Me BRICHONNE.

Ah ! volontiers vraiment,

Mr ARGANTE.

Vous avez quelque chose à faire, Demeurez.

Mr HARPIN.

Soit. Je vais, comme je vous ai dit ; Dresser moi-même cet Ecrit, Et nous le ferons mettre au net chez le Notaire.

Me ARGANTE.

Oüi, je m'y rends incessamment. Adieu, mon frere.

Mr HARPIN.

Adieu, ma sœur, sans compliment.

SCENE III.

Mr HARPIN, Me BRICHONNE.

Mr HARPIN.

HE bien, ma chere enfant, comment va nôtre affaire ?

Me BRICHONNE.

Le mieux du monde, & je me trompe fort ;
Ou le succès vous surprendra vous même,
Je ne comprens pas que d'abord
On puisse aimer autant que Climene vous aime.

Mr HARPIN.

Tout de bon ?

Me BRICHONNE.

Tout de bon. C'est une passion
Qui passe assûrément l'imagination.

Mr HARPIN.

Elle a topé sans peine au projet du mystere ?
A ce petit déguisement ?

Me BRICHONNE.

Belle demande ! assûrément,
Elle viendroit chez vous en masque pour vous plaire.

Mr HARPIN.

Que je sens de ravissement !

Me BRICHONNE.

Mais comment diantre est-il possible
Que l'on puisse en si peu de temps
Rendre à l'amour un ame si sensible ?

Mr HARPIN.

La chose est incomprehensible,
N'est-il pas vrai ?

Me BRICHONNE.

Si tous nos jeunes gens
Avoient de semblables talens,
Ils en feroient, je pense, un agreable usage.

Mr HARPIN.

Pour imposer d'abord il faut un certain âge,
Des airs mûrs.

Me BRICHONNE.

Il est vrai, cinquante ou soixante ans,
Ce sont des airs fort engageans.

Mr HARPIN.

Plus de vingt fois sous sa fenêtre
Climene a dû me remarquer

Me BRICHONNE.

Voila le fait. Pourquoi ne vous pas expliquer?
J'aurois gagé que cela devoit être.

Mr HARPIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me peut connoître.
Je lui faisois parfois un sourire flâteur,
D'agreables minauderies,
Mille petites singeries.
Elle en rioit de tout son cœur:
Et dans le fonds quelquefois j'avois peur
Qu'elle n'en fist des railleries:
Mais je vois bien que j'étois dans l'erreur.

Me BRICHONNE.

Assûrément.

Mr HARPIN.

Quand viendra-t-elle?

Me BRICHONNE.

Dans un moment je m'en vais la chercher.

Mr HARPIN.

Un moment! plus je sens mon bonheur s'approcher,
Plus ma flâme se renouvelle.
Dépêche-toi, va, cours. Pour moi je vais dresser
Certain écrit dont j'ai la tête pleine?

Afin que lorſque je verrai Climene,
Rien ne puiſſe m'embarraſſer.

SCENE IV.

Me BRICHONNE *ſeule.*

QUe le bon-homme l'ame émûë,
Et qu'un vieillard eſt ſot quand il eſt amoureux !
Celui-ci compte peu ſur la mauvaiſe illuë
Que nous préparons à ſes feux.
Allons.

SCENE V.

Me BRICHONNE, MERLIN.

MERLIN.

COmme un ſecret me peſe, & me fait peine !

Me BRICHONNE.

Ah, ah !

MERLIN.

J'en ai l'eſprit tout ſens deſſus deſſous.
Quoi, Madame Brichonne ici ? qui vous amene ?

Me BRICHONNE.

Mais vous-même, qu'y faites-vous ?

MERLIN.

Qui moi ? parbleu je ſuis chez vous.

Me BRICHONNE.

Chez vous ?

MER-

MERLIN.

C'eſt le logis du Pere de mon maître.
Ne viendrez-vous pas ici nous déceler ?
Les femmes d'ordinaire aiment à babiller.
Etoutez donc, cela ſeroit bien traître.

Mr BRICHONNE.

Quoi, le fils de Monſieur Harpin ?

MERLIN.

C'eſt mon maître, vous dis-je.

Me BRICHONNE.

Adieu, Monſieur Merlin.

SCENE VI.

MERLIN *ſeul.*

QUe faiſoit-elle ici ? que diantre pouroit-ce être ?
Foin. Je ne devois pas la laiſſer en aller,
Il falloit la faire parler,
Et tâcher finement d'aprendre...
Bon jour, Finette.

SCENE VII.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

HE' bien, Merlin, nôtre ſecret !

MERLIN.

Je le garde. Oh ! je ſuis diſcret.

FINETTE.

Tu brûles de l'aller répandre.
N'en as-tu point déja parlé ?

MERLIN.

Non par ma foi ;
Et mon maître eſt encor bien plus diſcret que moi,
Il n'a jamais voulu l'entendre.

FINETTE.

Fort bien.

MERLIN.

J'en ai ſouffert, mais pourtant ſans douleur ;
Une certaine peſanteur.
Que je reſſentois-là ... Ma foi c'eſt un martire ;
Et quand on aime un maître .... Il ne faut point tant rire.
Il eſt là-haut avec ſa ſœur,
Je te permets d'aller lui dire,
Et je t'ai réſervé ce plaiſir.

MERLIN.

Grand merci.

FINETTE.

Il eſt tems à preſent qu'il en ſoit éclairci.

SCENE VIII.

Me BRICHONNE, FINETTE, CLIMENE.

FINETTE.

AH ! c'eſt vous, Madame Brichonne

Me BRICHONNE.

J'ai rencontré Madame à trente pas d'ici.

FINETTE.

Voilà ce qui s'appelle une belle perſonne ?
Dans un ſi ſimple ajuſtement,
Sans les ſecours que la parure donne,

Briller avec tant d'agrément !
A vous aimer un cœur qui s'abandonne
Se fait par qui vous voir excuser aisément.

CLIMENE.

Je ne merite pas un pareil compliment !
Mais Finette est galante & bonne.

Me BRICHONNE.

Le compliment doit vous lasser,
Vous vous en ennuiez à force de l'entendre :
Mais un moment ici vous voulez bien attendre ?
A vôtre vieux amant je vais vous annoncer.

FINETTE.

Envoiez-nous d'abord le jeune.

M. BRICHONNE.

Doucement.

SCENE IX.

CLIMENE, FINETTE.

FINETTE.

DAns cet habit vous avez l'air charmant ;
Il n'est personne assurément.
Qui soit faite comme vous l'êtes.
Vingt prudes comme vous à Paris seulement
Ruïneroient bien des coquettes.

CLIMENE.

Vous me faites ici joüer un personnage
Qui ne me convient nullement.
Mais le plaisir de voir tranquillement,
Et sans qu'un pere en ait ombrage,
Même en presence, un amant,
Que je cheris, qui m'aime tendrement,
A ce que vous voulez m'engage.
J'en sortirai pourtant, je crois, mal-aisément ;

On ne fait pas bien la prude à mon âge.

FINETTE

Vous moquez vous? nous vivons dans un tems
Où la mode en devient fréquente.
Dans les saisons, parmi les gens
Tout se dérégle & se transplante,
On voit des prudes de vingt ans,
Et des coquettes de soixante.

CLIMENE.

Il est vrai, j'en conviens.

FINETTE.

Voici vôtre amoureux.

SCENE X.

Mr HARPIN, Me BRICHONNE, CLIMENE, FINETTE.

Mr HARPIN.

à Madame Brichonne.

MAdame enfin..... Finette est de sa connoissance?

Me BRICHONNE.

Point, & c'est le hazard, selon toute aparence,
Qui les a fait rencontrer toutes deux.

Mr HARPIN.

Faites-moi descendre Angelique.

FINETTE.

J'y vais, Monsieur.

SCENE XI.

Mr HARPIN, Mr BRICHONNE, CLIMENE.

Mr HARPIN.

Est-ce vous que je voi,
Madame ? quel mortel est plus heureux que moi ?

CLIMENE.

J'ai cru, Monsieur, ne pouvoir mieux me rendre
Digne de toutes vos bontez,
Qu'en venant en ces lieux moi-même les apprendre,
Comme on m'a dit que vous le souhaitez.

Mr HARPIN.

Ce sont mes sentimens qu'on vous a fait entendre ;
Et si mes vœux sont par vous écoutez,
Je puis offrir à vos beautez,
Avec un cœur sincere & tendre,
Un hommage des mieux rentez.

CLIMENE.

Un pareil compliment me rend toute interdite :
Croiez, Monsieur, que ce n'est pas le bien
Qui rend sensible un cœur comme le mien ;
Je le donne tout au merite.

Mr HARPIN.

Il est à moi sur mon honneur,
Et je n'ai là-dessus aucune défiance.

CLIMENE.

Je regarde vôtre alliance
Comme le plus parfait bonheur.....

Mr HARPIN.

Ouf, n'en dites pas trop, mignonne,

D'un excez de plaisir vous me gonflez le cœur,
Je palpite, je meurs. Ah! Madame Brichonne!
Des discours de cette friponne
Sens-tu bien toute la douceur?
Elle me lance un regard louche.

Me BRICHONNE.

Dame écoutez, Monsieur, il est joli
D'entendre d'une belle bouche
Un discours obligeant, poli....

Mr HARPIN.

Amoureux; c'est-là ce qui touche,
C'a de tout tems été mon foible que l'amour.

CLIMENE.

C'en un foible bien excusable.

Mr HARPIN.

Oüi quand on aime une personne aimable;
Et qui ressent pour nous même ardeur à son tour,
J'ai là-dessus une délicatesse,
Un goût si rafiné, j'y prime, j'y suis Grec.

Me BRICHONNE.

Tant mieux. Madame sent pour vous une tendresse.
Qu'accompagne un certain respect...

Mr HARPIN.

Bon, c'est le moien de me plaire,
Et de vivre long tems ensemble sans chagrin.

CLIMENE.

J'envisage Monsieur Harpin,
Moins comme époux que comme pere.

Mr HARPIN.

Cette distinction n'est pas fort necessaire.

CLIMENE.

Madame m'a fait espérer.
L'honneur de saluer vôtre charmante fille,
Je souffre à le voir differer

Me BRICHONNE.

Vous verrez toute la famille.

On dit que Monsieur a le plus joli garçon...

CLIMENE.

Monsieur auroit un fils ?

Mr HARPIN.

Oüi : mais c'est un fripon,
Dont je me déferai, pour peu qu'il vous chagrine.

CLIMENE

Lui, Monsieur ? au contraire. Helas ! sans l'avoir vû,
Déja pour lui mon cœur se détermine.

Mr HARPIN

Nous nous en déferons, car je l'ai résolu.
Il est heureusement depuis peu devenu
Amoureux d'une libertine.

CLIMENE *à Mad. Brichonne.*

Madame ?

Mr HARPIN.

Une perduë.

CLIMENE.

Ah ! juste Ciel !

Me BRICHONNE.

Tout doux.

Mr HARPIN.

Il en est fou.

CLIMENE.

La fureur me domine.

M. BRICHONNE.

Hé paix.

CLIMENE.

Clitandre en aime un autre.

Me BRICHONNE.

Hé non, c'est vous.

CLIMENE.

C'est moi ?

Mr HARPIN.

Que dites-vous, Madame ?

Me BRICHONNE.

Elle vous trouve

Bien à plaindre d'avoir un fils si libertin.
Quel desordre !

Mr HARPIN.

Oh ! je veux que tout le monde approuve
Ce que je vais tenter pour y mettre une fin.
Je prens de si bonnes mesures.....

CLIMENE.

Je tremble.

Me BRICHONNE.

Hé paix.

CLIMENE.

Quel pere !

Me BRICHONNE.

Encor ? paix, vous dit-on.

Mr HARPIN.

Elles vont lentement : mais elles sont bien sûres.

CLIMENE.

Il perdra ce pauvre garçon.

Mr HARPIN.

Quel est le trouble où je vous vois paroître ?

Me BRICHONNE.

On prend part à vôtre souci.

Mr HARPIN.

Quelle bonté !

SCENE XII.

Mr HARPIN, CLIMENE, Me BRICHONNE, CLITANDRE, MERLIN.

CLITANDRE.

NOn, cela ne peut être ; Merlin.

MERLIN.

Vous en serez a ſément éclairci.

CLITANDRE.

Quoi, mon pere...

MERLIN.

Paix, le voici.

Mr HARPIN.

C'eſt ce beau fils. Venez, l'homme à bonne fortune.

CLITANDRE.

Que vois je ? ô Ciel !

MERLIN.

Climene ici ?

Mr HARPIN.

Aprochez, & comptez que pour vous ç'en eſt une
De ſaluër cette perſonne-là.

CLITANDRE.

Mon pere !

Mr HARPIN.

Qu'eſt ce ? hé bien, mon pere ! Vous voila
Une contenance agitée.
Choſe étrange de voir contre les gens d'honneur
Comme d'abord ſon ame eſt révoltée !
Allons donc, ſaluez Madame Dorothée.

CLITANDRE.

Madame Dorothée

MERLIN.

Il ſe moque, Monſieur ;
C'eſt Climene, vous dis je, ou je me donne au diable.

CLITANDRE.

A quel deſſein...

MERLIN.

Ce l'eſt.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi, miſérable.

Mr HARPIN.

Voiez comme il réſiſte à tout ce que je veux ;

Quel chagrin ! quelle répugnance !

CLITANDRE.

Sans sçavoir à qui dans ces lieux
On doit vôtre aimable presence,
Madame, d'en joüir on se tient fort heureux.

Mr HARPIN.

Ah que mal aisément son dépit se déguise !

CLIMENE.

Monsieur, je ne suis point surprise
Du trouble qui vous a si long tems retenu,
Il n'est rien qui ne l'autorise :
Trouver dans ce logis un visage inconnu...

Mr HARPIN.

Non, c'est un insolent, je l'avois prévenu,
Un mauvais cœur.

Me BRICHONNE.

Monsieur peut-être a dans l'idée
Que vous pourriez quelque matin...

MERLIN.

Oüi, c'est cela

Mr HARPIN *à Madame Brichonne.*

Tais toi

CLIMENE.

La crainte est mal fondée
Monsieur, ce n'est pas mon dessein
De rien faire qui pût vous donner du chagrin.
De tout autre desir mon ame est poſſedée,
Et dans mes vœux si je fais secondée,
Vous pouvez être sûr du plus heureux destin.

CLITANDRE.

Madame !

Mr HARPIN.

Entendez vous ? ne soiez pas si bête
Que de vous mettre dans la tête
Des choſes qui ne seront point.
(*bas*) Elles seront bientôt, mignonne.

CLIMENE.

C'est un point

Déja réglé : mais on m'a fait entendre
Qu'il faloit quelque tems tenir nos feux cachez.

Mr HARPIN.

Ils seront vifs, quoi qu'ils soient sous la cendre.

****

SCENE XIII.

Mr HARPIN, CLITANDRE, CLIMENE, FINETTE, ANGELIQUE, Mr BRICHONNE, MERLIN.

FINETTE.

VOici Mademoiselle Angelique.

Mr HARPIN.

Aprochez.

CLITANDRE.

Voila, ma sœur, Madame Dorothée,
Dont mon pere tantôt nous a dit tant de bien.

ANGELIQUE.

Nul merite, je crois, n'est comparable au sien,
Mon pere ne l'a point flâtée.

CLIMENE.

Je dois un si doux compliment
A nôtre premiere entrevûë :
Je crains, quand vous m'aurez connuë,
Que vous ne jugiez pas si favorablement.
Et je vais m'attacher, Madame, uniquement
A meriter qu'un pareil sentiment
Tant que je vivrai continuë.

Mr HARPIN.

Je suis ravi de mon côté
De tant de cordialité :
Allons, mes enfans, qu'on s'en traite,
Et qu'on s'apprête à recevoir

Avec même agrément ce Monsieur Boniface,
Qui doit aussi nous venir voir.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

Mr HARPIN.

Oüi.

FINETTE.

à Angelique. à Mr Harpin.

Fort bien. Vous voiez qu'elle enrage.

Mr HARPIN.

Nous verrons.

ANGELIQUE.

C'est sans doute un joli personnage!

Mr HARPIN.

Qu'est-ce?

SCENE XIV.

Mr HARPIN, CLITANDRE, ANGELIQUE, CLIMENE, Mr BRICHONNE, FINETTE, MERLIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

UN grand Monsieur noir qui demande à parler
A Mademoiselle Finette.

FINETTE.

C'est nôtre homme.

Mr HARPIN.

Qu'il entre, il le faut installer.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

FINETTE *à Monsieur Harpin.*

Tenez, Monsieur, son petit cœur projette
En secret de se rebeller.

Mr HARPIN.

Nous allons voir.

FINETTE *à Angelique.*

Au moins suivez sans vous troubler
La leçon que je vous ai faite.

SCENE XV.

Mr HARPIN, CLITANDRE, ANGELIQUE, CLIMENE, VALERE, Me BRICHONNE, FINETTE, MERLIN.

VALERE.

A Vos ordres, Monsieur, je me rends en ces lieux,
Et j'attendois avec impatience
L'heureux moment d'y paroître à vos yeux.

Mr HARPIN.

On y souhaite aussi beaucoup vôtre presence.

FINETTE.

Préparez-vous

ANGELIQUE *en riant.*

Comme le voila fait.

FINETTE.

Vous n'y songez donc pas?

Mr HARPIN.

Allons, Mademoiselle,
Saluez Monsieur.

ANGELIQUE.

Qu'il est laid.

Dans cet habit, Finette!

FINETTE.

Hé paix.

Mr HARPIN.

Quoi? que dit-elle?

ANGELIQUE *en riant.*

Rien, mon pere.

Mr HARPIN.

Hem, plaît-il? quels airs impertinens?
Devant moi rire au nez des gens?
Pardon, Monsieur. Mille excuses, ma belle.

VALERE.

De cet accüeil, Monsieur, je ne suis point surpris,
Et je connois qu'en vain je m'efforce de plaire;
Mademoiselle croit pouvoir par ses mépris
Me rebuter mieux que par sa colere:
Mais l'ardeur dont je suis épris
N'est point une flâme vulgaire.
On se lasse d'être soûmis
Lorsque l'on a l'aveu d'un pere,
Et vous m'avez tantôt promis
Que dans mes feux j'obtiendrois le salaire.

Mr HARPIN.

Oüi, je prétens....

ANGELIQUE.

Hé bien, d'un espoir décevant
Puisque vôtre ardeur s'est flâtée,
Soiez sûr que pour vous ma haine est augmentée,
Je vous méprise plus cent fois qu'auparavant:
Contre vous je suis irritée
A tel excès, que ne pouvant
Suivre en tout la fureur dont je suis agitée,
Je ferai bien connoître au moins qu'assez souvent
Une fille persecutée....

FINETTE.

Bon, la voila qui prend le parti du Couvent.

CLITANDRE.

Hé, ma sœur!

ANGELIQUE.

Laissez-moi, mon frere.
Je suis dans un tel desespoir....

Mr HARPIN.

Hé bien, c'est ce qu'il faudra voir.

ANGELIQUE.

J'ai tort de m'emporter devant vous : mais, mon pere....

SCENE XVI.

Mr HARPIN, ANGELIQUE, CLITANDRE, CLIMENE, Mre BRICHONNE, FINETTE, VALERE, MERLIN.

UN LAQUAIS *à Monsieur Harpin.*

MAdame vôtre belle-sœur
Vous attend chez vôtre Notaire.

Mr HARPIN.

à Climene.

J'y vais. Une pressante affaire
Me fait quitter la charmante douceur
D'être avec vous : mais Madame, j'espere
Recouvrer bien-tôt ce bonheur.

VALERE.

Pour moi, Monsieur, j'ai le sort si contraire
Que je vais...

Mr HARPIN.

Demeurez, Monsieur, sur mon honneur
Nous la réduirons, laissez faire.
J'aime assez ces airs de hauteur !
Que l'on songe à me satisfaire.

ANGELIQUE.

Il n'eſt rien que je ne préfére
Au cruel ſort...

Mr HARPIN.

Vous ſerez ſon époux :
Point d'autre choix, ou le Couvent, ou vous.
Adieu, mes enfans.

FINETTE.

Le bon pere !
Eſt-il parti ?

SCENE XVII.

CLITANDRE, ANGELIQUE, FINETTE, MERLIN.

MERLIN.

OUi, fort heureuſement.

CLITANDRE.

Ma ſœur, voila l'objet charmant
Qui m'inſpire une ardeur ſi pure & ſincere.

ANGELIQUE.

Mon frere, voila cet Amant
Qu'on me défend de voir, Valere.

CLITANDRE.

Comment donc, quel eſt ce miſtere?
Pourquoi ce faux emportement?

FINETTE.

Vous ſçaurez le nœud de l'affaire :
Mais travaillons au dénoument.

CLITANDRE.

Ma chere ſœur, tu n'es pas mal-adroite ?

ANGELIQUE.

Je ſuis les conſeils de Finette.

FINETTE.

Il faut les suivre jusqu'au bout,
Et moyennant cela je vous répons de tout.
Aprochez, Madame Brichonne.
Premierement, Monsieur, je vous ordonne
A cette femme-là d'assurer cent loüis.

CLITANDRE.

Cent loüis ?

FINETTE.

Je les ai promis.
C'est par nôtre commune adresse
Que vous voyez ici vôtre Maîtresse,
Et par nos soins reiterez
Aujourd'hui vous l'épouserez.

CLITANDRE.

J'executerai ta promesse
Avec plaisir, & je prétens....

FINETTE.

Allons, ne perdons point de tems.

VALERE.

Tu peux, Finette, à ma reconnoissance
Prescrire telle récompense..

FINETTE.

J'agis desinteressément.

CLITANDRE *à Climene.*

Madame, quel étonnement !
Quel bonheur !

FINETTE.

Faites tréve à toutes vos surprises.
Allons ensemble, au jardin faire un tour,
Et là vous vous direz les plus tendres sotises
Que pourra vous fournir l'amour.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

A-T-on rendu nôtre billet
A la tante chez le Notaire.

MERLIN.

Oüi, mon enfant, bien-tôt nous en verrons l'effet.

FINETTE.

Mais l'a-t-on donné de maniere.

MERLIN.

Je vois le ſouci qui te tient;
Tranquiliſe toi, je t'aſſure
Qu'on ne peut deviner de quelle part il vient.

FINETTE.

Le moyen? outre l'écriture
Difficile à connoître, il eſt ſans ſignature.

MERLIN.

Je ſuis perſuadé de ta précaution...
Pour ton âge déjà tu n'es pas mal-adroite.

FINETTE

Mais trouve tu que je promette..,

MERLIN.

Oüi, beaucoup de malice.

FINETTE.

Hem?

MERLIN.

Sans prévention.

FINETTE.

Nos projets sont reglez. Adieu. Que chez sa tante
Ton maître avec Valere ait soin de se trouver ;
Je veux qu'à leurs desirs elle-même consente,
Et qu'elle contribuë à nous faire achever
Tout ce qu'en leur faveur je tente.

MERLIN.

Ils s'y rendront. Adieu.

SCENE II.

ANGELIQUE, FINETTE.

ANGELIQUE.

OH çà, Finette, avant
Que de témoigner à mon pere
Ce dessein d'aller au Convent,
Instruis-moi bien de tout ce qu'il faut faire.
Je suis si timide à parler,
Sur tout quand il faut que je mente,
Si novice à dissimuler.

FINETTE.

En peu de tems l'amour rend bien sçavante;

ANGELIQUE.

Dis-moi comment ?

FINETTE.

C'est pour vous divertir ?
Estre fille, amoureuse, & demander à d'autres
Des instructions pour mentir !
Hé fi donc, j'en prendrois des vôtres.

ANGELIQUE.

Tu crois, Finette...

FINETTE.

Allez dans vôtre apartement
Un seul moment rêver à cette affaire,
Et cela vous viendra tout naturellement.
Laissez-moi, voici justement
Vôtre tante avec vôtre pere.

SCENE III.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, FINETTE.

Mr HARPIN.

IL n'étoit pas fort nécessaire
De m'accompagner jusqu'ici.
Taisez-vous, ou cessez de me parler ainsi.

Me ARGANTE.

Non, jour de Dieu, je ne me veux pas taire.

FINETTE.

Bon! seroit-ce déja que le billet opére?

Me ARGANTE.

Pour vous de mon estime & de mon amitié
Je rabats plus de la moitié.

Mr HARPIN.

Oüi, j'ai grand tort!

Me ARGANTE.

Cette avanture
Sur quelque autre incident dessillera mes yeux?
Et je mettrai soin, je vous jure,
A vous connoître encor dans la suite un peu mieux.

Mr HARPIN.

Pour cela quels soins faut-il prendre?
Je suis uniquement sensible à l'intérêt,
Un chicaneur qui vouloit vous surprendre,

Un fourbe, un scelerat.

Me ARGANTE.

C'est ce qui me paroît.

FINETTE.

Ce début n'est pas mal Bon. Qu'avez-vous ; Madame ?
Il paroît entre vous quelque altercation,
Qui de tous deux agite l'ame.

Me ARGANTE.

Oüi d'accord, je ressens un peu d'émotion.

FINETTE.

Que seroit-ce, Monsieur ?

Mr HARPIN.

Rien. C'est Madame Argante
Qui me dit poliment que je suis un fripon.

FINETTE.

Un fripon ! quoi Madame est assez pénétrante
Pour.....Je vous demande pardon,
Se pourroit-il, Madame. ..

Me ARGANTE.

Je n'ai garde
De me servir ainsi de termes offençans.

FINETTE.

Vous auriez tort.

Me ARGANTE.

Mais si je me hazarde
A signer jamais rien avec certaines g ens.

FINETTE.

Comment ?

Me ARGANTE.

Monsieur me vouloit faire ;
Et tout cela, dit-il, a bonne intention,
Aveuglement signer chez son Notaire
Au lieu d'un testament une donation.

FINETTE.

Ah, Monsieur !

Mr HARPIN.

La chose est cruelle,

Ma belle-sœur, en verité,
En me cherchant ainsi querelle,
Que vous me réduisiez a la necessité
De défendre l'integrité
D'une conduite en tout tout-a-fait naturelle,
Que le seul changement de vôtre volonté
Vous fait paroître criminelle.

FINETTE.

S'il est ainsi vous avez tort;
Pourquoi ne vouloir pas toûjours la même chose?

Mr ARGANTE.

Je ne veux point donner mon bien avant ma mort.
Monsieur avoit dans l'acte inseré cette clause.

Mr HARPIN.

C'est un vice de Clerc dont je ne suis pas cause,
Et ce n'est pas de quoi vous gendarmer si fort.

Me ARGANTE.

S'emparer de mon bien, vraiment je vous admire!

Mr HARPIN.

Vous en ai-je jamais parlé?

M. ARGANTE.

Vous le faisiez sans m'en rien dire.
De mon vivant c'étoit un fait réglé.

FINETTE.

La bonté de Monsieur ne vous est pas connuë,
Toutes les fois qu'il m'a de vous entretenuë,
Il n'a jamais parlé que de succession;
En conscience, il n'a point d'autre vûë,
C'est son unique passion.

Me ARGANTE.

Il n'en joüira pas encore si-tôt, je pense.

Mr HARPIN.

Je fais des vœux, ma sœur, pour n'en joüir jamais.

Me ARGANTE.

Ces vœux-là seront satisfaits.

FINETTE.

Nous vous en donnerons fort volontiers quittance.
Monsieur a-t-il besoin de tant de bien ? Voila
Mademoiselle Angelique déja
Qui prétend renoncer au monde.

Me ARGANTE.

Ma niece ! que nous dis-tu là ?

FINETTE.

Je vous dis le dessein qu'elle a,
Sur l'espoir du Couvent tout son bonheur se fonde.

Mr HARPIN.

Est-elle bien, dis-moi, résoluë à cela ?

FINETTE.

A ses projets pour peu que la suite réponde,
Nous ne la verrons plus desormais qu'au Parloir.

Me ARGANTE.

Ma pauvre niece ! Oh bien moi de tout mon pouvoir
A ce dessein-là je m'oppose.

Mr HARPIN.

Nh, ma sœur, selon son vouloir
Souffrons que le Ciel en dispose,
N'y mettez point d'obstacle.

Me ARGANTE.

Il faudra voir.

Me HARPIN.

Quand je devrois en être au desespoir.

FINETTE.

C'est moi, Monsieur, qui vais être la cause
Des déplaisirs que vous allez avoir,
J'en ai l'ame si tourmentée.....

Mr HARPIN.

Est-elle encore avec Madame Dorothée.

FINETTE.

Non pas, Monsieur, tout le monde est sorti ;
Et contre ce Monsieur Boniface animée,
Du Couvent tout d'abord elle a pris le parti,

Puis seule dans sa chambre elle s'est enfermée.

Mr HARPIN.

Allons la voir, ma sœur.

Me ARGANTE.

Non, Monsieur, allez-y,
Je sçaurai de ma part fort bien lui faire entendre....
Chut.

FINETTE.

Laissez-la, je vais par mes raisons
Diminuer les faux soupçons
Que contre vous elle a pû prendre.

Mr HARPIN.

Oüi c'est bien dit, prens soin d'adoucir son chagrin,
Elle n'est pas difficile à se rendre.
Adieu, ma sœur.

Me ARGANTE.

Adieu, Monsieur Harpin.

SCENE IV.

Me ARGANTE, FINETTE.

FINETTE.

MAis serieusement vous me semblez fâchée.

Me ARGANTE.

Qui ne le seroit pas ? On ne peut concevoir
A quel excès je suis touchée.

FINETTE.

Quoi donc, Madame ?

Me ARGANTE.

Il faut sçavoir.

FI-

FINETTE.

Soupçonnez-vous quelqu'autre chose encore ?

Me ARGANTE.

Je veux tout éclaircir avant que d'en parler :
Mais pour toi je ne puis te rien dissimuler,
Cet homme-là nous deshonore.

FINETTE.

Lui, Madame ?

Me ARGANTE.

Oui lui.

FINETTE.

Vous me faites trembler,
Et comment donc ?

Me ARGANTE.

Tiens, lis : voilà, ma fille,
Un billet qu'on me vient de rendre en ce moment.

FINETTE.

Un billet ?

Me ARGANTE.

Lis, te dis-je. Il vient apparemment
De quelque ami de la famille.

FINETTE *lit.*

Avec Monsieur vôtre beau-frere,
Madame, gardez-vous de vous trop engager,
Vous le devez envisager
Comme ennemi de la famille entiére.
Son but est d'enfermer son fils,
De mettre incessamment sa fille dans un Cloître,
De s'emparer, à quelque prix
Qu'il en coûte, du bien qu'il pourra vous connoître.
Je ne sçai point s'il n'a pas épousé
Une fort aimable personne,
Qui va chez lui sous un nom supposé.
Profitez des avis que mon zéle vous donne.
Vous sçaurez qui je suis, Madame, en tems & lieu.
Je vous baise les mains de tout mon cœur. Adieu.

Me ARGANTE.

Que dis-tu de cela, Finette ?

FINETTE.

Dans le monde
Il eſt ma foi de bien méchantes gens.

Me ARGANTE.

Au contraire vraiment

FINETTE.

Que la malice abonde !
Et que je trouve moi de noirceur là-dedans !

Me ARGANTE.

J'y vois beaucoup de vrai-ſemblance.
Il ne m'a jamais bien parlé de ſes enfans.
Pour la donation je manquerois de ſens,
Si je n'en ſentois pas toute la conſéquence !
Avec cela pourtant j'étois ſans défiance,
Et ce billet, Finette, eſt venu fort a tems.

FINETTE.

Quel bonheur !

Me ARGANTE.

Bouche cloſe au moins.

FINETTE.

Je ſçai me taire.

Me ARGANTE.

Cet avis-là me vient de gens de probité.

FINETTE.

Oüi dans le fonds c'eſt un bon caractére:
Mais avec tout cela j'ai bien meilleur eſprit,
En cent ans moi je n'en aurois rien dit.

Me ARGANTE.

Tu ſçais bien la choſe, Finette.

FINETTE.

Oui. Ce billet contient un fidéle recit,
Tout eſt fort vrai : mais je regrette
Que l'on vous l'ait imprudemment écrit.

Me ARGANTE.

Imprudemment : ce billet eſt fort ſage.

FINETTE.

D'accord : mais mettre ainſi de la diviſion.
Voilà dans vôtre eſprit, je gage,

Monsieur Harpin perdu de réputation.

Me ARGANTE.

Assurément.

FINETTE.

Pauvre bon homme!
Il le merite bien. A compter d'aujourd'hui,
Vous ne prendrez jamais de confiance en lui?

Me ARGANTE.

Non, jamais.

FINETTE.

Vous avez raison, & voilà comme;
Si j'étois vous, j'en userois:
Mais avec cela je voudrois
Approfondir encor l'affaire davantage.
Par exemple voila vôtre niéce, elle enrage,
Entre nous, d'aller au Convent.

Me ARGANTE.

C'est un petit esprit qui tourne au moindre vent,
Et je n'irois pas moi si j'étois à sa place.

FINETTE.

Voulez-vous qu'elle épouse un Monsieur Boniface?

Me ARGANTE.

J'en ai oüi parler.

FINETTE.

Un vilain,
Dont le mauvais Monsieur Harpin
A chaque moment la menace.

Me ARGANTE.

Fort bien, j'entens. De son dessein
La crainte d'épouser ce Boniface est cause?

FINETTE.

Voilà le fait.

Me ARGANTE.

Oh! bien je suis ferme en ce point,
Dans le Convent ma niéce n'ira point.

FINETTE.

Si vous vouliez nous ferions une chose,

Elle feindroit toûjours qu'elle y voudroit aller,
Vous vous chargeriez vous du soin de la conduire;
Monsieur Harpin, sans reculer,
Ne manquera pas de souscrire,
Et vous la conduirez chez vous dans ce moment,
Où pendant quelques jours....

Me ARGANTE.

Trés-volontiers, vraiment
Ce projet est fort bon, c'est le Ciel qui t'inspire.

FINETTE.

Je ne perds pas le jugement.

Me ARGANTE.

Et par même moien, Finette, on pouroit faire
Venir aussi chez moi cet autre Amant.

FINETTE.

Qui?

Me ARGANTE.

Certain grand garçon qu'elle appelle Valere.

FINETTE.

Vous le sçavez?

Me ARGANTE.

Un peu.

FINETTE.

Hé bien oüi justement.

Me ARGANTE.

Je veux en tout faire enrager mon frere.
Il verra....

FINETTE.

Paix, le voici, taisons-nous.

SCENE V.

Mr HARPIN, ANGELIQUE, Me ARGANTE, FINETTE.

Mr HARPIN.

Mais es-tu bien déterminée
Ma fille ? n'eſt-ce point un tranſport de courroux,
Un deſeſpoir, un mouvement jaloux ?
Pour le Convent ſens-tu que tu ſois née ?

ANGELIQUE.

Oüi, mon pere.

Mr HARPIN.

Quoi ! c'eſt un ferme ſentiment ?
A me quitter tu n'auras point de peine ?

FINETTE.

Elle a pris tout le monde en haine.

Mr HARPIN.

Et ſans retour, ſans nul eſpoir de changement ?

Me ARGANTE.

Allez, vous faites bien, ma niéce.

Mr HARPIN.

Ma chere Sœur, que je ſuis malheureux !
Mes enfans n'ont pour moi pas la moindre tendreſſe.

Me ARGANTE.

Ils ont tort ; car au fond vous en avez pour eux.

Mr HARPIN.

Ah ! ſi j'en ai ; je les adore.
Quel deſeſpoir quand il faudra
Nous ſéparer !

Me ARGANTE.

Il en mourra.

FINETTE.

Ah ! Madame, Monsieur ne sent pas bien encore
Tous les chagrins que cela lui fera.
Vous verrez.

ANGELIQUE.

Vous m'avez fait esperer, ma tante....

FINETTE.

J'ai proposé la chose, & vous serez contente.

Me ARGANTE.

Oüi, j'ai pour vous, ma niéce, un Convent tout trouvé,
Dont la Directrice est d'un merite éprouvé,
Je vous y menerai moi-même.

Mr HARPIN.

Dès aujourd'hui, ma sœur, elle y prétend aller.

Me ARGANTE.

Hé bien! dès aujourd'hui, vous n'avez qu'à parler.

Mr HARPIN.

Cela me fait une douleur extrême.

Me ARGANTE.

On tâchera de vous en consoler.

Mr HARPIN.

C'est une bonne enfant que j'aime,
Et quand je sens, ma sœur, approcher le moment....

FINETTE.

Le bon naturel ?

Me ARGANTE.

Oüi vraiment.

FINETTE.

Vous ne l'auriez pas crû, Madame ?

Mr HARPIN.

Je sens par tout le corps certain frissonnement,
Je n'en puis plus.

FINETTE.

Ni moi, cela me perce l'ame;

Mr HARPIN.

Ma chere fille !

SCENE VI.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, ANGELIQUE, FINETTE, MERLIN.

MERLIN.

AH ! ah ! qu'est-ce que tout ceci ? Voilà Monsieur Harpin bien affligé, Finette.

FINETTE.

Ah ! mon pauvre garçon l'amour de la retraite Va causer bien du trouble ici.

MERLIN.

Ouais !

FINETTE.

Courage, Monsieur, que le cœur se débonde.

MERLIN.

Que je sçache donc ce que c'est.

FINETTE.

Ne le vois-tu pas ? dans le monde Mademoiselle se déplaît. Au Convent pour toûjours elle veut s'aller mettre.

MERLIN.

Tout de bon ?

FINETTE.

Oüi, tout de bon.

MERLIN.

Diablezot ! Je n'en crois rien, je ne suis pas si sot. Quoi ! Monsieur pourroit le permettre ;

Mr HARPIN.

Ne me fais point penſer à tout cela, Merlin.

MERLIN.

Et vous pouriez, Mademoiſelle,
A vôtre pere ainſi mettre la mort au ſein?

FINETTE.

La réflexion eſt fort belle.
Allons, ſuſpendez-en tout au moins le deſſein.

Mr HARPIN.

A la diſſuader nous travaillons en vain,
Et mon trouble s'en renouvelle.

FINETTE.

Ne faites donc pas voir, Monſieur, tant de chagrin.

ARGELIQUE.

A vos douleurs, mon pere, impoſez le ſilence;
Elles ébranlent ma conſtance.

Mr HARPIN.

Ne t'en étonne point, crois-moi, ma chere enfant.

ARGELIQUE.

Mon cœur avec regret, contre elles ſe défend.

Mr HARPIN.

Ah! ne te démens point; je ſuccombe. Hé de grace!
Je ne puis plus long-tems ſoûtenir tout cela.
Ma chere ſœur, emmenez-là;
Et pour m'aider à porter ma diſgrace
Venez me dire....

Me ARGANTE.

Oüi, je ne tarderai pas;
Et je reviendrai ſur mes pas
Tout auſſi-tôt que je l'aurai conduite.
C'à, ma niéce, embraſſez vôtre pere au plus vîte.

Mr HARPIN.

Cruel moment! quoi! faut-il la quitter?

MERLIN.

Je pleure au moins.

FINETTE.

Leur constance m'étonne.

Mr HARPIN.

Ce qui pour toi me reste à souhaiter,
Mon enfant, que le Ciel te donne
Le courage de persister.

SCENE VII.

Mr HARPIN, MERLIN, FINETTE.

MERLIN.

JE ne sçai comme il faut l'entendre :
Mais enfin je vous jure moi
Que je pleure de bonne foi.

FINETTE.

Ce garçon-là, Monsieur, a le cœur tendre.

MERLIN.

La laisser partir sans...

FINETTE.

Oh ! Monsieur est trop bon;
Ses enfans font toûjours tout ce qu'ils veulent faire.

Mr HARPIN.

Oui, je ne les contrains en rien.

FINETTE.

Pour cela non.
Vous êtes bien le meilleur pere...

MERLIN.

Moi-même je ne puis m'en taire,
Et mon maître !

Mr HARPIN.

C'est un fripon.

MERLIN.

Il eſt vrai, vous avez raiſon.
J'avois tantôt peine à vous croire,
Je prenois ſon parti : mais il m'a fait faux-bond.

FINETTE.

A toi, Merlin ?

MERLIN.

A moi : fy, c'eſt un vagabond,
Un débauché, l'on doit m'aprendre ſon hiſtoire.

Mr HARPIN.

Son hiſtoire ?

MERLIN.

Oüi, Monſieur.

Mr HARPIN.

Comment, ce n'eſt pas toi
Qui conduis avec lui cette intrigue ?

MERLIN.

Qui ? moi ?
Oh, non, Monſieur, en conſcience.

Mr HARPIN.

Vous n'êtes pas tous deux d'intelligence ?

MERLIN.

Vous me faites tort, par ma foi.
A de pareilles entrepriſes
Je n'ai jamais donné mes ſoins, ni mon aveu,
Et s'il me conſultoit un peu,
Il feroit bien moins de ſottiſes.

Mr HARPIN.

Pour m'en perſuader il faut que tu me diſes...

MERLIN.

Laiſſez-moi faire, allez, nous allons voir beau jeu.
Premierement...

Mr HARPIN.

Hé bien ?

MERLIN.

Avec cette coquette
Vôtre fils va ſe marier.

Mr HARPIN.

Se marier avec elle, Finette?

FINETTE.

On ne peut trop se récrier.

Mr HARPIN.

En es tu sûr?

MERLIN.

L'affaire est presque faite.

Mr HARPIN.

Se marier sans mon consentement?

MERLIN.

Et sans le mien, Monsieur; c'est un déréglement,
Une perversité qui comble la mesure.
Menace, remontrance, avis,
Rien ne peut réformer sa perverse nature;
C'est un garçon perdu.

Mr HARPIN.

C'a, dis-moi le logis.
Le nom de cette creature.

MERLIN.

Ce que j'en sçai encor n'est que par conjecture.

Mr HARPIN.

Non?

MERLIN.

Mais heureusement à leurs trousses j'ai mis
Trois ou quatre de mes amis
Dont ils ne prendront point d'embrage.
C'est par ces Messieurs-là que j'ai sçû le projet
De ce bizarre mariage.
Ils nous avertiront si tôt qu'il sera fait.

Mr HARPIN.

Je ne prétens point qu'il se fasse.

MERLIN.

Oh! vous prétendez mal, Monsieur, il se fera.

Mr HARPIN.

Je sçai bien qui l'empêchera.

MERLIN.

Qui? vous?

Mr HARPIN.

Moi-même.

MERLIN.

Non, il faut que cela passe.

FINETTE.

C'est pour vôtre intérêt une nécessité.

Mr HARPIN.

Pour mon intérêt?

FINETTE.

Oüi, ne voulez-vous pas mettre
La raison de vôtre côté?

Mr HARPIN.

Sans doute.

MERLIN.

Pour cela, pouvez-vous vous promettre
Rien de mieux qu'un himen en secret contracté?

Mr HARPIN.

Il est vrai, c'est bien dit.

MERLIN.

Monsieur, sans vanité,
Je suis un garçon qui peut être
Ai le plus de sincerité.

FINETTE.

Elle se fait assez paroître,
Et je crois moi qu'on peut en toute sûreté
Confier cette affaire à sa fidélité.

MERLIN.

Je m'instruirai du jour & du lieu de la nôce,
Et sans qu'on nous en ait priez
Nous irons ensemble en carosse
Complimenter les nouveaux mariez.

Mr HARPIN.

Le compliment sera bizarre.

MERLIN.

Où les mettrons-nous d'abord?

Mr HARPIN.

A saint Lazare.

MERLIN.

Oüi ? mon maître ? Que j'en rirai !

Mr HARPIN.

Il faut en avertir ma belle-sœur, Finette.

FINETTE.

Oüi, Monsieur je l'avertirai
Que bien-tôt, Dieu merci, nous ferons maison nette.

Mr HARPIN.

Je vais de mon côté suivre aussi d'un peu loin,
Sans affectation, le courant de l'affaire :
Et je prendrai pour guide & pour témoin
Mon gros cousin le Commissaire,
Que je ferai tenir prêt, en cas de besoin.

SCENE VIII.

FINETTE, MERLIN.

FINETTE.

Par cette fausse confidence
Que prétens-tu ?

MERLIN.

Je te le dirai. Viens.

FINETTE.

Ne va pas nous jetter dans quelque impertinence.

MERLIN.

Non; tu rendras bien-tôt justice à ma prudence,
Et mon projet n'est qu'un moien
Pour hâter le succez du tien.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mr HARPIN, Mr VILAIN.

Mr HARPIN.

VOus êtes, grace à vôtre heureux destin,
Un fort honnête Commissaire,
Le parrain de ma fille, & partant mon compere.
Et par-dessus tout cela mon cousin :
Aussi, mon cher Monsieur Vilain,
Je ne crois pas me tromper quand j'espere
Que vous seconderez comme il faut mon dessein.

Mr VILAIN.

Vous faites en très brave pere,
De ranger un fils libertin ;
De ses vie & mœurs il faut faire
D'abord quelque information,
Et c'est une précaution
Qu'en pareil cas nous prenons d'ordinaire.
Pourions-nous là-dessus avoir quelque lumiére ;

Mr HARPIN.

J'en attens : mais en attendant
Vous pouvez informer toûjours à la rencontre,
Imaginer quelque incident.

Mr VILAIN,

Comment ? je n'entens pas....

Mr HARPIN.

Quoi ! faut il qu'on vous montre
A vôtre âge, ancien du quartier,
Les dépendances du métier ?
D'un nouveau débarqué vous avez l'innocence.

Mr VILAIN.

N'attendez rien de moi contre ma conscience.

Mr HARPIN.

Mais recevez toûjours ma plainte à cela prés.
Pour rendre de mon fils la conduite bien noire,
Par-ci, par-là de quelques traits
Il faut assaisonner l'histoire,
Embarasser d'un long grimoire
Ses nobles gestes, ses beaux faits :
Quoique vous écriviez, j'ai des gens qu'on peut croire,
Qui les certifieront très-vrais.

Mr VILAIN.

Ce n'est pas tout, il faut les prouver dans la suite.
Prenez bien garde.

Mr HARPIN.

Oüi, nous verrons.
Selon l'occasion quel tour nous donnerons.
A nôtre affaire, & je médite....

SCENE II.

Mr HARPIN, Mr VILAIN, Me BRICHONNE.

Me BRICHONNE.

MOnsieur, je viens vous rendre une triste visite ;
Mais je croirois faire un faux pas
Si je vous taisois....

Mr HARPIN.

Parle bas.

Serois-je mal dans l'esprit de Climene ?

Me BRICHONNE.

Non. Là-dessus ne soiez point en peine
Elle vous aime ; allez ...Bon jour, Monsieur Vilain.

Mr VILAIN.

Bon jour, Madame.

Mr HARPIN.

Ah ! ah ! tu connois mon cousin ?

Me BRICHONNE.

N'avons-nous pas toûjours affaire
De quelque honnête Commissaire ?
Nous paions ces Messieurs fort grassement ; aussi...
Je voudrois bien, Monsieur, qu'il ne fut point ici.

Mr VILAIN.

Vous avez quelque affaire, adieu, je me retire.

Mr HARPIN.

Non, mon cousin, dans mon grand cabinet
Vous pouvez aisément écrire :
Il est ouvert, allez-y dresser un projet
De nôtre affaire, en guise de prélude.

Mr VILAIN.

Je serai là-haut en effet
Aussi bien que dans mon Etude.
Soit, sans adieu.

SCENE III.

Mr HARPIN, Me BRICHONNE.

Mr HARPIN.

JE suis fort inquiet
De ce que tu me viens si tristement aprendre.

Me BRICHONNE.

Et moi, Monsieur, je viens vous le dire à regret:
Mais je vous aime trop pour pouvoir m'en défendre.
Monsieur vôtre fils est dans un fort mauvais train.

Mr HARPIN.

Bon. En rendras-tu témoignage?
De ton zéle pour moi je veux avoir ce gage?

Me BRICHONNE.

Vous devez en être certain:
Mais, Monsieur...

Mr HARPIN.

Je le veux, te dis-je.

Me BRICHONNE.

Ce langage
N'aprend que contre lui vous avez du chagrin.

Mr HARPIN.

J'en creve.

Me BRICHONNE.

Il ne faut pas l'augmenter davantage.

Mr HARPIN.

Il est dans un excès qui ne peut s'augmenter.

Me BRICHONNE.

Oh! pour cela, Monsieur, vous êtes bien à plaindre!

Mr HARPIN.

Oüi, je n'y puis plus résister:
Mais dis vîte.

Me BRICHONNE.

Je vais encor vous irriter.

Mr HARPIN.

Non, cela ne se peut; & tu n'as rien à craindre
Qu'a-t-il fait? parle.

Me BRICHONNE.

Enfin vous le voulez;
On parle de bijoux volez.

Mr HARPIN.

Comment volez? le miserable!

Me BRICHONNE.

Deux ou trois jeunes gens la-dedans sont mêlez :
On le nomme, & je crois qu'il est trés-peu capable,
Comme il est vôtre fils, de faire un mauvais coup.

Mr HARPIN.

Trés-peu capable ? Il l'est beaucoup.
Je suis si mécontent de toute ma famille.
Déja le Convent par bonheur
Ma débarassé d'une fille,
Et je mettrai le fils, sûr mon honneur,
En lieu plus déplaisant & plus sûr qu'une grille.

Me BRICHONNE.

Si vous sçaviez tous les mauvais discours
Qu'il a tenus tantôt en vôtre absence.

Mr HARPIN.

A Climene ?

Me BRICHONNE.

A qui donc :

Mr HARPIN.

Mais voyez l'insolence !

Me BRICHONNE.

Il la railloit sur vos amours.

Mr HARPIN.

En soupçonne-t-il quelque chose ?

Me BRICHONNE.

Non. Mais un jeune fou qui cause,
Sans sçavoir ce qu'il dit, parle à tort, à travers:
Il en faisoit aussi l'amoureux.

Mr HARPIN.

Le pervers !

Me BRICHONNE.

Malgré qu'elle en ait eu, chez elle il l'a conduite :
Mais je suis toûjours moi demeurée avec eux.

Mr HARPIN.

Bon, fort bien.

Me BRICHONNE.

Il a fait une longue visite.

Mr HARPIN.

Le sot !

Me BRICHONNE.

Il a tenu des propos ennuyeux.
Enfin il est sorti, je suis aussi sortie,
Et j'ai rencontré par hazard
Deux Messieurs qui m'ont avertie
Du bruit de ces bijoux, dont je vous ai fait part.
Songez-y bien, Monsieur, l'affaire est d'importance.

Mr HARPIN.

Oüi, va.

Me BRICHONNE.

Moi, je retourne avecque diligence
Chez Climene.

Mr HARPIN.

Tu peux lui dire que ce soir
Je risquerai d'aller chez elle pour la voir.

Me BRICHONNE.

Oüi, Monsieur.

SCENE IV.

Mr HARPIN *seul.*

A Dieu. Tout conspire
A justifier mon dessein ?
Et pour me mettre en droit d'enfermer le coquin,
L'article seul des bijoux peut suffire.
Qu'est-ce ?

SCENE V.

Mr HARPIN, FINETTE.

FINETTE.

Merlin, Monsieur, vient de m'envoyer dire
Qu'il sçavoit à peu prés l'endroit
Où cette galante personne,
Qu'aime Monsieur vôtre fils, demeuroit.

Mr HARPIN.

Fort bien. J'irai tantôt relancer la friponne.

FINETTE.

Il m'a fait avertir de vous instruire aussi
Qu'elle-même aujourd'hui viendroit peut-être ici.

Mr HARPIN.

Chez moi ?

FINETTE.

Pour vous sauver la peine
D'aller chez elle, elle voudroit,
Et sous tel nom qu'il vous plairoit,
Venir chez vous comme Climene.

Mr HARPIN.

Quoi ?

FINETTE.

C'est vôtre maîtresse, à ce que chacun croit;
Et Monsieur vôtre fils prétend qu'il est en droit
De faire à la maison venir aussi la sienne.

Mr HARPIN.

Hé bien, nous verrons, qu'elle y vienne,
On la recevra comme on doit.

FINETTE.

S'il faut prendre parti, Monsieur, je suis du vôtre;

Et lors que je m'en veux mêler,
Sans trop de vanité, je vaux autant qu'un autre.
Comptez sur moi, vous n'avez qu'à parler.

Mr HARPIN.

Je te suis obligé, Finette.

SCENE VI.

Me ARGANTE, Mr HARPIN, FINETTE.

Me ARGANTE.

Enfin voila l'affaire faite,
Je viens d'executer vôtre commission.
Que cette pauvre fille a de vocation!
Qu'elle se plaît dans la retraite!

Mr HARPIN.

Ah! ma sœur, nulle joye ici-bas n'est parfaite?
Et quand j'ai d'un côté la consolation
De voir ma fille au Convent satisfaite,
La conduite d'un fils me jette
Dans une grande affliction.

SCENE VII.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, Mr VILAIN.

Mr VILAIN.

Tenez, voions, Monsieur Harpin, de grace,

Si ce projet vous conviendra.

Me ARGANTE.

Qu'est-ce, mon frere ?

Mr HARPIN.

On vous en instruira.

Mr VILAIN.

C'est tout ce que l'honneur peut souffrir que je fasse.

Mr HARPIN.

Fort bien vous avez mis.....

Mr VILAIN.

Que c'est un débauché,
A la tendresse paternelle
Un esprit tout-à-fait rebelle,
Que d'amitié cent fois vous avez recherché,
Un insulteur de guet, un coureur de Tavernes,
Toûjours à quelque gueuse en secret attaché,
Batteur de Fiacre, & briseur de lanternes.

Mr HARPIN.

Pas mal.

Mr VILAIN.

Ce sont les faits desquels vous vous plaignez.

Me ARGANTE.

C'est mon neveu qu'ainsi vous désignez ?

Mr HARPIN.

Oüi, ma sœur.

Me ARGANTE.

A present je vois ce que vous faites,
Et je l'ai reconnu d'abord aux épithetes.
Ce sera fort bien fait de le moriginer.

Mr HARPIN.

Dans le déréglement puisqu'on voit qu'il persiste :
Qu'à mes conseils, aux vôtres il resiste,
A la vertu par force il faut le ramener.

Me ARGANTE.

C'est un dessein qu'on ne peut condamner.

Mr HARPIN.

Vous ne croiriez jamais ce que je viens d'apprendre.

Mr ARGANTE.

Quoi ?

Mr HARPIN.

Qu'ailleurs qu'entre nous il n'en soit point parlé.

Mr VILAIN.

Non, non.

Mr HARPIN.

L'on est à demi consolé
Lorsqu'entre amis le cœur peut se répandre.

Me ARGANTE.

Oüi, c'est bien dit.

Mr HARPIN.

Le fait va vous surprendre
Dans un vol de bijoux on dit qu'il est mêlé.

Me ARGANTE.

Lui, mon frere ?

Mr HARPIN.

Oüi, lui-même, on me l'a fait entendre.

Me ARGANTE.

Avecque des voleurs mon neveu fausilé !
Ceux qui l'on dit sont gens à pendre?
Et pour les croire il faut avoir l'esprit troublé.

SCENE VIII.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, Mr VILAIN, FINETTE,

FINETTE.

Voici Merlin qu'en hâte ici je vous amene
Pour vous dire, Monsieur..

Mr HARPIN.

Qu'il vienne,
Peut-être ſçaura-t-il le fait dont il s'agit:
Nous allons voir.

SCENE IX.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, Mr VILAIN, MERLIN, FINETTE.

MERLIN.

J'Accours, comme je vous ai dit,
Et ſans m'être en chemin permis la moindre pauſe,
Vous avertir...

Mr HARPIN.

Fort bien. Mais avant toute choſe;
N'as-tu point oüi parler de certains diamans?

MERLIN.

Fy donc, Monſieur.

Mr HARPIN.

Non, parle.

MERLIN.

Bouche cloſe.
Il faut avoir certains ménagemens...
C'eſt un vilain endroit, ſouffrez que je le cache.

Mr HARPIN

Vous voiez bien... Mais dis, je veux qu'on ſçache
De mon fripon de fils tous les égaremens.

MERLIN.

A vous les déguiſer vous ſçavez ſi je tâche:
Mais

Mais je crains que ceci vous fâche.

Mr HARPIN.

Il sçait la chose.

MERLIN.

Oüi, je la sçai très-fort.

Mr ARGANTE.

Est-ce vol, dis?

MERLIN.

Un vol? on le diroit à tort;
Et très-mal à propos vous seriez allarmée:
Mais comme enfin le feu ne va point sans fumée...

Mr HARPIN.

Au fait, au fait.

MERLIN.

J'y vais. Mais sur ces diamans
J'obéïs à regret à vos commandemens.
De son Usurier ordinaire
Mon maître les a pris pour six fois mille écus,
Et le boureau ne les a revendus
Que deux mille à Monsieur son pere.

Mr ARGANTE.

A vous, mon frére?

Mr HARPIN.

A moi?

MERLIN.

Nous le dirions en vain;
Vous en avez la preuve en main.

Mr HARPIN.

Je ne sçai.

MERLIN.

Vous avez la memoire trop bonne;
Et tantôt Madame Brichonne....

Mr HARPIN.

Je suis trahi.

Mr VILAIN.

Monsieur Harpin.

Mr HARPIN.

Ciel!

FINETTE.

Ecrivez, Monsieur Vilain.

Me ARGANTE.

Vous faites là, Monsieur, un fort joli negoce.

MERLIN.

Si vous voulez, Monsieur, nous irons à la nôce,
Tout se dispose pour cela,
Et mon maître s'apprête incessamment.

SCENE X.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, MERLIN, Mr VILAIN, FINETTE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Voilà
Avec Monsieur, vôtre fils, une Dame.

Me ARGANTE.

Qu'on les fasse entrer.

Mr HARPIN.

Le fripon!

MERLIN.

Au bout du compte, il a quelque raison.
Avant la nôce au moins vous devez voir sa femme.

SCENE XI.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, Mr VILAIN, CLITANDRE, CLIMENE, MERLIN, FINETTE.

Mr HARPIN.

JE vais la recevoir d'une belle façon.
Comment, pendart, dans ma maison.
Oſes-tu bien venir avec cette effrontée
Etaler à mes yeux tes indignes amours!
Tu reconnois par tes beaux tours
L'amitié que je t'ai portée!

CLITANDRE.

De vos bontez pour moi je connois la portée,
Et je m'en ſouviendrai toûjours,
Moderez les tranſports de vôtre ame irritée.
Nous changerez, Monſieur, d'idée & de diſcours,
Quand vous verrez Madame Dorothée.
Elle même à vos yeux me prêter ſon ſecours,
Pour vous faire ſouſcrire au bonheur de mes jours.
De cet eſpoir mon ardeur s'eſt flâtée.

Mr HARPIN.

Et de cet eſpoir, moi je vais rompre le cours.

CLIMENE *étant ſon voile.*

Non, Monſieur, je m'en ſuis trop hautement vantée,
Et je n'y ferai pas un inutile effort.

Mr HARPIN.

Que vois-je? ah! tout le monde eſt contre moi.

FINETTE.

D'accord.

CLITANDRE.

J'adore Madame, elle m'aime.
Pour nôtre himen donnez-nous vôtre voix;
Vous ne pouvez pour moi désaprouver un choix
Que vous aviez fait pour vous-même.

Mr ARGANTE.

Ah ! ah ! mon frere.

Mr VILAIN.

Mon cousin !

Mr HARPIN.

Ouf.

FINETTE.

Ecrivez, Monsieur Vilain.

Mr HARPIN.

Dans les derniers excez on pousse ma colere ;
Mais vous n'aurez jamais un seul sou de mon bien.

Mr ARGANTE.

Le grand mal ! ils auront le mien.
Rendez-nous seulement celui de feuë leur mere
Et nous ne vous demandons rien.

Mr HARPIN.

Vous êtes de concert avec eux ?

Mr ARGANTE.

Oüi, mon frere;

Mr HARPIN.

Nous allons voir comment tout ceci tournera.
Je vais de ce pas à la grille,
Malgré-vous en tirer ma fille,
Lui donner un époux tout comme elle voudra,
Et me faire une autre famille.

FINETTE.

Vous n'irez pas bien loin, Monsieur, car la voilà.

SCENE XII.

Mr HARPIN, Me ARGANTE, Mr VILAIN, CLITANDRE, CLIMENE, ANGELIQUE, VALERE, FINETTE, MERLIN.

Mr HARPIN.

COmment donc ? qu'eſt ce encore ? que veut dire cela ?

ANGELIQUE.

Mon retour ne doit point vous cauſer de ſurpriſe,
Vous renvoiez une fille ſoûmiſe
A ſuivre aveuglement vos loix.
Entre Monſieur & le Convent, mon pere,
Vous m'avez commandé tantôt de faire un choix,
Et c'eſt Monſieur que je préfére.

VALERE.

De ſa haine, Monſieur, enfin j'ai triomphé.

Mr HARPIN.

Le Monſieur Boniface eſt un fourbe fieffé.

VALERE.

Non, Monſieur, mais je ſuis Valere.

Mr HARPIN.

Je ſuis trompé par tout, & tout me deſeſpere.
Contre tous tant qu'ils ſont mon couroux va s'armer.

Mr VILAIN.

Monſieur Harpin, c'eſt vous qu'il faut faire enfermer.
Adieu,

SCENE DERNIERE.

Mr ARGANTE, CLITANDRE, CLIMENE, VALERE, ANGELIQUE, Mr VILAIN, FINETTE, MERLIN.

Mr ARGANTE.

Jusqu'au revoir, mon frere.
Grace au Ciel, mes enfans, l'injuste traitement
Qu'il avoit dessein de vous faire
Tombe sur lui très-justement.

FINETTE.

De cet exemple-ci faites un bon usage,
Profitez de sa honte, & de son châtiment.
Quiconque veut prêcher aux autres d'être sage,
Doit commencer par vivre sagement.

LA FESTE DE VILLAGE.

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 13. Juillet 1700.

ACTEURS.

Mr NAQUART, Procureur de la Cour.

Mr BLANDINEAU, Procureur au Châtelet.

LE COMTE.

LOLIVE, Valet du Comte.

LE MAGISTER.

LE TABELLION.

Mc BLANDINEAU.

LA GREFFIERE.

L'ELEVE.

Mc CARMIN.

ANGELIQUE, Amoureuse du Comte.

LISETTE.

UN LAQUAIS.

Plusieurs Païsans & Païsannes chantans & dansans.

La Scene est dans un Village de Brie.

LA FESTE DE VILLAGE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

NAQUART, LE TABELLION.

NAQUART.

CELA ne reçoit pas la moindre difficulté, Monsieur le Tabellion, & dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Hé ! bien soit, vous le voulez commença, je le veux itou : vous êtes Procureur de Paris, & je ne sis que Tabellion de Village ; comme vôtre Charge vaut mieux que la mienne, je serois un impertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là-dedans, & entre personnes du métier...

LE TABELLION.

C'a est vrai, vous avez raison, il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas : mais tout coup vaille, il ne m'importe, pourvû que je sois bien paié ; & que vous accommodiais vous-même toute cette manigance-là, je ne dirai mot, & je vous lairrai faire, il ne vous en faudra pas davantage.

NAQUART.

Je vous répons de l'évenement, & des suites.

LE TABELLION.

Hé! bien tope, vela qui est fait. Je m'en vas vous attendre ; aussi-bien vela Monsieur Blandineau qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

SCENE II.

BLANDINEAU, NAQUART.

BLANDINEAU.

VOus voila en grande conference avec nôtre Tabellion ? Ce n'est pas moi qui vous interromps peut-être ?

NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis vôtre consentement pour ce mariage, & ...

BLANDINEAU.

Oüi, je vous le donne de tout mon cœur : mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous sçavez ; & je m'éton-

né que tous les travers que vous lui connoissez ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire vôtre femme.

NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, Monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable, & plus je la prendrai folle, plus j'aurai de merite à réussir.

BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible. Ma femme n'est pas à beaucoup près si extravagante que sa sœur, & toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit & ses manieres, n'ont jusqu'à present servi de rien; je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puis qu'il n'y a pas moien qu'elle soit raisonnable avec moi.

NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux: vous avez du bien, vous n'avez point d'enfans, vôtre femme aime le faste, la dépense, c'est-là, je crois sa plus grande folie, laissez-là faire, au bout du compte l'argent n'est fait que pour s'en servir.

BLANDINEAU.

Oüi: mais il y auroit un ridicule à un simple Procureur du Châtelet comme moi.

NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira, quand on gagne du bien, il en faut joüir. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

BLANDINEAU.

Mais autrefois, Monsieur Naquart.

NAQUART.

Autrefois, Monsieur Blandineau, on se gouvernoit comme autrefois. Vivons à present comme dans le tems present, & puisque c'est le bien

qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien? ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on se mouchoit sur la manche.

BLANDINEAU.

Pourquoi non? je suis ennemi des superfluitez, je me contente du nécessaire, & je ne sçache rien au monde de si beau, que la simplicité du tems passé.

NAQUART.

Oüi: mais si comme au tems passé on vous donnoit trois sols parisis ou deux carolus pour des écritures que vous faites aujourd'hui paier trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit elle, Monsieur Blandineau.

BLANDINEAU.

Oh! pour cela non, je vous l'avouë. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, Monsieur Blandineau, à la sotte vanité près. Les manieres de vôtre femme sont très bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans vôtre imagination; plus vous prétendez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr croiez-moi, il vaut mieux pour vous & pour elle que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soûmettre aux vôtres.

BLANDINEAU.

C'est là vôtre sentiment: mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la Greffiere! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang froid.

NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez, & puisque vous aprouvez la chose, j'emploierai pour la

faire réüssir, des moiens dont je ne me servirois pas sans vôtre aveu.

BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moiens?

NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez-lui l'affaire, selon la réponse qu'elle vous fera, nous réglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCENE III.

BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LISETTE.

LA GREFFIERE.

JE ne sçaurois me tranquiliser là-dessus, ma pauvre Lisette, cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint broüillé, l'œil nubileux, & je n'ai jamais pû ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

BLANDINEAU.

Ah! vous voila, ma sœur, j'allois monter chez vous.

LA GREFFIERE.

Chez moi, mon frere! & à quel dessein? je n'aime point les visites de familles, comme vous sçavez.

BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplû. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIERE.

De me marier, mon frére, de me marier? Cela eſt aſſez amuſant vraiment : mais qu'eſt ce que c'eſt que le mari ? c'eſt ce qu'il faut ſçavoir.

BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche : Monſieur Naquart, Procureur de la Cour.

LA GREFFIERE.

Un vieux garçon à moi : Un Procureur, Liſette ? Monſieur Naquart ! je ſerois Madame Naquart moi ? le joli nom que Madame Naquart ! C'eſt un plaiſant viſage que Monſieur Naquart, de ſonger à moi.

LISETTE.

Hé fy, Madame, il faut faire châtier cet inſolent-là.

BLANDINEAU.

Comment donc ? Hé qui êtes-vous, s'il vous plaît : fille d'un Huiſſier qui étoit le pere de ma femme, ma belle-ſœur à moi qui ne ſuis que Procureur au Châtelet, veuve d'un Greffier à la Peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, Madame la Greffiere.

LA GREFFIERE.

Greffiere, Monſieur ? Suprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari eſt mort, la Charge eſt venduë, je n'ai plus de titre, plus de qualité, je ſuis une pierre d'attente, & deſtinée, ſans vanité, à des diſtinctions qui ne vous permettront pas avec moi, tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

BLANDINEAU.

Vous êtes deſtinée à devenir tout à-fait folle, ſi vous n'y prenez garde. Ecoutez, Madame ma belle ſœur, il ſe preſente une occaſion de vous donner un mari fort riche & fort honnête homme : ſi vous ne l'épouſez, vous pouvez com-

pter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIERE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai Comtesse, & vous Procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

BLANDINEAU.

Comment Comtesse ! allez, vous êtes folle.

LE GREFFIERE.

Je debute par-là, c'est assez pour un commencement : mais cela augmentera dans la suite ; & de mari en mari, de doüaire en doüaire, je ferai mon cheinin, je vous en répons, & le plûs bruſquement qu'il me sera possible.

BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIERE.

Hola ho, laquais, petit laquais, grand laquais, moien laquais, qu'on prenne ma queuë. Avancez, Cocher ; montez, Madame, après vous, Madame : Eh non, Madame, c'est mon carosse. Donnez-moi la main, Chevalier, mettez-vous là, Comtin ; touche, Cocher. La jolie chose qu'un équipage ! La jolie chose qu'un équipage !

SCENE IV.

BLANDINEAU, LISETTE.

BLANDINEAU.

VOila un équipage qui la menera aux petites Maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette, je vais me hâter d'une maniére ou d'une autre, de la faire au plûtôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur, Madame vôtre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

BLANDINEAU.

Elle est raisonnable ?

LISETTE.

Assurément ; & vous devez lui en sçavoir bon gré ; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre : elle a tous les talens qu'il faut pour cela, je vous en répons.

BLANDINEAU.

Oh ! vraiment je sçai bien qu'elle les a, de par tous les diables, & s'en sert souvent, c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous, la voila, Monsieur, ne la chagrinez point.

SCENE V.

M^r & Me BLANDINEAU, LISETTE.

Me BLANDINEAU.

A Quoi vous amusez-vous donc, Mademoiselle Lisette Il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vîte, mes coëffes, & mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, Madame ? celle à réseau ou celle à frange ?

Me BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, Mademoiselle Lisette ; les autres sont des housses,

des caparaſſons qu'on ne ſçauroit porter. Ah ! vous voila, Monſieur Blandineau, je ſuis bien-aiſe de vous trouver, ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

BLANDINEAU.

De l'argent, Madame ? vous aviez hier vingt-cinq loüis d'or.

Mr BLANDINEAU.

Cela eſt vrai, Monſieur. J'ai joüé, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien ; je vais rejoüer, il m'en faut d'autre en cas que je perde.

BLANDINEAU.

Mais, ma femme.

Mr BLANDINEAU.

Hé ſi donc, Monſieur Blandineau, que de façons. Au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

BLANDINEAU.

Vous remercier ?

Mr BLANDINEAU.

Oüi vraiment, c'eſt un bien mal-acquis qui ne fait point profit ; je perds tout ce que je joüe.

BLANDINEAU.

Hé pourquoi joüer, Madame Blandineau ?

Mr BLANDINEAU.

Pourquoi joüer, Monſieur ? pourquoi jouer ? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on faſſe de mieux, & à la Campagne ſur tout. J'ai la complaiſance de venir avec vous dans une chaumiere bourgeoiſe avec vôtre ennuyeuſe famille : il ſe trouve par hazard dans le Village des femmes d'eſprit, des perſonnes du monde, de jeunes gens polis ; il ſe forme une agreable ſocieté de plaiſir, & de bonne chere, c'eſt le jeu qui eſt l'ame de toutes ces parties ; & je ne joüerai pas ? Non, Monſieur, ne comptez point là-deſſus, & donnez-moi de l'argent,

s'il vous plaît, ou j'en emprunterai : mais ce sera sur vôtre compte.

BLANDINEAU.

Oh ! bien, Madame, voila encore dix loüis d'or : mais si vous les perdez ...

Me BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la Fête du Village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir, je crois que vous en êtes bien & dûëment averti.

BLANDINEAU.

Quoi vôtre dessein ridicule continuë, & malgré tout ce que je vous en ai dit ..

Me BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, Monsieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me poussez à des extrémitez. . .

Me BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses. . .

BLANDINEAU.

Je vous défie, Madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

Me BLANDINEAU.

Comment donc, Monsieur, suis-je une libertine, une coquette ?

BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, Madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger vôtre bien.

Me BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame crasse, Monsieur Blan-

dineau ! que vous avez l'ame crasse, & que vous sçavez peu vous faire valoir ! J'aime à paroître moi, c'est-là ma folie.

BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable...

Mr BLANDINEAU.

Vous voyez, Monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper : Oh bien nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, & une espece d'Opera même, si vous continuez à me contredire.

BLANDINEAU.

Ah ! quel abandonnement ! quel désordre ! mais quand vous seriez la femme d'un Traitant vous ne feriez pas plus d'impertinences.

Mr BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là, ne vous chagrinez pas.

BLANDINEAU.

La malheureuse !

SCENE VI.

Mr & Mr BLANDINEAU, LISETTE

LISETTE.

VOila vôtre écharpe, Madame.

Mr BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appellez Cascaret qu'il vienne porter ma queuë.

BLANDINEAU.

Vôtre queuë, Madame Blandineau ! vous, vous faire porter la queuë ?

Me BLANDINEAU.

Oüi, Monsieur Blandineau, moi-même ; & puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queuë toute unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

BLANDINEAU.

Mais, ma femme.

Me BLANDINEAU.

Mais, mon mari ; point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, & sur tout que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oüi, Madame.

Me BLANDINEAU.

Jasmin & Cascaret rinseront les verres, le filleul & le cousin de Monsieur verseront à boire, & le Maître-Clerc mettra sur table.

BLANDINEAU.

Mon Maître-Clerc, il n'en fera rien.

Me BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

BLANDINEAU

Mais, Madame Blandineau, songez...

Me BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas, nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

BLANDINEAU.

Oh ! parbleu j'y serai, je vous en répons, & vous verrez...

SCENE VII.

BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voila une maîtresse femme, Monsieur, & qui met vôtre maison sur un bon pied. Faire une espece de Maître-d'Hôtel d'un Maître-Clerc ! cela est delicatement imaginé au moins.

BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sotise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, Monsieur, Madame & lui sont fort bon amis, il fait tout ce qu'elle veut.

BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette ?

LISETTE.

Non, Monsieur, je la trouve de fort bon esprit au contraire : elle prend ses commoditez & ses plaisirs, & vous avez la peine & les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux ?

BLANDINEAU.

Oh ! c'est moi, sans contredit : mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte ; & je voudrois bien être débarassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme, c'est pour cela que je la voudrois marier à Monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvû qu'elle soit mariée ? Tenez, Monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu

ſes ſentimens, j'aurai ſoin de vous en rendre compte.

BLANDINEAU.

Hé bien fais, Liſette : mais dépeche-toi. Je vais trouver Monſieur Maquart, & nous attendrons enſemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, Monſieur, nous ne tarderez pas à en avoir, laiſſez-moi faire. Ce Monſieur Blandineau, il eſt à plaindre : mais voici une petite perſonne qui l'eſt encore plus que lui, quoique ſon malheur ſoit d'une autre nature.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QUoi te voila ſeule, Liſette, & tu ne viens pas me trouver ? Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, & de ne pas être avec moi le plus ſouvent qu'il t'eſt poſſible.

LISETTE.

Je ne puis pas ſuffire à toute la famille, c'eſt à qui m'aura. Madame Blandineau pour peſter contre ſon mari, le mari pour ſe plaindre de ſa femme, Madame à Greffiere pour m'entretenir de ſon ajuſtement & de ſes charmes, & vous pour parler de vôtre amant : voila bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGELIQUE.

Que mes tantes ſont folles, Liſette, & que je ſuis malheureuſe de me trouver ſans bien, ſans autres parens qu'elles ſeules, avec tant de foibleſſe dans le cœur pour un amant auſſi perfide,

LISETTE.

Oh ! pour moi je ne comprens pas comment depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles, il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGELIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant nôtre départ il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre ; il s'y rendit une heure plus tard que de coûtume, il y demeura beaucoup moins, il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé : il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, & l'absence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGELIQUE.

Que je les haïs, Lisette !

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la verité : mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGELIQUE.

Oüi cela est vrai, ma tante la Greffiere, n'est-ce pas ? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, & ç'en est assez pour faire deserter un joli homme ? ourre que Madame Blandineau de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande Dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pû, pour l'éloigner à force de brusqueries, c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Quelle injustice ! & que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit ! Plus on me défendoit de le voir, & de lui parler, plus sa presence & sa conversation me causoient de joye & de ravissement, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGELIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh si fait, si fait: vous êtes fille, & le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions à nous autres.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Lisette voici Lolive. Son maître n'est point inconstant, que je suis heureuse!

LISETTE.

Le Ciel en soit loüé, j'en suis ravie.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

JE suis bien-heureux, Mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne.....

ANGELIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amene donc ici? que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un

un traître, un chien qui ne merite pas de vivre, un homme à pendre, Mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge !

ANGELIQUE.

Que veux-tu donc dire ?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela ?

LOLIVE.

Non, mais il y va venir lui pour le justifier.

ANGELIQUE.

Il a venir ici ? quoi faire !

LOLIVE.

Une très haute sottise : épouser vôtre tante.

ANGELIQUE.

Epouser ma tante, Liserte !

LISETTE.

Epouser vôtre tante ! cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Si fait vraiment, ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, Madame la Greffiére, & j'ai ici une lettre pour elle que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGELIQUE.

Une lettre pour elle ! je la verrai, donne.

LOLIVE.

Non, Mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déja eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci, il est bon de m'en tenir-là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MA tante est-elle devenuë folle de vouloir épouser Monsieur le Comte.

LISETTE.

Non, c'est Monsieur le Comte qui est devenu fou de vouloir épouser vôtre tante.

ANGELIQUE.

Cela ne sera point, Lisette, c'est un prétexte qu'il prend pour s'aprocher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flâter, cela tournera tout autrement que tu te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flâter vous-même.

ANGELIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chere Lisette; je vais attendre Monsieur le Comte à l'entrée du Village, je veux lui parler la premiére, je sçaurai ses sentimens par lui-même, & je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le retrouve une fois.

ANGELIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE

Non, prenez quelque petite fille du Village, & me laissez parler à vôtre tante. J'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

QUoi cela soit bien tourné, Monsieur le Magister, que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine, parrant que les garçons ne manquiont pas de vin & les filles de tartes, & que vous nous baillais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les menêtriers, & pour ces petites chanfonnettes que je fourrerons par-ci, par-là, nan ragaillardira vôtre soirée de la belle façon, je vous en répons.

LA GREFFIERE.

Voilà six loüis d'or, Monsieur le Magister, ce sont dix francs plus que les vingt écus.

LE MAGISTER.

Bon! tant mieux, je vous baillerons queuque petit par dessus pour ça, & comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire vôtre épitra.... vôtre épitra....

LA GREFFIERE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Hé morgué nenni, c'eſt tout le contraire ; vôtre épitralame, je penſe, je ne ſçai pas bien comme ça s'appelle : mais ce ſeront des vars à vôtre loüange toûjours.

LA GREFFIERE.

Ne manquez pas ſur tout d'y bien marquer les agrémens de la fin du ſiécle ; il eſt ſi fortuné pour moi, ſi fortuné, que je veux que ma reconnoiſſance en ſoit publique.

LE MAGISTER.

Oh târigué laiſſez-moi faire, j'en ſuis du moins auſſi content que vous. J'ai perdu ma femme, & puis j'avons cette année bon vin, bonne recolte, je ſommes tretous ſi aiſes. Allez, je chanterons à plein gozier, & je remuërons le jarret de la belle maniére.

LA GREFFIERE.

Oüi ; mais c'eſt pour ce ſoir, Monſieur le Magiſter, & ces vers à ma loüange....

LE MAGISTER.

Oh que ça ſera bien-tôt bâti. Il n'eſt pas mal-aiſé de vous loüer, vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIERE.

Je ſuis jeune auſſi, Monſieur le Magiſter.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça, eh bien volontiers, tout coup vaille ; mais vous bailleriais queuque choſe pour l'âge.

LA GREFFIERE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raiſon. Je datterons la chanſon, & cela vous ſervira de baptiſtaire. Adieu, Madame, je ſis content de vous, vous ſerez contente itou de la datte, ſur ma parole.

Adieu, Monsieur le Magister, vôtre très-humble servante. Ah ! que je suis ravie : que j'envisage un charmant avenir ! quels heureux momens ! quels heureux momens ! je ne me sens pas de joie.

SCENE II.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COmment donc, Madame, on dit que vous mettez en joïe tout le Village ? Est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouïr ?

LA GREFFIERE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanoüis, ma pauvre Lisette, j'ai reçû les plus agréables nouvelles....

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscretion peut-être de vous demander ce que c'est, Madame ?

LA GREFFIERE.

Qu'on blâme les Devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la du Verger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

LA GREFFIERE.

Nous y voila parvenuës, ma pauvre Lisette, nous y touchons du bout du doigt, ma chere enfant.

LISETTE.

Hé à quoi, Madame ?

LA GREFFIERE.

A cet heureux temps que la du Verger m'a tant promis à la fin du siécle & à mon bonheur.

LISETTE.

Hé qu'à de commun la fin du siécle avec vôtre bonheur, Madame ?

LA GREFFIERE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci ? mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets !

LA GREFFIERE.

Je suis déja veuve premiérement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Et je ne la serai pas long-temps encore.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

LA GREFFIERE.

C'est la saison des révolutions que la fin des siécles, & tu vas voir d'assez jolis changemens dans ma destinée.

LISETTE.

Hé ! quels changemens encore ?

LA GREFFIERE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition ! cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, & vous en avez toutes les maniéres.

LA GREFFIERE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Hé ! quel heureux petit Seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition ?

LA GREFFIERE.

Le petit Comte, ma chere Liſette, le petit Comte.

LISETTE.

Qui le petit Comte? Celui qui étoit amoureux de vôtre niéce?

LA GREFFIERE.

Dis qui feignoit de l'être, pour s'aprocher de moi.

LISETTE.

Ah! le petit fourbe!

LA GREFFIERE.

Nous avons bien conduit cela, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Hé qu'étoit il beſoin de conduite là-dedans, vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIERE.

L'agrément du miſtere, mon enfant, l'agrément du miſtere, j'avois même deſſein qu'il m'enlevat: oh, je crois que c'eſt un grand plaiſir d'être enlevée.

LISETTE.

Oüi, cela a ſon merite aſſurément.

LA GREFFIERE.

Nous nous ſerions mariez en cachette, *incognito*, ſous ſeing privé, pour éviter les manieres bourgeoiſes.

LISETTE.

Cela étoit noblement penſé.

LA GREFFIERE.

Mais le plaiſir de faire enrager de près mon beau frere le Procureur, qui eſt un fort impertinent perſonnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma ſœur & de ma niéce, & de joüir par mes propres yeux du deſeſpoir de toutes les femmes de ma connoiſſance, nous a fait prendre la réſolution de faire ce mariage à

leurs barbes : oh cela est bien satisfaisant, je te l'avouë.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte va arriver, & en poste même, son valet de chambre est déja ici, cette affaire-là sera bien-tôt publique.

LISETTE.

Ne le seroit elle point déja, Madame ? voila vôtre sœur & vôtre cousine qui me paroissent bien échauffées.

SCENE III.

Me BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELEVE, LISETTE.

Me BLANDINEAU.

QU'est-ce que c'est donc, ma sœur ? il se répand un bruit dans le Village qui me paroît des plus surprenans.

L'ELEVE.

Et à moi des plus ridicules.

LA GREFFIERE.

En quoi donc ridicule ? & qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, Mesdames ?

Me BLANDINEAU.

Que vous allez épouser Monsieur le Comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien ; oh je ne trouve point cela vrai-semblable.

LA GREFFIERE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voi-

la Comteſſe, & graces au Ciel, nous ne figurerons plus enſemble.

Me BLANDINEAU.

Comteſſe vous vous Comteſſe, ma ſœur?

LA GREFFIERE.

Dites Madame, Madame Blandineau, & Madame tout court, entendez-vous?

Me BLANDINEAU.

Madame tout court! ah je n'en puis plus. Ma ſœur Comteſſe, & moi Procureuſe! Un ſiége, & tôt, dépêchez, Liſette.

LISETTE.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

L'ELEVE.

Vous ſeriez Comteſſe vous, ma couſine la Greffiere?

LA GREFFIERE

Ah! plus de couſinage, Madame l'Eleuë, plus de couſinage.

L'ELEVE.

Un faute-uil auſſi, tôt du ſecours, à moi, Liſette.

LISETTE.

Oh par ma foi donnez-vous patience.

L'ELEVE.

Je m'affoiblis, je ſuffoque, j'agoniſe, & je m'en vais mourir de mort ſubite.

Me BLANDINEAU.

Ecoutez, ma ſœur, il n'y a qu'un mot qui ſerve: vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon aînée, ç'a toûjours été vôtre fureur: mais je me ſéparerois d'avec mon mari, s'il me laiſſoit avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles opoſitions, la ſſez faire.

L'ELEVE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croiſez dans cette affaire-ci, il faut agir, il faut ſe remuer, ma couſine,

LA GREFFIERE.

Oh ! remuez-vous, remuez-vous, je me remuërai auſſi moi, je vous en répons.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement : voila une famille bien ſemillante !

LA GREFFIERE.

Mais vraiment je les trouve admirables, elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune, ces Bourgillonnes-là ſont ſi ridicules ..

Me BLANDINEAU.

Bourgillonnes, Madame l'Eleuë, Bourgillonnes !.

L'ELEUE.

Ah Ciel ! Bourgillonne, moi qui ſuis par la grace de Dieu fille, ſœur & niéce de Notaire, & femme d'un Eleu, ma couſine.

Me BLANDINEAU.

Et moi, ma couſine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant, qu'en nippes & bijoux : je ſuis dans une colere...

L'ELEUE.

Et moi dans une rage.

LA GREFFIERE.

Oh ! je deviendrai furieuſe moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Hé là, là, Meſdames, un peu de moderation, voulez-vous donner à rire à tout le Village ? Voila cette groſſe Marchande de laines de la ruë des Lombards, qui, comme vous ſçavez, n'eſt pas une bonne langue.

SCENE IV.

Me BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELEVE, Me CARMIN, LISETTE.

Me CARMIN.

BOnjour, ma chere Madame Blandineau.

Me BLANDINEAU.

Madame Carmin, vôtre très-humble servante.

Me CARMIN.

Je ne puis pas être de vôtre souper, je m'en retourne à Paris : je viens prendre congé de vous, mes chers enfans.

LA GREFFIERE.

Ah ! ne partez que demain, je vous prie, vous ne me refuserez pas d'être témoin...

Me CARMIN.

Je ne puis differer mon départ. Je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclusion avec impatience ; elle est finie, il faut que je parte.

L'ELEVE.

Hé ! quelle affaire, Madame Carmin ? sont-ce des laines d'Hollande, d'Angleterre, qui vous arrivent ?

Me CARMIN.

Ah ! fy donc, rien moins que cela, Mesdames. Je quitte le negoce, je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est ; j'achete un Charge à mon mari, je me fais Présidente.

Me BLANDINEAU.

Vous Présidente, Madame Carmin ?

Me CARMIN.

Moi-moi.

L'ELEVE.

Madame Carmin Présidente !

Me CARMIN.

Oüi, Madame.

LA GREFFIERE.

Et moi Comtesse, Madame Carmin.

Me CARMIN.

Vous Comtesse, Madame ?

LA GREFFIERE.

Oüi, Madame la Présidente.

Me CARMIN.

J'en suis ravie, Madame la Comtesse.

Me BLANDINEAU.

Et moi je suffoque, je n'en puis plus.

L'ELEVE.

Il y a pour en mourir, je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voila de belles fortunes, & Madame Carmin remplira bien cette place là.

Me CARMIN.

Oh ! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari : mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIERE.

Il sera bon d'être de vos amies.

Me CARMIN.

Ce n'est qu'une Charge de campagne à la verité, & dans une Election d'une très-petite Ville du côté d'Estampes : mais il y a de grands agrémens, de grandes prérogatives.

L'ELEVE.

Hé quelles prérogatives, Madame ?

Me CARMIN.

On est maitre absolu dans le païs, premierement : il n'y a, je crois, dans toute la Juriſdiction ni Procureurs, ni Avocats, ni Conseillers

même, & Monsieur le Presidént peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice ; cela est fort beau, Mesdames.

Me BLANDINEAU.

Oüi, cela sera fort beau de voir Monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sçait ni Latin, ni pratique, ni lire, ni écrire peut-être.

Me CARMIN.

Oh je vous demande pardon Madame Blandineau, il signera son nom fort librement, & avec une paraphe encore à cause de la Charge.

L'ELEVE.

Mais ce n'est pas assez de sçavoir signer, il faut juger auparavant.

Me CARMIN.

Belle bagatelle. Il y a dans la Ville un Tabellion qui regle tout moiennant trente ou quarante francs par année, & puis quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre, c'en est assez pour des gens de Province.

LISETTE.

Assurément, & les Juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

Me CARMIN.

Au bout du compte ce n'est pas mon affaire. Je ne veux qu'un rang moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne : il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, & moi à Paris comme une Presidente.

LA GREFFIERE.

Et moi comme une Comtesse. Nous nous retrouverons, Madame la Presidente.

Me CARMIN.

Adieu, ma chere Madame Blandineau, à mon retour nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

Me BLANDINEAU.

Adieu, Madame Carmin, bon voiage.

Me CARMIN *à l'Eleuë.*

Vôtre très-humble servante, Madame.

L'ELEUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renvoierai, Madame la Préſidente.

Me CARMIN,

On vous les changera, Madame l'Eleuë. Adieu, mon agréable Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Adieu, ma chere Préſidente.

LISETTE.

Quelle politeſſe il y a parmi les femmes de qualité ! au bout du compte voila de belles fortunes ! Une femme placée, une femme en charge.

Me BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je ſuis au deſeſpoir ; Monſieur Blandineau en achetera une qui m'ennobliſſe, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ELEUE.

Monſieur l'Eleu ceſſera de l'être, où je trouverai bien moien de n'être plus ſa femme.

SCENE V.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COurage, Madame, voila le champ de bataille qui vous demeure, & il faut qu'il creve une douzaine de Bourgeoiſes de cette affaire-ci.

LA GREFFIERE.

C'est mon beau-frere à qui j'en veux le plus : Il m'a tantôt traitée de folle quand je lui parlois de devenir Comtesse, je veux qu'il devienne fou lui de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amène Monsieur Naquart.

LA GREFFIERE

Ah ! tu vas voir comme je les recevrai.

SCENE VI.

BLANDINEAU, NAQUART, LA GREFFIERE, LISETTE.

BLANDINEAU.

Hé bien, ma sœur, avez-vous reflêchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite ? quel est le fruit de vos réflexions ?

LA GREFFIERE.

Que c'est un animal bien persecutant qu'un beau-frere, Monsieur Blandineau.

NAQUART.

C'est sous les auspices de Monsieur, Madame, que je prens la liberté....

LA GREFFIERE.

Bon jour, Monsieur Naquart, bon jour. Vous m'ai nez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

BLANDINEAU.

Mais, ma belle sœur. . . .

LA GREFFIERE.

Mais, mon beau-frere, ne m'en parlez pas davantage. C'est une affaire jugée en dernier

ressort dans mon imagination ; il n'a point d'ape à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh pour cela non, c'est une des plus grandes perfections de Madame.

NAQUART.

J'avois cru, Madame. ...

LA GREFFIERE.

Vous êtes un malcreant, Monsieur Naquart.

NAQUART.

Que vous avez adreſſé autrefois mes premiers hommages.

LA GREFFIERE.

Les temps ſont changez, Monſieur Naquart, j'étois une ſotte, une fille enfant, une imbecille : il eſt vrai, je m'en ſouviens, j'avois pour vous une heureuſe foibleſſe ; & ſi j'en avois été cruë je ſerois veuve de vous à l'heure qu'il eſt.

NAQUART.

Veuve de moi, Madame !

LA GREFFIERE.

Oüi vraiment, il étoit de mon étoille d'être veuve dans le tems que je la ſuis devenuë, & je ne crois pas qu'en vôtre faveur mon étoille en eût eu le démenti.

BLANDINEAU.

Ce premier danger eſt paſſé, laiſſez courir à Monſieur Naquart les riſques d'un ſecond.

LA GREFFIERE.

Oh ! pour cela non, qu'il ne s'y joüe pas, je ne lui conſeille pas d'inſiſter là deſſus, mon étoile eſt terrible pour les maris ; & ſelon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, & en très-peu de temps, & de qualité même : voiez combien deviendroit un pauvre diable de Procureur.

LISETTE.

Quoi, Madame, vous aimez Monsieur le Comte, & vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence ?

LA GREFFIERE.

Oüi, pour la combattre, ma pauvre Lisette. C'est un jeune homme qui lui resistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posseder, Madame ? de vous être quelque chose ?

BLANDINEAU.

Nous êtes plus fou qu'elle, Monsieur Naquart.

LISETTE.

Voila un bon-homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIERE.

Qu'il est embarassant d'avoir trop de merite ! Mais si vous aviez tant d'envie de m'apartenir, Monsieur Naquart, épousez ma niéce Angelique, c'est une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah, ah ! en voici bien d'une autre.

NAQUART.

Parlez-vous serieusement, Madame ?

LA GREFFIERE.

Oüi sans doute, & vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant ! il faut bien faire quelque chose pour elle. Je lui enleve Monsieur le Comte, qui étoit son amant ; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son merite que pour sa qualité, car je ne veux qu'un nom moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angelique ?

LA GREFFIERE.

Oüi, vous dis-je, je lui vole son amant, Monsieur Narquart est le mien, je le renvoye à elle, ce ne sera qu'une espece de troc ; & tu lui feras entendre, Lisette que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vîte pour lui aprendre cette bonne nouvelle : Que je vais la réjoüir !

SCENE VII.

BLANDINEAU, NAQUART, LA GREFFIERE.

NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, Madame.

LA GREFFIERE.

A vous donner ma niéce, Monsieur Naquart.

NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIERE.

Me dédire moi, Monsieur Naquart, moi me dédire, une Comtesse manquer de parole ! ah ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plûtôt dresser vôtre contrat & le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici Monsieur le Comte.

BLANDINEAU.

Mais ce Monsieur le Comte.

LA GREFFIERE.

Ecoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, Monsieur Blandineau. Adieu, Messieurs les Procureurs, Madame la Comtesse est vôtre très-humble servante.

SCENE VIII.

BLANDINEAU, NAQUART.

BLANDINEAU.

SOn extravagance est au plus haut point, & je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné qui n'a pas le sou.

NAQUART.

Je sçai mieux ses affaires que personne, je suis son Procureur & son curateur tout ensemble, & il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCENE IX.

BLANDINEAU, NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HÉ venez vîte, Monsieur, parler à Madame. La voila qui étouffe, & qui va mourir, parce que Madame la Greffiere va etre Comtesse.

BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Eleuë est avec elle qui fait tout comme elle; elles s'asseoient, elles se levent, elles se tourmentent, elles se lamentent; & elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

BLANDINEAU.

Oh! quel embarras, Monsieur Naquart! on ne voit que des folles de quelque côté qu'on se tourne.

NAQUART.

Elles deviendront sages, & si vous voulez m'en croire, nous joüirons de nôtre bien, Monsieur Blandineau, & nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant pour quelque tems du moins à leur ridicule & à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout à fait dans la suite.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE COMTE.

ANGELIQUE.

MONSIEUR le Comte vous me desespérez.

LE COMTE.

Charmante Angelique je vous adore.

ANGELIQUE.

Et vous croiez me le persuader en devenant le mari de ma tante ?

LE COMTE.

Mais que voulez-vous que je fasse ? Vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi, ni revenu ; un procès que je viens de perdre acheve de me ruiner absolument, ma naissance & ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve : me pardonnerois-je à moi-même de vous associer à mon malheur ?

ANGELIQUE.

Oüi, j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point, je vous assûre : ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point, Monsieur, je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! soiez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous; je vous cherirai, je vous aimerai, je vous adorerai, toute ma vie.

ANGELIQUE.

Et vous ne m'épouserez point. Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! laissez-moi ceder pour un temps à nôtre mauvaise fortune, pour nous en assûrer une meilleure: nous sommes jeunes l'un & l'autre, vôtre tante n'a que très-peu de temps à vivre.

ANGELIQUE.

Et vous croiez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure: Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous m'épousiez la premiere; ma tante a déja été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGELIQUE.

Nous nous aimerons, Monsieur le Comte, & je serai contente: cela ne vous suffira-t'il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angelique! adorable personne;

SCENE II.

ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, & aimez-moi davantage, Monsieur le Comte. Ah! te voila, ma chere Lisette! viens m'aimer à le rendre raisonnable: il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Hé bien mort de ma vie laissez-le faire, & épousez aussi quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que vôtre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit Monsieur Naquart, mon Procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce Procureur-là s'est emparé d'une partie de vôtre bien, il peut bien s'emparer aussi de vôtre Maîtresse. La tante & lui sont déja d'accord, cela ne dépend plus que de Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Oüi? Oh! bien bien, Monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, Monsieur Naquart m'en vangera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union?

ANGELIQUE.

Ne faut-il pas ceder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un & l'autre, & je se-

tai veuve aussi-tôt que vous pour le moins.

LISETTE.

Oh ! pour cela oüi, j'en répons.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre ?

ANGELIQUE.

Nous nous retrouverons, Monsieur, je vous donne rendez-vous quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angelique, vous me mettez au desespoir.

ANGELIQUE.

C'est vous, Monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grace.

ANGELIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voiez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilege que lui, cela est admirable.

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part & d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Hé bien je n'épouserai point vôtre tante, je vous le proteste.

ANGELIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi j'épouserai Monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici nous allons voir.

ANGELIQUE.

Ah ! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette ?

SCENE

SCENE III.

NAQUART, LE COMTE, ANGELIQUE, LISETTE.

NAQUART.

AH! c'eſt vous que je cherche, Monſieur le Comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je ſuis ravi de vous rencontrer auſſi, Monſieur, pour vous dire . .

NAQUART.

Comme je ſuis occupé a une affaire qui vous regarde, je ſuis bien-aiſe de vous entretenir quelques momens avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la propoſez, Monſieur, il faut que vous trouviez les moiens de m'ôter la vie.

NAQUART.

Cela eſt violent

ANGELIQUE.

Je ſuis auſſi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, Monſieur ?

NAQUART.

Oüi ; Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Oh bien, Monſieur, ce ne ſera pas de mon aveu qu'elle ſe fera ; & à moins que Monſieur le Comte n'ait l'impertinence d'épouſer ma tante, je ne ferai jamais la ſottiſe de vous épouſer moi, vous pouvez compter la-deſſus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

NAQUART.

Elle devroit me rebuter, mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, & je veux que ce soit Monsieur le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, Monsieur ?

ANGELIQUE.

Oh ! pour cela je suivrai son exemple, qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

NAQUART.

Laissez-moi lui parler, & allez nous attendre avec Lisette chez le Tabellion du Village : vous y trouverez presque toute vôtre famille Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera, sinon. . .

ANGELIQUE.

Ils ne me conviendront point, Monsieur, je vous en réponds.

NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGELIQUE.

Plus je les ouvrirai, Monsieur, & moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, aïez seulement la complaisance de passer chez le Tabellion.

ANGELIQUE.

Je n'y veux point aller sans Monsieur le Comte.

LISETTE.

Hé ! pourquoi non ? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGELIQUE.

Au moins, Monsieur le Comte, ne vous laissez

pas persuader d'épouser ma tante, j'épouserois Monsieur par dépit moi, je vous en avertis.

****

SCENE IV.

NAQUART, LE COMTE.

NAQUART.

OH çà, Monsieur, nous voici seuls; parlez-moi sincerement. Que venez-vous faire ici ?

LE COMTE.

Chercher un azile contre la misere où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va reduire.

NAQUART.

Et cet azile est la maison de Madame la Greffiere que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit ?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître, je me mettrai dans les affaires.

NAQUART.

Un homme de vôtre qualité dans les affaires ?

LE COMTE.

Pourquoi non ? les gens d'affaires acherent nos terres, ils usurpent nos titres & nos noms même; quel inconvenient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons & dans nos Charges

NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre maniére, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Helas ! Monsieur Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu : on me proposoit un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procez.

NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes Juges à une Audiance, & nous plaidons contre une jolie femme, le moien d'avoir raison !

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles ; il n'y a point de retour, la seule chose qui me reste à faire, est de chercher les moiens de ne pas vivre miserable. Une riche veuve me tend les bras, il me faut jetter sans réflexion.

NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angelique ? vous l'aimez tendrement.

LE COMTE.

Helas ! Monsieur, je mourai de douleur peut être de ne pouvoir la rendre heureuse.

NAQUART.

Il faut trouver des moiens pour cela. Voici Madame la Greffiere, entretenez-là dans les sentimens où elle est pour vous, & venez me joindre chez le Tabellion, où je vais vous attendre avec Angelique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, Monsieur, le plûtôt qu'il me sera possible.

SCENE V.

LE COMTE, LA GREFFIERE, LOLIVE.

LOLIVE.

IL aura d'abord été chez vous en arrivant, Madame, & il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIERE.

Mais quel chemin aura-t-il pris ? Je l'attendois du côté de la petite ruelle : outre que c'est le plus court & le plus commode, la sympatie l'y devoit arriver, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

La sympatie se sera trouvée en défaut, Madame.

LA GREFFIERE.

Hé ! le voilà.

LE COMTE.

Madame.

LA GREFFIERE.

C'est donc vous que je vois, mon cher Comtin ! Vous me cherchez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux ; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir : quelle felicité ! La sentez-vous bien, mon cher petit Comte, & m'aimeriez-vous toûjours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire ?

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, Madame, douter de la continuation de mes sentimens ; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIERE.

Autant que mes charmes : Ah ! Comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, Madame.

LOLIVE.

Oüi, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, Monsieur renouvellera d'amour, Madame.

LA GREFFIERE.

Mais veillai-je ? n'est-ce point un songe ? suis-je bien moi-même ? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là ?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, Madame : une necessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIERE.

Mon cher Comtin ! Oh il y a de l'étoile dans mon fait, & la du Verger me l'a toûjours dit.

LE COMTE.

Lolive.

LOLIVE.

Monsieur.

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle dont je suis déja bien fatigué

LA GREFFIERE.

Que dites-vous, aimable Comtin ?

LE COMTE.

Je dis, Madame. . .

LOLIVE.

Il dit que le voiage l'a bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Cela est vrai, le voilà tout je ne sçai comment il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh ! cela se remettra, Madame, cela se remettra.

LA GREFFIERE.

Oh ! qu'oüi. Je m'en vais lui faire prendre de bons consommez, de bons potages, j'ai déja dit qu'on lui fist de la tisanne, & de la tisanne, Comtin.

LE COMTE.

De la tisanne à moi, Madame?

LA GREFFIERE.

Oüi, Comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner vôtre santé, vous sçavez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, Madame. Maugrebleu de l'extravagante avec sa tisanne.

LOLIVE.

Pour moi, Madame, comme ma santé ne vous est pas si chere, il me faudra du vin, s'il vous plaît, & en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIERE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCENE VI.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

MAdame, vela les filles & les garçons du Village avec les menétriers qui s'assemblont sous l'Orme, & qui s'en allont faire un petit essaiement de cette petite sotise que vous m'avez dit de faire. Hé ! parguenne venez-vous en voir ça.

LA GREFFIERE.

Non, qu'ils viennent ici, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Ici soit. Je m'en vais vous les amener. C'a ne sera peut être pas biau drés l'abord: mais je tâcherons de faire mieux dans la suite.

LA GREFFIERE.

Qu'on nous aporte ici des sieges. Allons, mon cher Comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, Madame, qu'est-ce que c'est que ceci?

LA GREFFIERE.

C'est une petite Fête galante dont je veux régaler vôtre arrivée, un Divertissement de Village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, Madame?

LA GREFFIERE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siecle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame assurément: & pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de vôtre Fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiéte, & qui ne me laisse pas l'esprit dans une entiere liberté.

LA GREFFIERE.

Allez donc, Comtin: mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, Madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIERE.

Adieu, Comtin.

LOLIVE.

Adieu, Comtine.

SCENE VII.

LA GREFFIERE *seule.*

LE joli petit homme ! il eſt fait pour moi, je ſuis faite pour lui : & c'eſt l'amour aſſurément qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

Me BLANDINEAU, LA GREFFIERE.

Me BLANDINEAU.

MA chere ſœur, que je vous embraſſe, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous felicite de devenir Comteſſe, félicitez-moi d'être Baronne.

LA GREFFIERE.

Vous êtes Baronne, ma chere ſœur ?

Me BLANDINEAU.

Oüi, ma chere Comteſſe, c'eſt une affaire faite. Monſieur Blandineau vend ſa Charge, & il donne quarante mille francs de la Baronnie de Boiſtortu ; le marché eſt conclu, je ne ſuis plus Madame Blandineau, je ſu's la Baronne de Boiſtortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIERE.

Mais cela eſt fort joli, cela eſt fort gracieux, ma ſœur. Ma ſœur la Baronne, vôtre ſœur la

Comteſſe en eſt ravie, & voila nôtre famille fort illuſtrée au moins.

M BLANDINEAU.

Nôtre couſine l'Elûë mourra de chagrin, Madame la Subſtituë s'en pendra, nous aurons ce ſoir à nôtre ſouper des viſages bien triſtes.

LA GREFFIERE.

Il faut tenir ſon rang, s'il vous plaît, Madame la Baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoiſie-là, je vous le demande en grace.

Me BLANDINEAU.

Oh! voila qui eſt fini, je vous l'accorde, Madame la Comteſſe.

LA GRREFFIERE.

Monſieur Naquart épouſe Angelique, ſi nous pouvions auſſi le faire quitter: c'eſt un fort bonhomme, & qui mérite aſſez de devenir de qualité.

Me BLANDINEAU.

Il en ſera, je vous en répons. Il eſt en marché d'un Marquiſat lui.

LA GREFFIERE.

D'un Marquiſat, ma ſœur! d'un Marquiſat? Monſieur Naquart Marquis! Monſieur le Marquis Naquart, cela ſeroit fort plaiſant: mais ce nom-là, ma ſœur, n'eſt point fait pour avoir un titre.

On entend une ſimphonie.

SCENE IX.

Mr BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

TOut nôtre monde eſt-là, Madame : mais comme vela Monſieur le Tabellion qui vient avec groſſe compagnie vous aporter à ſigner queuque choſe, afin de n'être pas interrompus, & de ne pas interrompre, j'attendrons que cela ſoit fait ſi bon vous ſemble.

LA GREFFIERE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCENE DERNIERE.

Mr & Mr BLANDINEAU, NAQUART, LA GREFFIERE, ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

CEla eſt-il comme il faut, Monſieur Naquart ?

NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, Madame. Vous n'avez qu'à lire, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION *lit.*

Pardevant Bastien Trigaudinet...

LISETTE.

Hé fy donc lire, voila du temps bien emploié vraiment ! que vous avez peu d'impatience, Madame ! vous serez Comtesse une heure plus tard.

NAQUART.

Pour moi, Madame ! l'empressement que j'ai d'être vôtre neveu...

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avouë.

LA GREFFIERE.

Ce cher mouton, oh ! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en répons. Donnez, donnez, Monsieur le Tabellion. Allons, à vous, Comtin. Signez, Monsieur Naquart.

NAQUART.

Je n'y entens pas plus de finesse que vous, je signe aveuglement, Madame.

LA GREFFIERE.

Vous risquez beaucoup vraiment. Dépêchez, ma niece.

ANGELIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontez.

LA GREFFIERE.

Vous prenez le bon parti. Ça ne signez-vous pas aussi, Monsieur le Baron de Boistortu ?

BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût, & il y avoit longtems que je souhaitois de vous voir la femme de Monsieur Naquart, & de donner Angelique à Monsieur le Comte.

LA GREFFIERE.

Oh ! bien, Monsieur, puisqu'il est ainsi ne signez donc pas, je vous en avertis ; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angelique qui est Madame Naquart, & c'est moi qui suis Madame la Comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, Madame, ça n'est pas comme ça. Quoique je ne soions que Notaire de Village, je ne faisons point de si grosse bévûë.

LA GREFFIERE.

Comment cela n'est pas comme cela ? Vous êtes un sot, Monsieur le Tabellion, cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Hé ! non, Madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIERE.

Oüais, voici qui est admirable, Lisette.

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, Madame, il le sçait mieux que vous, c'est lui qui a fait les contrats une fois.

LA GREFFIERE.

Monsieur Naquart ?

NAQUART.

C'est un quiproquo, Madame, une mépriſe, & cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIERE.

Difficile tant qu'il vous plaira, Monsieur le Comte ni moi nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole, n'est-ce pas, Comtin ?

LE COMTE.

Non, Madame, je n'en serai point la dupe : mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIERE.

Comment, vous en profiterez, petit perfide ? Est-ce en profiter que de me perdre ?

NAQUART.

Je ne compte pas comme cela moi, Madame; & je ferai tout mon bonheur de vous posseder.

LA GREFFIERE.

Oh! vous ne me posséderez point, Monsieur Naquart, vous avez beau faire, vous ne me posséderez point je vous en répons.

BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que Monsieur le Tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, Madame?

LE TABELLION.

Ce seroit bien de la peine au moins, Madame Naquart, ce seroit bien de la peine.

LA GREFFIERE.

Madame Naquart! on m'apelleroit Madame Naquart? j'aimerois mieux être morte.

NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous apellera Madame la Comtesse, si vous voulez. La Terre de Monsieur le Comte est à moi, je la lui rends, après ma mort je lui assure tout mon bien: vous avez assuré tout le vôtre à vôtre niéce, ils peuvent bien vous ceder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très-volontiers, Monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIERE.

C'est un accommodement qui change la chose, & pourveu que j'aie un équipage, & que vous ne soiez plus Procureur....

NAQUART.

Vous serez contente, Madame.

LA GREFFIERE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Nous logerons ensemble, Madame la Baronne?

Mᵉ BLANDINEAU.

Et nous prendrons un Suisse à frais communs, Madame la Comtesse?

LA GREFFIERE.

Oh! pour cela oüi, très-volontiers. Je le sçavois bien que je serois de qualité, & que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez: mais je serai bien-tôt veuve. Allons, Monsieur le Magister, voions vôtre petite bagatelle, en attendant le souper, & quand on aura servi, que le Maître-d'hôtel de ma sœur la Baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Païsans & Païsannes conduits par le Magister viennent repeter la Fête que Madame la Greffiére a commandée.

PREMIERE PAYSANNE.

CElébrons l'heureuse Greffiére,
Qui lorsque le siécle prend fin,
Se fait pour le siécle prochain
Comtesse de la Naquardiére.

Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vitesse
Greffiére Comtesse
Fera son chemin?

Entrée de quatre Païsannes.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siécle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, Maitresse fidelle,
Et des pistoles à foison.

Entrée de Païsans & de Païsannes.

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,

Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas :
De jeunes filletes
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux apas
En or de ducats.

Entrée de Païsans.

PREMIERE PAYSANNE.

Que sur nôtre simplicité
Chacun se forme & se modele ;
Toute nôtre felicité
Vient de cette simplicité :
Parure, attraits, gloire & beauté,
Nous trouvons toûjours tout en elle.
Que sur nôtre simplicité
Chacun se forme & se modele.

LE PAYSAN.

Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes.
Le bon exemple ! ô l'heureux tems !
Que les maris seroient contens.
Moins les habits sont éclatans,
Plus les fredaines sont secretes.
Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes.

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,

Modeſte ornement de nos meres,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs & de leurs manieres,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeſte ornement de nos meres.

Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun reſſent la verité,
Du ridicule ici traité,
Tout eſt orgüeil & vanité
Dans la plus ſimple Bourgeoiſie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

Fin du Divertiſſement.

LES
TROIS COUSINES:
COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 18. Octobre 1700.

ACTEURS
du Prologue.

BELINDE.

MENONE.

LE BARON.

LE CHEVALIER.

L'OUVREUSE DE LOGES.

LE PETIT TERRE'.

M. TOUVENELLE Musicien.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BELINDE, MENONE.

BELINDE.

HE bien, commencera t'elle bientôt, cette ennuieuse, cette plate Comedie ? la détestable chose.....Aurons-nous des places ?

MENONE.

La Concierge des Loges s'est engagée de nous en garder, ma favorite.

BELINDE.

Oüi, ma toute bonne : mais cette Concierge des Loges est une impertinente quelquefois, une ridicule, qui place le monde sans simetrie, & qui vous met inconsidérément dans le même Balcon de certaines personnes, d'un certain rang, d'un certain merite, avec d'autres certaines personnes d'un certain dérangement, d'un certain caractere.....

MENONE.

Oüi, très-certainement, il est très-constant que cela est très-désagreable, & après ce qui m'arriva l'autre jour.....

BELINDE.

Ce n'est rien en comparaison de mon avanture, je vais vous la dire.

MENONE.

Ecoutez la mienne.

BELINDE.

Non, ma toute bonne, je t'en prie.

MENONE.

Laisse-moi te conter, ma favorite.

BELINDE

Tu sçais en quel terme j'en suis avec ce benêt de Baron de Fonsecq, qui a une rage de m'épouser aussi violente qu'est celle de ses parens pour empêcher ce mariage.

MENONE.

Hé bien, ma chere?

BELINDE.

Hé bien, ma mignonne, il étoit sur le Theatre, je me mis vis à vis de lui dans une loge, j'y croiois demeurer seule avec une vieille Predente de petite Ville, qui est la vertu même: point du tout, cette impertinente Concierge de loge nous amena, devine qui?

MENONE.

Quelque femme du monde? quelque coquette?

BELINDE

Une des plus coquettes qu'il y ait au monde, Madame de saint Blaise.

MENONE.

Madame de saint Blaise! ne la connois-tu pas? je la croiois si fort de tes amis?

BELINDE.

Oüi, je la connois en particulier, elle est de mes amies dans la chambre: mais en public, je lui baise les mains, & je ne pretens point afficher ces amitiez-là dans les loges de la Comedie. Comment, le Baron de Fonsecq en a boudé plus de trois semaines, & j'ai eu toutes les peines du monde à le ramener. Il m'est très-important de ménager cet imbecile-là, c'est un homme qui me fait beaucoup de bien.

MENONE.

Tu as raiſon : mais qui eſt cette Madame de ſaint Blaiſe ? je ne croiois pas ſa reputation ſi fort.....

BELINDE.

C'eſt une fort bonne femme, la fille d'un Grainier, on l'appelle Madame la Marquiſe, elle fait la jeune, & elle paſſe pour veuve d'un Capitaine de Vaiſſeau, qui fut tué au bombardement de Genes. La verité eſt que ſon mari eſt encore au monde, il a une petite Commiſſion du côté de ce Canada ; & comme c'eſt l'autre monde que ce païs-là, en attendant qu'il en revienne, elle a épouſé en ſecondes nôces un vieux garçon de Robe avec qui elle n'eſt pourtant pas tout-à fait mariée : mais elle le trompe comme un vrai mari ; & c'eſt ce qui la décrie un peu dans le monde.

MENONE.

Ce decri-là n'eſt pas ſans fondement, & la jeune perſonne avec qui l'on me plaça dernierement eſt d'un caractere à peu près ſemblable.

BELINDE.

Tu la connois donc ? qui eſt-elle ?

MENONE.

Une Mademoiſelle Quittemine, jolie fille, bien faite, aimable, d'un air moleſte, & qui n'a contre elle qu'un entêtement ridicule, dont ſa tante & ſa mere lui ont gâté l'imagination.

BELINDE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que cet entêtement ?

MENONE.

D'épouſer des Etrangers.

BELINDE

Comment d'épouſer des Etrangers ? voila une plaiſante folie.

MENONE.

Avec cela elle eſt d'une regularité, d'une con-

duite merveilleuse, elle n'écoute personne que sur le pied de mariage.

BELINDE.

Mais vraiment, ma favorite, il n'y a point de déréglement là-dedans.

MENONE.

Oüi : mais elle en épouse autant qu'il en vient? à mesure qu'ils s'en vont, elle compte qu'ils meurent. Elle se croit presque aussi souvent veuve, qu'il retourne d'Etrangers dans leurs pays; ils lui font tous de fort grands presens, & elle pense de bonne foy que c'est le moyen de s'enrichir à force de doüaires : mais au bout du compte cette bonne foy-là lui fait un peu de tort dans le monde.

BELINDE.

Oüi, vraiment, & il est important pour des femmes raisonnables comme nous, ma favorite, de ne pas figurer en public avec ces sortes d'extravagantes-là.

MENONE.

Pour éviter cet inconvenient, plaçons-nous de bonne heure, & choisissons nôtre monde.

BELINDE.

Oüi, tu as raison, aussi-bien je m'ennuye si fort dans ces foyers, on n'y voit point de jeunesse polie, point de petit Seigneur qui ait la conversation enjoüée ni les manieres galantes. Oh! pour moi une de mes grandes passions, c'est d'aller un de ces jours au Parterre.

MENONE.

Ouvreuse de loges? Hola ho, ma bonne?

SCENE

SCENE II.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

MAdame ?

BELINDE.

Ouvres-nous une loge, mon enfant; placez-nous bien, avec qui nous mettras-tu ? prens bien garde.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oh ça, ça venez, ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES, LE PETIT TERRE'.

LE PETIT TERRE'.

MAdame Babiche ?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Qu'eſt ce qu'il y a ?

LE PETIT TERRE'.

Mademoiſelle Guettemine & Madame de ſaint Blaiſe ſont enſemble, voilà une piece de trente ſols qu'elles vous envoient afin que vous ne mettiez point ces Madames-là avec elles.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Vraiment çamon, vela bien des façons, c'eſt bien à elles de faire comme ça les difficiles.

LE PETIT TERRE'.

Elles diſent qu'elles ſortiront plûtôt, que cela ſeroit dire des ſottiſes d'elles.

BELINDE.

Allons donc, ma bonne, à quoi t'amuſes-tu? dépêche.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Dépêche, dépêche, dépêchez vous-même, il y a une heure que je vous attens. Je vous gardois deux places, & ce petit garçon dit qu'on vient de les prendre, je n'en ai point d'autres.

MENONE.

Tu n'en as point d'autres ?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Non, à moins que vous ne vouliez être avec cette Madame de ſaint Blaiſe, que vous connoiſſez-là.

BELINDE.

Avec cette creature-là, moi,

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oüi, elle eſt avec une certaine Mademoiſelle Guettemine.

MENONE.

Voila un bel aſſemblage ! elles ſe ſont donné le mot. Oh non, nous ne nous mettrons point avec ces Dames-là.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Ce n'eſt pas ce qu'il vous faut, vous avez raiſon : ſi vous voulez pourtant...

LE PETIT TERRE'.

Eh, non, Madame Babiche, vous n'entendez pas, c'eſt pour que vous ne mettiez point ces Dames-ci avec elles, que ces autres Madames que vous dites vous envoient la piece de trente ſols que je vous ai donnée.

BELINDE.

Comment ? quoi ? que dit-il ?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Rien, rien, c'eſt un petit étourdi qui n'a pas le ſens commun : laiſſez-moi faire, je trouverai quelqu'endroit à vous mettre où vous ſerez bien, & avec honneur.

MENONE.

J'aime mieux cette Ouvreuſe de loges-là qu'une autre, elle eſt prudente & connoît ſon monde.

SCENE IV

LE BARON, BELINDE, MENONE.

LE BARON.

OH çà, çà nous allons voir beau jeu. J'arrive aſſez-tôt, Dieu merci, la piéce n'eſt pas encore commencée.

BELINDE.

Comment c'eſt vous, Monſieur le Baron de Fonſecq ? l'heureuſe rencontre !

LE BARON.

Ah ! ah, Meſdames, quelle rage vous tient de revenir voir encore cette mauvaiſe Piéce ?

MENONE.

On ne ſçait où aller ; ils ont la malice de ne la joüer que les jours où il n'y point Opera : mais vous, vous avez la même rage, à ce qu'il me ſemble ?

LE BARON.

Je n'ai pas celle de la voir, c'eſt celle de la décrier qui me poſſede, & l'on n'a jamais été ſi fâché que je le ſuis, de voir une mauvaiſe rapſodie de

bagatelles toutes plus plates les unes que les autres, usurper le nom de Comedie, & mettre tout Paris en mouvement.

MENONE.

Il a raison, tout le monde en parle mal, & tout le monde y vient.

BELINDE.

Cela est honteux, cela crie vengeance, il faut être bien desœuvré pour venir ici; je rougis qu'on m'y retrouve, j'ai quasi envie de m'en retourner.

MENONE.

Nous n'avons point de place, c'est une bonne raison pour n'y pas demeurer.

BELINDE.

Allons-nous-en, ma favorite, allons.

LE BARON.

Comment, vous vous en allez parce que je suis ici. vous attendiez quelqu'autre personne avec qui vous ne voulez pas que je voie apparemment: & ma presence vous embaraſſe?

BELINDE.

Pour vous ôter cette pensée nous demeurerons, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

LE BARON.

Oüi, je vous en prie, vous me ferez plaisir, & je serai bien-aise que vous voyiez de quelle maniére je me vais roidir contre le mauvais goût du public. Je le tirerai d'erreur, sur ma parole, & l'Auteur aujourd'hui n'aura pas beau jeu.

MENONE.

Il est à plaindre que vous vous déchaîniez ainsi contre lui.

LE BARON

Je ne me déchaîne point: mais je suis un homme de Lettres, connu pour tel, je veux me distinguer, & éviter autant qu'il m'est possible, de décider comme fait tout le peuple, & de don-

ner dans des sentimens qui me paroissent generalement reçûs.

BELINDE.

Il a raison ; il y a de certaines choses dont tout le monde rit, qui me révoltent moi Demandez-moi pourquoi, je n'en sçai rien : mais au bout du compte elles font rire tout le monde, cela est trop commun, cela me déplaît.

LE BARON.

Mais il y a ici des choses outrées, & qui font souffrir ma pudeur à moi : une femme qui paroît double, par exemple. Vous qui avez du monde & de l'esprit, dites-moi un peu, Madame, qu'est-ce que c'est qu'une femme double, je vous prie.

MENONE.

C'est un homme yvre qui croit la voir telle.

LE BARON.

Et qui ne se trompe pas peut-être : quelle idée !

BELINDE.

Ah ! pour l'idée elle est naturelle, & je vous ai oüi dire à vous-même. . . .

LE BARON.

Oüi, d'accord, elle est naturelle, & vous m'avez oüi dire que mon pere & ma mere avoient souvent des querelles comme cela : mais ce sont des affaires de famille, des choses qui se passent dans un ménage, & qu'il ne faut point mettre sur un Theâtre.

MENONE.

Je suis de son avis, cela n'est point plaisant pour des enfans dont les pere & mere ont souvent querelles pour de pareilles avantures.

LE BARON.

Cela attaque mille gens qui n'oseront se déclarer, voiez-vous ; il n'y a que moi assez entreprenant pour prendre parti, je suis un hon-

nête homme, un homme franc, je me déclare.

BELINDE.

Voilà un sot homme : mais j'en ai besoin.

****

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

ALlons, Mesdames, voulez-vous venir ? j'ai ménagé deux places dans un second Balcon ; mais dépêchez-vous.

LE CHEVALIER *yvre.*

Non, ne vous dépêchez point, Mesdames, je viens de les prendre moi, ces deux places qu'elle a ménagées.

MENONE.

Comment, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ah ! vôtre valet, Madame. Bon jour, Monsieur de Fonsecq, comment vous en va ?

LE BARON.

Tu as pris les places que l'on gardoit pour ces Dames ?

LE CHEVALIER.

Oüi, mon ami, j'en suis fâché, je leur demande pardon, je sçai que ce sont des Dames d'une qualité, d'une vertu, d'une distinction, d'une régularité..... ho : mais au bout du compte entre Dames & Dames je ne vois point moi d'autre difference, si ce n'est que les Dames de ma connoissance doivent avoir la préference, ho.

BELINDE.

Mais, Monsieur le Chevalier. . .

LE CHEVALIER.

Cela sera comme cela, Madame, avec vôtre permission. Croiez-moi, demeurons ici dans le foyer, nos petits discours vaudront mordis mieux que toute la Comedie.

LE BARON.

Il n'a pas tort; le Chevalier n'est pas ennuyeux, Mesdames.

MENONE.

Il est yvre au moins, Monsieur le Baron, il sent le vin.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai, j'en ai bû. Quel nez de femme!

LE BARON.

Et où t'es-tu accommodé comme cela?

LE CHEVALIER.

Où? chez l'Auteur de cette mauvaise Piece. C'est un bon vivant qui aime la joye, la bonne chere, bon vin de Champagne; il nous a régalez..... Mais tout compté, tout rabatu, sa Comedie ne vaut pas le diable.

LE BARON.

N'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Cela est pitoiable, abominable: mais je n'en dis point de mal, parce qu'il est de mes amis; j'ai beaucoup d'égard pour les gens qui me font bonne chere moi, c'est ma grande folie.

BELINDE.

Vous le voiez souvent, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Si je le vois, Madame? je travaille avec lui, quand il a quelque yvrogne à mettre, c'est ordinairement moi qui sert de modéle. Oh! ce garçon-là copie bien d'après nature!. Il a besoin dans une Piece qu'il fait, d'un caractere de nigaud, de fat, d'imbecile, je veux lui donner ta

connoissance, Baron, cela lui fera plaisir, sur ma parole ; il a peine à trouver de nouveaux caractères.

MENONE.

Hé le moien qu'il n'en ait pas ? c'est un homme qui ne lit jamais, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cela, ce n'est pas sa faute, il n'a pas le temps, nous sommes toûjours à table, & pour les bagatelles qu'il fait, dit-il, il n'a besoin que du livre du monde, il y sçait lire, il le connoît, il pille là-dedans comme tous les diables.

LE BARON.

Qu'il fasse donc voir quelque chose de nouveau ; & qu'il ne tourne pas autour de lui-même comme sur un pivot : toûjours des Procureurs, des Bourgeoises ridicules, des nigauds, des Payſans, des Meuniers, des Meunieres. Cet homme-là est né pour le moulin, il ne le peut quitter.

LE CHEVALIER.

Oh parbleu, Monsieur de Fonsecq, je vous y prens, vous êtes un rude joüeur ; c'est vous qui avez fait le Quatrain qui court contre lui.

LE BARON.

Moi ? point du tout.

LE CHEVALIER.

Oh si fait, si fait, vous êtes modeste, ne vous en défendez pas ; ce Quatrain-là n'est pas trop mauvais, il feroit deshonneur à tout autre : mais il est joli pour vous, je vous en répons.

MENONE.

Hé dites-nous ce Quatrain, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Le voici, Madame, je l'ai dans ma poche ? car dans ma memoire je ferois scrupule de l'y mettre.

Le Public eſt fou, Dieu me damne,
De trouver à l'Auteur un eſprit drôle & fin,

Un eſprit drôle & fin! Cela eſt bien écrit au moins Meſdames.

BELINDE.

Très-délicatement, il n'y a rien de plus joli.

LE CHEVALIER.

N'eſt-il pas vrai? écoutez la ſuite.

Le Public eſt fou, Dieu me damne,
De trouver à l'Auteur un eſprit drôle & fin;
Ce n'eſt qu'un ignorant, je le garantis âne,
Puiſqu'il eſt toûjours au Moulin.

Que dites-vous de la chûte, elle eſt piquante; n'eſt-ce pas?

BELINDE.

Ah, toute charmante, toute amoureuſe! *Je le garantis âne!* la jolie tournure de phraſe, ma favorite, la jolie tournure de phraſe!

MENONE.

Elle eſt vive, je vous l'avouë. Et que dit le pauvre Auteur de ce Quatrain-là? il eſt bien fâché?

LE CHEVALIER.

Lui? point du tout, il s'en mòque, il s'en divertit.

BELINDE.

Il s'en divertit?

LE CHEVALIER.

Hé! parbleu oüi, tout le monde rit des ſottiſes qu'il fait, il rit auſſi des ſottiſes que font les autres. C'eſt un garçon fort judicieux lui!

LE BARON.

Ce Quatrain n'eſt pas de moi : mais je le trouve bon, du dernier bon, & auſſi excellemment bon que la Comedie eſt parfaitement mauvaiſe.

LE CHEVALIER.

Elle ne vaut pas le diable, te dis-je, je penſe comme toi : mais je ſuis aloux de mes ſentimens, & comme l'Auteur eſt de mes amis, ſi tu continuës à penſer comme moi, tu auras affaire à moi, je t'en avertis.

LE BARON.

Oh ! dame.

MENONE.

Vous êtes un ardent ami, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oüi, j'aime chaudement, Madame, c'eſt ma maniere, & quand je ſuis chaud de vin ſur-tout. L'Auteur m'a fait boire aujourd'hui de la Tocane.... c'eſt un bon vivant, grace pour ſa Piece : mais je ne connois point le Muſicien, je vous abandonne la Muſique

LE BARON.

C'eſt ce que j'y trouve de plus ſupportable moi.

LE CHEVALIER.

C'eſt ce qu'il y a de plus mauvais, vous êtes un ignorant ; je me connois en Muſique moi, comme en vin de Champagne. Je veux vous chanter un petit air qu'on m'a appris hier au ſoir, Meſdames, vous verrez ce que c'eſt que de bonne Muſique.

BELINDE.

Volontiers. Je m'y connois un peu ſans vanité, & j'ai ſur moi un air Italien que je vous chanterois auſſi ſi je n'étois pas ſi fort enrhumée, ſi fort enrhumée-

MENONE.

Il faut prier le Musicien de la Comedie de vous le chanter: Le voici le plus à propos du monde. Approchez, Monsieur Touvenelle. C'est un fort habile homme au moins, & qui chante presque tout à livre ouvert; il a été mon maître.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE CHEVALIER, BELINDE, MENONE, Mr TOUVENELLE.

Mr TOUVENELLE.

CEla est vrai, Madame, & vous me redevez encore cinq loüis d'or, j'ai été je ne sçai combien de fois chez vous...

MENONE.

Ecoutons la chanson de Monsieur le Chevalier, Monsieur Touvenelle, vous nous en direz vôtre sentiment.

LE CHEVALIER chante.

Plusieurs regardent le bon vin
Comme un remede souverain
Pour guerir la mélancolie;
Pour moi je cours au plus certain,
Et je trouve que l'eau de vie
Etourdit bien mieux mon chagrin.

Hé bien, comment la trouvez-vous?

MENONE.

Fort agréable, fort bien traitée.

LE CHEVALIER.

Je l'ai un peu chantée à la rencontre : mais il n'importe, on se prête à cela. Voions un peu vôtre Italien, j'aime les airs Italiens, c'est ma folie.

BELINDE.

Le voila, Monsieur le Musicien, chantez-le avec attention, je vous prie, nous allons vous écouter de même.

LE CHEVALIER.

Oüi tendrement, là, beaucoup de cromatique.

Mr TOUVENELLE.

Vendetta Cupido, vendetta sù sù,
Deh scocca strali
Ai colpi mortali,
Punisci
Ferisci,
Quel impio traditor!
Amante infido sì sì no tardar più
Ma guarda ò Dio
Di non tocar gli il cor
Che quello è mio.
Vendetta, &c.

LE CHEVALIER.

Voila de belle & bonne Musique; & le Musicien qui a fait cela n'est pas sot.

LE BARON.

Nenni vraiment, cela fredonne bien.

LE CHEVALIER.

Ecoutez-moi, après cela vôtre Musique de la Comedie, quel'e difference!

Mr TOUVENELLE.

Elle est du même Auteur, Monsieur.

BELINDE.

Comment du même?

Mr TOUVENELLE.

Oüi, Madame, l'air qu'à chanté Monsieur le Chevalier, & vôtre air Italien sont de Monsieur Gilier qui a fait les airs de la Comedie.....

LE CHEVALIER.

Oh! en ce cas-là, sa Musique est bonne, je ne l'abandonne plus. Allons morbleu, Monsieur de Fonsecq, la Musique adoucit les bêtes les plus feroces, laissez-vous adoucir, & allons tous quatre nous mettre dans quelque fond de Loge, où vous écouterez la Comedie, & où je dormirai mbi, sur ma parole.

Fin du Prologue.

ACTEURS.
de la Comedie.

LE BAILLY.
LA MEUNIERE.
LOUISON, } Filles de la Meuniere.
MAROTTE, }
DE LORME, Pere de Colette, & beau-frere de la Meuniere.
COLETTE, Niece de la Meuniere.
Mr DE LEPINE } Amans de Loüison
Mr GIFLOT, } & de Marotte.
BLAISE, Amoureux de Colette,
MATHURINE, Paisanne.
Plusieurs Meuniers & Meunieres.
Bohemiens & Bohemiennes.
Pelerins & Pelerines.

La Scene est à Creteil.

LES TROIS COUSINES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA MEUNIERE, LE BAILLY.

LA MEUNIERE.

OH ça, Monsieur le Bailly, vous êtes bon homme, honnête homme, vous avez bon esprit, bonne conscience, tout Bailly que vous êtes. Feu mon mari pendant son vivant étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble : il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant le pauvre défunt ; vous lui promîtes tant que vous auriais soin de sa famille.

LE BAILLY.

Je lui tiendrai parole, & vous me trouverez toûjours prêt, Madame la Meuniere, à vous rendre tous les services qu'on peut attendre d'un veritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous ſis bian obligée, Monſieur le Bailly, je n'ai beſoin que d'un bon conſeil, comme je vous ait dit.

LE BAILLY.

C'eſt ce qu'on donne le plus liberalement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raiſon, çà ne coûte rian. Allons, dites donc, que feriais vous ſi vous étiois en ma place ?

LE BAILLY.

Mais qu'avez-vous envie de faire ?

LA MEUNIERE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLY.

Je n'aimerois pas à vous conſeiller contre vôtre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement vous moquez-vous ? je n'ai point de volonté. Je ſis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, & qui ne veut rian faire ſans la participarion des honnêtes parſonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raiſons qu'on peut avoir. . Il y a deux ans que je ſis veuve, Monſieur le Bailly.

LE BAILLY.

Comment deux ans ! y a-t-il tant que cela ?

LA MEUNIERE.

Oüi tout autant, vela le treiziéme mois. & pour ce qui eſt d'en cas de ces choſes-la, d'rés que la deuxiéme année eſt une fois commencée, on la compte finie. Oh ! j'ai bian eu du regret au pauvre défunt.

LE BAILLY.

Oüi je le vois bien, le tems vous dure.

LA MEUNIERE.

Hé ! le moien qu'il ne me durît pas ; j'ai biaux de la charge au moins, deux filles qui devenont

grandes, une niéce qui l'eſt itou, un Moulin bian achalandé, biaucoup de tracas : il eſt bian mal aiſé de prendre garde à ça toute ſeule.

LE BAILLY.

Vos filles ni vôtre niece n'ont pas beſoin qu'on veille ſur leur conduite, elles ſont bien ſages, bien élevées, & c'eſt qui me faiſoit le plus eſtimer le défunt que le ſoin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIERE.

Le pauvre homme, Monſieur le Bailly, quand j'y ſonge ! s'il n'étoit pas mort, voyez-vous, je ne ſerois pas dans l'embarras où je ſis.

LE BAILLY.

Non ſans doute : mais il eſt facile de vous en tirer. Vôtre niéce & vos filles ſont grandes, vous êtes riche, il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défaſſe.

LE MEUNIERE.

A chacune un, ce ſeroit trois, & vela bien des nôces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une ?

LE BAILLY.

Oüida, on peut les marier le même jour, cela vous épargnera des frais, de la dépenſe

LA MEUNIERE.

Je ne nous entendons pas, Monſieur le Bailly, vous me donnez des conſeils pour elles, & c'eſt pour moi que je vous en demande.

LE BAILLY.

Comment ?

LA MEUNIERE.

C'eſt moi qui ſis d'avis de me marier, je croit que ça vaudra mieux.

LE BAILLY.

Oüi : mais pour vous ſoulager des ſoins que vous donnent ces filles & cette niéce....

LA MEUNIERE.

Hé, si donc, les maris que je leur baillerois n'auroient soin que d'elles, & sti que je prendrai aura soin d elles & de moi; ce sera faire d'une pierre deux coups, ça est bien plus commode.

LE BAILLY.

D'accord: mais, Madame la Meuniere...

LA MEUNIERE.

Tenez, Monsieur le Bailly, ma resolution est prise, je n'en démordrai point, je veux me remarier, vous avez beau dire.

LE BAILLY.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIERE.

Et si je ne veux pas que mes filles & ma niéce en murmurioni la moindre chose.

LE BAILLY.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIERE.

Je pretens qu'elles demeurioni filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLY.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elle s'avisioni tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois moi Oh! je sis une femme d'honneur, Monsieur le Bailly, je n'entens point de raillerie.

LE BAILLY.

Cela est fort loüable: & quel est le mari que vous prenez, Madame la Meuniere?

LA MEUNIERE.

Je ne sçai pas bien encore, ils sont trois ou quatre, conseillez-moi itou un peu là-dessus, Monsieur le Bailly.

LE BAILLY.

Trés-volontiers, vous n'avez qu'à dire ; voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déja le Concierge du Château premierement.

LE BAILLY.

C'eſt un fort honnête homme.

LA MEUNIERE.

Et puis Monſieur Giflot, le neveu de nôtre Curé, qu'on dit qui a de l'eſprit, vous ſçavez ce qui en eſt?

LE BAILLY.

Oüi vraiment, celui-là ſeroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le valet de chambre de Monſieur le Préſident, qui eſt un bon gros réjoüi.

LE BAILLY.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage ;

LA MEUNIERE.

Et puis Blaiſe, le Garde-moulin, qui eſt un franc nigaud, je n'ai qu'à choiſir. Lequel prendriais-vous, Monſieur le Bailly ?

LE BAILLY.

Mais écoutez-, ce valet de chambre...

LA MEUNIERE.

Oh! ſti-là a trop bonne protection, Monſieur le Bailly, il me feroit enrager, & je ne ſerois pas la maîtreſſe.

LE BAILLY.

C'eſt une bonne raiſon. Vous préférerez Monſieur Giflot ?

LA MEUNIERE.

Le Ciel m'en préſerve, il a trop d'eſprit. On n'a que faire d'eſprit dans un Moulin, le mien ſuffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLY.

Je vois bien que le Concierge . . .

LA MEUNIERE.

Fi, c'eſt un grand flandrin, un grand ſec maigre, il eſt quaſi toute comme le défunt, il me ſeroit avis que ce ſeroit la même choſe, & il vaudroit preſque autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'appercevoir du changement.

LE BAILLY.

Oüi cela eſt vrai, & ce ſera le Garde-moulin, ſelon toutes les aparences ?

LA MEUNIERE.

Dame acoutez, c'eſt un bon gros nigaud qui me reviant aſſez : vela ce qu'il faut en ménage, ça va droit en beſonge, ça eſt déja ſtilé à ma maniere, & je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là

LE BAILLY.

Oüi, mais épouſer vôtre Garde-moulin.

LA MEUNIERE.

Oh ! je ſis butée à ça, Monſieur le Bailly, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi vôtre avis là-deſſus, je vous en prie.

LE BAILLY.

Mon avis eſt que vous l'épouſiez, & tout au plus vîte, vous ne ſçauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIERE.

N'eſt-il pas vrai ? je ſis bian aiſe que vous agréais ma réſolution ; car au bout du compte j'ai de la confiance en vous, du reſpect, de la croyance ; & ſi vous m'avais contredit, je n'en aurois toûjours rian fait qu'à ma tête, & ça eût été deſagriable. En vous remerciant, Monſieur le Bailly, je vous prie de la nôce, je ſis vôtre ſervante.

LE BAILLY.

Juſqu'au revoir, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLY *seul.*

VOici une commerce qui va faire un mauvais marché avec son Garde-moulin ; & quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir, ce n'est assûrément pas l'esprit qui la détermine : elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles, & les pauvres enfans sont en âge, & peut-être dans l'impatience d'être pourvûës. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCENE III.

DE LORME, LE BAILLY,

DE LORME.

VOstre valet, Monsieur le Bailly, comment vous en va ? Je m'en allois chez vous.

LE BAILLY.

Je suis bien-aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque chose ?

DE LORME.

Hé parguenne si je ne voulois rian, je ne vous chercherois pas.

LE BAILLY.

Hé bien qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frere le meunier d'ici est trépallé, comme vous sçavez, & que Mada-

me ſa femme eſt diablement vivante, à ce qu'il paroît, cela ne vous paroit-il pas itou comme ça, Monſieur le Bailly?

LE BAILLY.

Oüi vraiment, je voulois auſſi vous parler de cela. C'eſt une fort bonne femme, fort entenduë: mais.....

DE LORME.

Ce n'eſt morgué pas de ſa bonté, ni de ſon entendement que je vous parle.

LE BAILLY.

Hé de quoy donc, s'il vous plaît, Monſieur de Lorme?

DE LORME.

Oh palſanguenne c'eſt de ſon allure, & au train qu'elle va j'ai peur qu'alle ne bronche: je ne vas de fois au moulin que je ne trouve la nappe miſe & du monde autour, de grandes crachées de vin par-ici, des jambons par illà, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des Menêtriers dans un batiau, la muſette & le haut-bois ſous l'Orme: il eſt avis que ce ſont des nôces perpetuelles, & ſi parmi tout çà je ne vois ni Curé, ni Tabellion, morgué cela me baille martel en tête; car voiez-vous, j'ai de l'honneur, & je ſis pour l'ame du défunt preſque auſſi jaloux de ma belle-ſœur, que je l'aie jamais été de ma femme Margot, pendant qu'alle étoit au monde, & je ne l'étois pas mal, comme vous ſçavez.

LE BAILLY.

Vous ne l'étiez que trop, & vous aviez quelquefois des emportemens....

DE LORME.

Oh pargué je ne l'ai roſſée qu'une fois: mais je la roſſis bian, & dans les fonds j'avois tort, au moins n'allez pas croire que j'avois raiſon.

LE BAILLY.

Non, non, je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne sçai morgué comment cela se fit : je devois aller ce jour-là à trois lieuës d'ici pour une coupe de bois que l'y avoit à vendre, je rencontris le marchand en sortant du village, il me ramenit au grand Cerf, j'y tombîmes d'accord, je bûmes le vin du marché copieusement pour ça : je ne nous quittîmes qu'à minuit, je retournis chez moi, an ne m'y attendoit pas, je trouvis ma femme dans le lit : Et voiez un peu quelle peste de visions, Monsieur le Bailly, la carogne me paroissit double.

LE BAILLY.

Voila une vilaine vision, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu vacarme, j'étois pis qu'un enragé : mais le lendemain je me rapaisis, & je compris facilement que c'est que j'étois yvre, & que c'étoit ma faute. Enfin bref tantia Margot me pardonnit ma barluë, an nous raccommodit ; & voiez, Monsieur le Bailly, queu benediction, avant ça je ne pouviesme avoir d'enfans, & de ce racommodement-là il est venu cette petite fille qui est vôtre filleule, & qui a morgué plus d'esprit qu'alle n'est grosse, oh je ne sçai pas de qui alle tient, je vous l'avouë.

LE BAILLY.

Vous aimez bien cet enfant-là, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Si je l'aime ? c'est une petite mievreté agreable, alle a de petites manieres semillantes, une malcigneté drôle, alle fait piece à qui alle peut, alle ne pense bian de parsonne, alle dit du mal de tout le monde, & si tout le monde l'aime,

oh c'eſt une jolie creature. La voici, je penſe, je lui ai donné charge d'obſerver ſa tante la meuniere, alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLY.

Je vous en apprendrai de plus ſeures que perſonne.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Mais acoutons un tantinet celles que Colette aura à me dire.

SCENE IV.

DE LORME, LE BAILLY, COLETTE.

DE LORME.

HE' bian, mon enfant, tu viens du moulin, qu'eſt-ce qu'il y a de nouviau? que fait ta tante?

COLETTE.

La voila qui vient d'arriver, & tout arrivant elle eſt d'abord allé trouver Blaiſe le garde moulin, & elle s'eſt miſe à babiller avec lui. Oh! c'eſt une grande cauſeuſe que cette femme-là Bonjour, mon parain.

LE BAILLY.

Bonjour, Colette, bonjour.

DE LORME.

N'as-tu point écouté ce qu'alle diſoit?

COLETTE.

Oh que ſi fait vraiment: mais comme elle eſt défiante, on ne la ſçauroit écouter que de loin, on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reſte.

DE LOR-

DE LORME.

Oh parguenne oüi, c'eſt une plaiſante deviſeuſe. Monſieur le Bailly.

LE BAILLY.

Je ne la crois pas fort habile franchement.

COLETTE.

Hom, je la ſuis aſſez pour deviner tout ce que vous diſiez hier à nôtre voiſine la belle Cabaretiere qui étoit avec vous ſur ſa porte.

LE BAILLY.

Comment, petite fille....

Colette contrefait par ſes geſtes ceux du Bailly & de la voiſine.

COLETTE.

Vous faiſiez comme ça, mon parrain, vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, & dans ce tems-là c'eſt que vous lui diſiez que vous étiez amoureux d'elle, & elle vous repouſſoit, elle ſecoüoit comme ça la tête, c'eſt qu'elle répondoit qu'elle n'en croioit rien; & vous tout auſſi-tôt de faire comme ça, vous lui juriez que ça étoit vrai, & j'entendis un peu le dernier mot, il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh, oh, Monſieur le Bailly!

LE BAILLY.

Ah! ah!

COLETTE.

Cela eſt bien vrai, je vous en répons, & la voiſine faiſoit comme ça, & je ſuis ſûre qu'elle diſoit: Paix, taiſez-vous, ne parlez pas ſi haut, mon mari eſt là-dedans.

LE BAILLY.

Voilà une ruſée petite filleule, compere de Lorme, ſi elle devine auſſi juſte en toutes choſes; elle eſt plus habile que vous, ſur ma parole

DE LORME.

Tatigué queul esprit, ça est marveilleux, n'est-ce pas : Hé qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante ? dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, & que Blaise ne se soucie guéres d'elle.

LE BAILLY.

Le premier article est vrai, je le sçai par elle-même : pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner ? voions.

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toûjours chercher, & puis quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle. Elle gesticule, elle devient rouge, & Blaise est comme ça, il fait une espece de mouë, & quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez, ou en secouant les oreilles. Oh s'il est amoureux lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en répons.

LE BAILLY.

Cela pouroit être, & j'ai à vous avertir que la grande folie de vôtre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée !

LE BAILLY.

La filleule a fort bien deviné ? c'est Blaise à qui elle en veut, & il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, Monsieur le Bailly ? Est-il possible qu'il y a tant de fous que ça dans le Village ? & qui sont ces nigauds-là, avec vôtre parmission ?

LE BAILLY.

Ce ne sont point des nigauds. La Meuniere est ricke ; le Concierge du Château, le valet

de chambre de Monsieur le Président, & le neveu du Curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh que nenni, mon parain, je devine mieux que vous, ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLY.

Pour vos cousines, qui vous a dit cela ?

COLETTE.

Bon qui me l'a dit, est-ce que l'on me dit quelque chose ? ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien : mais je sçai tout, il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi & qui n'oseroit me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi ? comment sçais-tu cela ?

COLETTE.

Voïez que cela est difficile à deviner. Je ne l'aime pas moi au moins ! mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh ! s'il faisoit cette sottise-là, j'en serois bien fâchée, je vous l'avouë.

LE BAILLY.

Le Garde-moulin seroit amoureux de vous ! allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir : Le voilà qui vient, cachez-vous tous deux derriere ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira ; je vais lui donner belle, & tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en répons.

DE LORME,

La jolie enfant, Monsieur le Bailly ! Est-ce moi qui ai fait çà ?

LE BAILLY.

Voions, voions si elle ne se trompe point, cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE

Cachez vous donc vîte qu'il ne vous voie point; car c'est un benêt qui seroit honteux.

SCENE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'Est à moi qu'il en veut assurément, & le nigaud n'aprochera point que je ne l'appelle, Hola, Blaise, hola.

BLAISE.

Bonjour, Madame Colette, est-ce que vous voudriais me parler, que vous m'appellez?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire?

BLAISE.

Morgué nenni, vous êtes trop moqueuse, queuque sot qui s'y fie, je creverois plûtôt que d'en ouvrir la bouche, à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Hé! quoi dire?

BLAISE.

Ce qui m'amene envars ici. Vous croiez peut-être que c'est par hazard que j'y viens? ça n'est pargué pas, c'est tout exprès, & si je n'en fais pas semblant, comme vous voiez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne il faut être comme ça; je ne veux point qu'on se gobarge de moi : voiez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, & puis la masque s'en gaussera; nennin morgué, nennin, il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre à moi ?

BLAISE.

Hé oüi morguenne j'en ai un. Quand vous n'y êtes point; je sis tout prêt à vous le dire, & drés que je vous vois, vous avez une certaine meine malicieuse qui me renfonce la parole : c'est que je sis timide, voiez-vous, & si pourtant avec les filles il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément, rassure-toi, va, va, parle.

BLAISE.

Oüi : mais si ce secret-là vous est desagreable, il y a des secrets qui déplaisont quequefois. Vôtre tante m'a dit le sian, par exemple, il m'a fâché, si le mian va vous faire de même ?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma tante ?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi ?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous : mais vous n'en sçaurais rien que vous ne le deviniais : je sens bian ça, je n'aurai jamais l'impartinance de vous le dire.

COLETTE.

Ah ! tu feras fort bien de ne m'en point parler,

BLAISE.

Oh tâtigué que je n'ai garde, vous en feriais de biaux contes.

COLETTE

Oh ! oüi, je t'en répons.

BLAISE.

Stapandant je crois que ça me fera torner la ſarvelle.

COLETTE.

Cela ſeroit fâcheux.

BLAISE.

Oüi voirement ; & ſi vous aviais l'eſprit de deviner çá, & la bonté d'en être bian-aiſe, je ne deviendrais peut-être pas fou. voiez-vous. Hé allons morguenne, empêchez moi de l'être.

COLETTE.

Hé bien va, nous verrons, laiſſe faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet ?

COLETTE.

Oüi, oüi, j'entrevois quelque choſe.

BLAISE.

Entrevoiez-vous que je creve d'amour & que c'eſt vous qui en êtes la cauſe ?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh ! morgué je dis vrai, je joüe le franc jeu ; & tenez je ne bois point de vin queuque part où je me trouve, que je ne m'ennyvre tout bas à vôtre ſanté, Madame Colette.

COLETTE.

Cela eſt bien tendre

BLAISE.

Il ne me vient point de penſée d'amour que ce ne ſoit pour vous

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'eſt itou pour vous, Madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familierement, à ce qu'il me ſemble?

BLAISE.

Parguenne c'eſt que vous m'enhardiſſez; & quand je ſis une fois enhardi, dame, acoutez je ne ſis plus honteux, il n'y a qu'à me mettre en train, & me laiſſer faire.

SCENE VI.

LE BAILLY, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLY.

DOucement, Monſieur Blaiſe, doucement.

BLAISE.

Hé bian tâtigué, ne vela-t-il pas, je n'étions pas ſeuls, on nous acoutoit, vous m'avez fait jaſer pour me faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, Monſieur le Garde-moulin, prenez garde.

BLAISE.

Oh dame, excuſez, Monſieur de Lorme, la hardieſſe que j'ai la liberté de prendre: mais comme Madame la Meuniere a en fantaiſie que vous deveniais mon beau-frere, je me ſis fourré dans la mienne qu'il vaudroit mieux que ce fût mon biau-pere que vous deveniſſiais, ça dépendra de vous: voiez, il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh ! palsangué je vous baise les mains, il y a de la difficulté des deux côtez, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Hé oüi, ça est vrai. Je ne veux pas l'un, & vous ne voulez peut-être pas l'autre vous ? & c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord : mais Madame Colette accommodera tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir ?

BLAISE.

Hé ! parguenne oüi, n'est-il pas vrai, Monsieur le Bailly ? Il y a comme ça des parens bourus, des brutaux, qui ne voulont pas bailler leurs filles en mariage, & les filles parfois s'y baillont d'elles-mêmes ; comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin ; & de quelque part qu'alles viennent, on ne laisse pas de les prendre, & le biau pere est biau-pere maugré ly, mais il ne laisse pas de l'être. Vous comprenez bian, Madame Colette ?

DE LORME.

Comment biau-pere maugré ly, oh parguenne j'y boutrons queuque empêchement, Monsieur le Bailly.

LE BAILLY.

Sans emportement, Monsieur de Lorme, Monsieur Blaise est un bon garçon, un honnête garçon, & pourvû qu'il nous promette de ne point épouser la Meuniere...

BLAISE.

Hé ! parguenne il y a bon moien de m'en empêcher, qu'on me baille la niéce, il est bian sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLY.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire : mais en

attendant promettez-nous...

BLAISE.

Si je vous le promettrai? je sommes déja trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'elle, & stanpandant je faisois la meine d'en vouloir biaucoup; & voïez comme je jouë de malheur, Monsieur le Bailly, je sis justement sti dont alle veut le plus.

LE BAILLY.

Je le sçai bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles; & comme je ne veux point d'épousailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seriaint suparflüës.

DE L'ORME.

Hé! oüi voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons avec des Menêtriers par fois, de petites chansonnettes par ici, de petits regalemens par illà: quand je la trouvons trop bonne, je ly faisons querelle? je devenons bons, quand alle fait la meine, & drés qu'alle se radoucit, je ly charchons noise. Alle nous raime comme ça tour à tour, & tour à tour je faisons semblant de la raimer: mais je ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLY.

Mais à quoi bon ces semblans-là?

BLAISE.

A quoi bon, Monsieur le Bailly? ma foi les semblans ne sont que pour elle: mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE L'ORME.

Comment du tout de bon?

BLAISE.

Oüi, Monsieur Giflot en aime l'une, Monsieur

de Lepine est amoureux de l'autre, & c'est moi qui envars elles manigance tout ça pour eux, sans que leur mere s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, sans que Monsieur de Lorme s'en aperçoive. Oh! j'avons morgué bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh! oh! parguenne vela qui est admirable, Monsieur le Bailly.

BLAISE.

Vous serez morgué les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je suis le boudeux amour d'hui moi, à cause qu'alle vouloit des accordailles; Monsieur de Le, eine est le regaleux, & Monsieur Giflot sera le jaloux: Dame voiez-vous, je nous divartissons comme de petits Rois. Les jeunes filles qui avont le mot, & qui sçavont que ça se fait pour l'amour d'elles prenont leur part du divartissement; la Meuniere qui ne sçait rian de rian se divartit itou tout comme les autres, & par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian, Monsieur le Bailly, ce sont morgué des nôces perpetuelles.

On entend une simphonie.

BLAISE.

Oüi justement... entendez-vous, vela Monsieur de Lepeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLY.

Nous parlerons à loisir de tout cela, Monsieur de Lorme, il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je pense ; hé morguenne que ne venont-ils envars ici, la place est plus belle, & vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLY.

Oüidà, oüidà, j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles & de garçons habillez tretous comme des Meuniers & des Meunieres, & Monsieur de Lepeine à leur tête, & tout ça pour faire voir au monde qu'il ne mépriſe point le moulinage. Oh ! ça est bian galant, voiez-vous.

LE BAILLY.

Assurément. Allez, ma filleule, allez vous joindre à ces jeunes filles, & tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon parrain, & ma tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh ! palsanguenne j'en répons itou, & j'allons vous amener toute la bande joieuse.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLY.

DE LORME.

HE bian, Monsieur le Bailly, ne vela-t-il pas ce que je vous disois Dame voiez-vous, je devine itou aussi bien que Colette : oh ! pour ce qui est de ça je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLY.

Oüi, vous avez bon sens, bon esprit.

DE L'ORME.

La Meuniere bronchera, prenons-y garde, & si'alle bronche une fois, ses filles & la mienne broncheront itou peut-être; car les filles & les femmes c'est les moutons, voiez-vous, drés que l'une a sauté le fossé, crac vela les autres après; & la Meuniere est une sauteuse, je vous en avartis.

LE BAILLY.

Il faut examiner la chose avec attention pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE L'ORME.

C'est bian dit.

LE BAILLY.

Observer la mere & les filles.

DE L'ORME.

Et la mienne itou, Monsieur le Bally, c'est une dessalée.

LE BAILLY.

Laissez-moi faire, & ne dites rien à vôtre belle-sœur sur-tout.

DE L'ORME.

Que je ne ly dise rian, j'aurois pourtant bian envie de lui laver la tête.

LE BAILLY.

Gardez vous-en bien, il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contrequarrer.

DE L'ORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLY.

Voici Colette qui les amene, prenons nôtre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contens de toutes ces petites parties de plaisirs.

DE LORME.

Oh ! tâtigué ne vous boutez pas en peine, que je vas faire semblant de me divartir !

Fin du premier Acte.

I. INTERMEDE.

Plusieurs Habitans du Village vétus en Meuniers & en Meunieres, & conduits par Monsieur de Lepine, viennent en dansant prendre sur le Theâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la Meuniere.

Mr TOUVENELLE vétu en Meunier.

Pour adoucir le long veuvage
De la Meuniere de ces lieux
Tout rit sans cesse en ce Village,
Et chacun y fait de son mieux.
Pour adoucir le long veuvage
De la Meuniere de ces lieux.

ENTRE'E.

Mlle HORTENSE, Meuniere.

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à jolis visage,
Et le veuvage à ses appas,
Quand on en fait un bon usage.

ENTRE'E.

Mr TOUVENELLE, Meunier.

En voiageant avec l'Amour,
Telle aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour;
Tant agréable eſt ce voiage.

Celui d'hymen eſt moins charmant,
Et la veuve prudente & ſage
Ne s'expoſe que rarement
Aux périls d'un ſecond orage.

ENTRE'E.

BRANLE.

Mr TOUVENELLE, Meunier.

Ici l'Amour & ſa mere
Vont d'un air badin
De la beauté la plus fiere
Enflâmer le ſein.
Le joli, belle Meuniere,
Le joli moulin!

Mlle HORTENSE, Meuniere.

Le Dieu de la bonne chere
Fait à tous feſtins,
Chacun s'yvre à ſa maniere
D'amour ou de vin.
Le joli, &c.

Mr TOUVENELLE, Meunier.

Tout le long de la riviere
Chacun par la main
Mene, en chantant sa Bergere,
Exempt de chagrin,
Le joli, &c.

Mlle MIMI, Meuniere.

Là d'une danse legere,
En blanc escarpin,
Thibaut avec sa commere
Foule le sain-foin.
Le joli, &c.

Mr TOUVENELLE.

Richesse & grandeur pour plaire
Sont un sûr moien :
Mais mon cœur charmé préfére
A tout autre bien
Son joli, &c.

Je vivrai dans ma chaumiere
Content du destin,
Si j'en puis pour grace entiere
Obtenir enfin
Ton joli, &c.

Tous les Acteurs & Actrices du divertissement sortent du Théâtre en dansant, comme ils y sont entrez.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLY, DE LORME, LA MEUNIERE.

DE LORME.

TARGUENNE la belle-sœur n'a pas tort, Monsieur le Bailly, vela une bonne petite vie, toûjours chanter, danser, boire & manger ! Gagne-t-on biaucoup à ce métier-la ?

LA MEUNIERE.

On y gagne du bon temps, biau-frere, n'est-ce pas le meilleur profit de la vie ?

DE LORME.

Hom, masque.

LE BAILLY.

Monsieur de Lorme !

DE LORME.

Oh rian, rian : je sis prudent, vous me l'avez enchargé, & je m'en vois m'en aller de peur de faire queuque sottise. Sans adieu, Monsieur le Bailly. Nous nous revarrons, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLY, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A Qui en a cet animal-là, Monsieur le Bailly; & que veut-il donc dire ?

LE BAILLY.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjoüisse.

LA MEUNIERE.

L'impartinent ! de quoi se mêle-t-il ? Sont-ce-là ses affaires ? Je veux me réjoüir moi, je veux passer le tems, je n'ai rien de mieux à faire.

LE BAILLY.

Vous le passez fort agréablement, & vôtre maniere de veuvage à son merite ; & si j'étois à vôtre place, je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh ! voirement, Monsieur le Bailly, ça est bian aisié à dire : mais tous ces plaisirs-là ce n'est que du vent, voyez-vous, & un mari c'est du solide.

LE BAILLY.

Il est vrai, vous avez raison, & puisque vous avez pris vôtre parti, que vôtre choix est fait...

LA MEUNIERE.

Hom, ça n'est pas si détarminé que tantôt, Monsieur le Bailly.

LE BAILLY.

Comment donc ?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est que Monsieur

de Lepeine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLY.

Et peut-être demain Monsieur Guiflot vous plaira-t-il mieux que Monsieur de Lepine?

LA MEUNIERE.

Dame acoutez, ça se pourroit bian, c'est mon hymeur, voyez-vous, je sis un peu changeuse.

LE BAILLY.

Oüi cela est vrai, & du vivant du défunt vous étiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce sont des inquietudes qu'on a dans l'esprit, des inçartitudes, on ne sçauroit se refondre.

LE BAILLY.

Dans ces incertitudes-là mes avis vous seroient inutiles: quand vous aurez pris vôtre resolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre. Je vous donne le bon jour, Madame la Meuniere.

LA MEUNIERE.

Je vous baise bian les mains, Monsieur le Bailly.

SCENE III.

LA MEUNIERE *seule*

JE gouvarne cet homme là comme je veux; & quenque mari que je prenne, il le tiendra en bride. Allons, vela qui est fini, ce sera Monsieur de Lepeine; il s'est habillé en Meunier pour me faire plaisir stila, il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le vela qui reviant, c'est moi qu'il charche, ce garçon-là ne sçauroit vivre sans moi.

SCENE IV.

LA MEUNIERE, LEPINE.

LEPINE.

LA désagréable situation que celle où je me trouve !

LA MEUNIERE.

Il se plaint de moi : ces amoureux là se plaignent toûjours.

LEPINE.

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, & de ressentir tant d'amour !

LA MEUNIERE.

Mais voirement il ne sçait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LEPINE.

Il faut pourtant sçavoir à quoi m'en tenir ; faire expliquer cette charmante personne, & m'en assurer la possession.

LA MEUNIERE.

Je ly fais pardre l'esprit. Allez, allez, Monsieur de Lepeine, ne vous chagraignez point, vous me posſederez.

LEPINE.

Le fâcheuse rencontre !

LA MEUNIERE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point ; Giflot est un sot, Blaise un nigaud, c'est vous qui aurais la préferenee.

LEPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler, s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIERE.

Queux réflexions, Monsieur de Lepeine? qu'est-ce que ça des réflexions?

LEPINE.

C'est-ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIERE.

Vela une vilaine drogue, ne vous sarvez point de ça.

LEPINE

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIERE.

Comment, qu'est-ce que ça fait, Monsieur de Lepeine? Hé bian oüi, je ne les renie pas, je sis leur mere, an ne vous trompe point, je me baille pour veuve, tredame.

LEPINE.

Un beau-pere se trouvera chargé du soin de leur conduite, elles sont aimables, elles seront aimées, c'est une chose embarassante

LA MEUNIERE.

Ce sera mon affaire, le biau-pere n'aura que voir à ça, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIERE

A les pourvoir! oh dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bian, je sis jeune, j'en prétens joüir, & je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LEPINE.

Quoi si quelqu'un songeoit à l'une d'elles...

LA MEUNIERE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noyerois celle qui accouteroit ce queuqu'un-là, & le queuq

qu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en répons. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LEPINE.

Vôtre famille m'est trop chere, je ne pourrois me dispenser de m'en embarasser. Ce sont ces reflexions qui m'assassinent, j'ai fait les miennes, faites les vôtres, tout mon bonheur dépend de vous.

SCENE V.

LA MEUNIERE *seule.*

OH bian, je ne les ferai pas, Monsieur de Lepeine. Je le disois bian tantôt à Monsieur le Bailly, c'est un obstiné qui a de la Protectection, & qui me feroit enrager : il marieroit mes filles en dépit que j'en eusse, je me moque de ça. Vela qui est tarminé, Monsieur Giflot me conviendra mieux, je m'en vois le prendre.

SCENE VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

OUi, c'est bian fait, vela qui est commode, n'y a qu'à choisir, vous êtes à même. Pargué, Madame la Meuniere, vous êtes une grande bête avec vôtre esprit, de ne vous apparcevoir pas qu'on se gobarge de vous.

LA MEUNIERE.

Comment on se gobarge de moi ? que velez-vous donc dire, Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Tâtigué si Monsieur le Bailly ne m'avoit pas défendu de parler : mais je voulons vous faire donner dans le panniau ; car sans ça morguenne ...

LA MEUNIERE.

Hé bian sans ça ?

DE LORME.

Sans ça je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Monsieur de Lorme...

DE LORME.

Une sotte, une cruche, une impartinente.

LA MEUNIERE.

Mais, Monsieur de Lorme ...

DE LORME.

Une masque avec vôtre remariage, que c'est vos filles qu'il faut marier, ou bian qu'alles se marieront toutes seules, je vous en avartis.

LA MEUNIERE.

Elles se marieront toutes seules ! hé à qui, s'il vous plaît ?

DE LORME.

Parguenne à qui ? on manque bian de ça.

LA MEUNIERE.

Mais encore ?

DE LORME.

Oh tâtigué j'ai promis de ne rian dire, vous en serais la dupe : ça sera bian à vôtre âge de vous laisser attraper par de jeunes nigauds qui se moquont de vous.

LA MEUNIERE.

Qui se moquont de moi ? je voudrois bian

sçavoir qui sont ces impartinens-là, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Hé oüi tâtigué c'est-là le hic. Oh pour ce qui est de-ça, c'est un sot animal qu'une femme.

LA MEUNIERE.

Il me feroit pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc? qu'est ce que cela signifie?

DE LORME.

Et rian, rian. Dés que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont là dedans si sottement....

LA MEUNIERE.

Ouais.

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne caressont la poule que pour attraper les poussins; c'est morgué bian fait au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veut dire tout ça? qu'est ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards:

DE LORME.

Quel esprit bouché! la poule c'est vous, les poussins prenez que c'est vos filles, & Monsieur de Lepine & Monsieur Giflot sont les renards qui amadoüont la poule: mais c'est les poussins: qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIERE.

Allez, vous ne sçavez ce que vous dites avec vos visions.

DE LORME

Oüi, c'est bian dit, ce sont des visions: comme ça ne vous plaît pas, vous n'en croiez rian, si ça vous plaisoit vous le croiriais.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit ça biau-frere?

DE LORME.

Vôtre Garde-moulin, qui se gausse itou de

vous. Il eſt amoureux de Colette : mais morguenne je ne veux non plus de ly pour mon gendre, que vous vourais des autres pour les vôtres, & ſi pourtant ils ſe ſont tous trois baillé le mot pour le devenir maugré nous.

LA MEUNIERE.

Oh ! pour ce qui eſt de moi je l'empécherai bien ? & quoique je ne croie rian de tout ça, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce ſont vos affaires. Monſieur le Bailly & moi, voiez-vous, je ne ſerions pas fâchez que vos filles fuſſiainz pourvûës, & c'eſt juſtement ce qui fait que je ne vous avartillons de rian.

LA MEUNIERE.

Fort bian

DE LORME.

Je ſommes convenus de ça par enſemble ; ſi vous aviais queuque doute de la choſe, vous feriais du bruit, du vacarme, il vaut mieux que vous n'en ſçachiais rian, ça ſe paſſera plus doucement.

LA MEUNIERE.

C'a ſe paſſera, ça ſe paſſera : vous varrez comment ça ſe paſſera, en cas que ça ſoit. Sans adieu biau frere.

SCENE VII.

DE LORME *ſeul.*

LA vela morgué toute a hurie, alle ne ſçait où alle en eſt, & ſi je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en paſſant : oh palſanguenne ſans Monſieur le Bailly je lui en aurais bian dit davantage. Ah te vela, Coletete, acoute, mon enfant, j'ai queuque choſe a te dire.

SCENE

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

QUoy ! mon pere !

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande, les filles empiront quelquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh ! je n'empirerai point moi, je vous en répons.

DE LORME.

Ces divertissemens du Moulin, ces Menêtriers, ces danses, ces petites chansonnêtes, tout ce train-là, vois-tu, ne mene à rian de bon, on s'acoquine à ça ; ça divertit, ça amuse, des jeunes garçons se melont la-dedans, ils vont contont des favoriboles, ont les accoute, & ça acoquine encore plus que tout le reste. Enfin bref tantia, vela qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoiée toutes les fois que j'y ai été, mon pere.

DE LORME.

Oüi, ça est vrai, j'ai eu tort, & je veux avoir raison. Quand je t'y envoiois tu m'obéissois en y allant. Je te défens d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas, & c'est-là le moien de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma tante, mes cousines, que diront-elles ?

DE LORME.

Oh ! parguenne alles diront ce qu'il leur plaira ; mais tu feras ce que je veux, ou... suffit, je m'entens bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais....

COLETTE.

Il est arrivé dans le Village je ne sçai combien de Bohemiens & de Bohemiennes, Monsieur Giflot les doit mener tantôt au moulin, ils diront la bonne avanture de tout le monde, vous ferez cause que je ne sçaurai pas la mienne, & je meurs d'envie de la sçavoir.

DE LORME.

Hé sy morguenne, est-ce qu'il faut s'affier à ce que disont ces gens-là ? ce sont des ignorans. Tiens, mon enfant, quand j'épousis ta mere, ils lui disirent qu'alle auroit des enfans, & ils me disirent à moi que je n'en aurois point, & si j'étions le mari & la femme, quelle apparence ! ce sont des fripons qui ne faisont que mentir. Je ne veux point que tu ailles-là.

COLETTE.

Hé ! je vous prie.

DE LORME.

Morgué ça n'est pas bian, Colette, t'es desobéïssante, quand je te défens une chose.

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon pere, je vous le demande en grace.

DE LORME.

Hé bian vela qui est fait : mais à condition d'une chose au moins

COLETTE.

Quelle condition, mon pere ?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au Garde-moulin, & que tu l'envoieras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon pere, helas le pauvre garçon! qu'eſt-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment ce qu'il m'a fait? il dit qu'il ſera mon gendre maugré moi; ça ne ſçauroit arriver que par ton moien, & le moien que ça n'arrive pas, c'eſt que vous n'aiez tant ſeulement pas de converſation enſemble.

COLETTE.

Mais, mon pere.

DE LORME.

Or pour ſtilà il n'y a point de demain, je te le défens morgué drés aujourd'hui, & je ſçaurai bian ce qui en ſera. Je te mets la bride ſur le cou, je ne te contrains en rian: mais pour ce qui eſt d'en cas du Garde-moulin, il vauroit autant que tu te fuſſe noiée que de lui parler. Je t'an avartis, baille-t-en de garde.

SCENE IX.

COLETTE *ſeule.*

OUais, qu'eſt-ce que cela veut dire? pourquoi mon pere me fait-il cette défenſe-là, & pourquoi cette défenſe-là me fâche-t-elle?

SCENE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE

MA chere couſine, ne ſçavez-vous point à qui en a ma mere ?

COLETTE.

Comment à qui elle en a ?

LOUISON.

Elle eſt de la plus mauvaiſe humeur du monde.

COLETTE.

Hé depuis quand donc ?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais vûë ſi grondeuſe, & ſi elle ne l'eſt quelquefois pas mal, comme tu ſçais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées ?

LOUISON.

Comment querellées ! il n'a tenu qu'à nous d'être battuës, elle étoit en bonne diſpoſition pour cela ?

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi ?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu moi, Couſine.

LOUISON.

J'en ſoupçonne auſſi quelque choſe.

COLETTE.

Hé bien, que ſoupçonnez-vous ? de quoi te doutes-tu ?

MAROTTE.

C'eſt qu'en danſant tantôt ici, Monſieur Giſlot m'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur! eſt-ce d'aujourd'hui qu'il te parles? Ce n'eſt pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oüi: mais en s'en allant il m'a baiſé la main, & je l'ai laiſſé faire par mégarde en ſongeant à autre choſe, & ma mere l'aura vû peut être.

COLETTE.

C'eſt quelque choſe que cela. Et que ſoupçonnes-tu toi? dis, couſine.

LOUISON.

Hé! mais à peu près la même choſe.

COLETTE.

Et tantôt auſſi. . . .

LOUISON.

Oüi, je crois, Monſieur de Lepine n'a ceſſé de me faire des mines, & je lui en faiſois auſſi moi pour le contrefaire: on s'accoûtume à cela, c'eſt une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, & ma tante n'eſt pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oüi: mais c'eſt que ma jarretiere s'eſt défaite, il a voulu me la rattacher, & moi qui n'aime pas la diſpute. . . .

COLETTE.

Pour éviter la peine de te baiſſer. . . .

LOUISON.

Il faut que ma mere ſe ſoit aperçûë de cela.

COLETTE.

Oüi, cela ſe pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, couſine, que cela ſoit ou autre choſe,

elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables, de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah ! ah ! voici qui est admirable : mon pere vient de me défendre aussi de parler au Garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend parler à Blaise ?

COLETTE.

Oüi, vous dis-je : ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant : comment ferons-nous donc ?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela je ne songeois pas seulement que Blaise fut au monde, & à present je pense toûjours à lui, malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc je ne me soucions non plus de Monsieur Giflot, & de l'heure qu'il est je m'apperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable ; quand Monsieur de Lepine me parloit, je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre, & maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela, & je vois bien que tu aimes Monsieur Giflot toi, & toi que tu ne haïs pas Monsieur de Lepeine.

MAROTTE.

Et qui te fait croire cela ? dis, cousine,

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela ?

COLETTE.

Voiez que cela est difficile à comprendre ! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose ; je sens bien de mon côté que c'est que j'aime Blaise, & je vois bien que du vôtre vous aimez Monsieur de Lepine & Monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi tu aimes Blaise, ma cousine ?

COLETTE.

Oüi : mais je ne lui ai jamais dit, & je voudrois bien qu'il le sçût.

MAROTTE.

Je lui dirai, si tu veux, cousine, pourvû que tu dises pour moi la même chose à Monsieur Giflot. On ne t'a pas défendu de parler à celui-là ?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise ? Il n'y aura point de mal à tout cela ? dis, cousine.

LOUISON.

Non vraiment, cela sera fort commode au contraire, & voila nôtre marché bien-tôt fait : mais, Monsieur de Lepine, qui est-ce qui lui parlera ? j'ai aussi quelque chose à lui dire, & je veux aussi bien que ma sœur que ce soit sans desobéïr à ma mere.

COLETTE.

Hé ! bien je m'en charge, ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah ! que tu me feras de plaisir, cousine, je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avoüer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien sçû, sans cette occasion-ci ?

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voila d'heureuses défenses.

LOUISON.

Mais comment ferons-nous dans la suite ; car quand on s'aime c'est pour s'épouser, & ma mere ne me laissera jamais épouser Monsieur de Lepine.

MAROTTE.

Ni à moi Monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh ! dame je ne les épouserai pas tous deux pour vous, cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise à nous deux, voiez.

COLETTE.

Vraiment, non, il n'y a pas d'aparence.

MAROTTE.

Hé ! bien donc à quoi tout cela aboutira-t-il ? il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Sifait, sifait, parlons toûjours, on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison, il y a des moiens pour tout : nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses, nous ne manquerons pas d'expediens.

MAROTTE.

Oh ! j'en trouverai quelqu'un moi, j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur le champ à moi, j'en répons. Voici vos deux amans ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de Meunier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des Meunieres. Allez vous-en parler à Blaise, & ne negligez pas mon affaire, j'aurai soin des vôtres.

SCENE XI.

Mr GIFLOT, MAROTTE, LEPINE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

VOus voiez, charmantes personnes, deux amans outrez de desespoir, s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, Monsieur Giflot, ma mere m'a défendu de vous écouter; & de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi! vous pouvez...

MAROTTE.

Oh! ne me suivez pas, s'il vous plaît, & ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LEPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, & l'executerez-vous avec autant de régularité?

LOUISON.

Oh! pour cela oüi, ma mere m'a aussi défendu de vous parler, je suis devenuë muette.

LEPINE.

Mais de grace au moins...

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point : mais demeurez ici au moins, Colette a quelque chose à vous dire.

SCENE XII.

LEPINE, GIFLOT, COLETTE.

LEPINE.

MOnsieur Giflot.

GIFLOT.

Monsieur de Lepine.

COLETTE.

Voila deux filles bien obéïssantes.

LEPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personne du monde ?

COLETTE.

Oüi ; il y a quelque chose à dire à cela : expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupez que de nôtre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LEPINE.

C'est pour nous aprocher d'elles, & vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir & de leur parler, que nous nous imposons l'ennuieuse contrainte de paroître tous deux amoureux de vôtre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel, vous avez raison.

LEPINE.

Elles se plaisent à nous desesperer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai-là ! Quoi aucune d'elles n'a jamais flâté vôtre amour d'une parole favorable ?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent ?

LEPINE.

Non.

COLETTE.

Oh ! pour cela voila des filles bien dissimulées, & des amoureux bien peu pénétrans.

GIFLOT.

Comment ?

LEPINE.

Que dites-vous ?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler ; & comme je suis bonne moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Et que nous dites-vous encore ?

LEPINE.

Expliquez, charmante Colette ...

COLETTE.

Oh ! Monsieur de Lepine, expliquez vous-même : si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si fort amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment ?

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela : comme vous saisissez les choses ! Fy donc ; oh non, non elles ne vous aiment pas : mais elles vous estiment infiniment, & elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LEPINE.

Adorable Colette.

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoissance....

COLETTE.

Oh doucement, doucement, point de ces complimens-là ; ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LEPINE.

Hé ! ne sçavez-vous point sur quoi vôtre tante leur a défendu...

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose : mais pour empêcher qu'elle continuë de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coûtume, ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement, ne leur faites point de mines, & me laissez faire : j'ai dans l'esprit que tout ira bien, & que nous en aurons bonne issuë.

SCENE XIII.

GIFLOT, LEPINE.

GIFLOT.

VOila une adroite petite couſine, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Je n'ai pas mauvaiſe opinion de nos affaires; puis qu'elle eſt dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix, taiſons-nous, voici le pere de Colette.

SCENE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

AH palſangué bon, voici de nos gaillards, je vas les faire jaſer, je veux ſçavoir un peu ce qu'ils avont dans l'ame. Sarviteur, Monſieur Giflot; vôtre valet, Monſieur de Lepine.

GIFLOT.

Je vous donne le bon jour, Monſieur de Lorme.

LEPINE.

Je vous baiſe les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Hé bian qu'eſt-ce; Meſſieurs? comment gouvarnez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit aſſez drôle oüi, ça étoit bian treuſſé.

LEPINE.

Vous y êtes vous un peu diverti ?

DE LORME.

Comment divarti ? il n'y a pargué rian de plus divartissant que tout ça : Allez morguenne c'est-à-faire à vous, que vous entendez bian ça ! comme vous endormez la Meuniere !

GIFLOT.

Comment, comment donc, Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh ! ce que j'en dis n'est pas que j'en parle, & Monsieur le Bailly & moi je serons ravis que vous l'attrapiais.

LEPINE.

Que nous l'attrapions !

DE LORME.

Elle le merite bian, voiez vous ; & fy, c'est une masque, une folle de vouloir que n'an la cajole, & de ne voir pas que n'an cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole ; & qui, Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Hé pargué vous-mêmes, & vous faites bian dà, il n'y a pas de mal à ça, les filles valont toûjours mieux à cajoler que non pas les meres.

LEPINE.

Il est vrai : mais ....

DE LORME.

C'a est naturel, & je serais itou un fou moi, si je prétendois que n'an m'en contît plûtôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, Monsieur Giflot, & Monsieur de Lepeine itou, & mes niéces itou ne sont pas

des sottes, sil n'y a que la Meuniere qui est une bête.

LEPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elles.

DE LORME.

C'est que je n'aime morgué pas que des veuves songiaint à se remarier quand alles avont des filles à pourvoir, ça est impartinent, voiez-vous.

GIFLOT.

Vous avez raison: mais parlez-vous de bonne foy, Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je parle de bonne foy? je sis toute bonne foy moy: hé pargué demandez ly à elle-même, je viens de ly en faire la honte, & je ly ai morgué dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau, que vous vous moquiais d'elle, & que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais: mais tout ça sans l'avertir de rian, voiez-vous? car Monsieur le Bailly dit qu'il ne faut pas qu'alle le sçache.

LEPINE.

Et voila justement, Monsieur Giflot, pourquoy elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliaint?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh bian, bian, je sis leur oncle, & je veux qu'alles vous parliaint moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens qui vous gobargez de ma belle-sœur, & qui êtes amoureux de mes nieces. Ces bonnes manieres-là m'avont gagné l'ame, ne vous boutez pas en peine

LEPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins?

DE LORME.

Oh ! morgué je vous le promets ; & Monsieur le Bailly veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le Bailly ?

DE LORME.

Il prétend morgué que vous les épousiais tout-à-fait, & il tournera ça d'une certaine maniere. Enfin je vians de le quitter, c'est un bian honnête homme.

L'EPINE.

Mais ne sçavez-vous point à peu près quelles mesures,...

DE LORME.

Paix, chut, Il ne faut pas ébruiter ça ; je voulons vous surprendre en convarsation avec ces jeunes filles queuque part-là ; aux environs, quand vous ne songerais à rian, & puis Monsieur le Bailly qui sçait la-ustice, dit qu'il faudra que vous les épousiais, ou que vous soiais pendus, & vela pourquoi il est bon qu'à les vous parliaint, voiez-vous.

GIFLOT.

La Justice ne se mêlera point de cette affaire, & il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non ?

L'EPINE.

Non, je vous allûre.

DE LORME.

Tâtigué que j'ai d'esprit, je l'ai dit comme ça à Monsieur le Bailly, & il dit comme ça que pour ce qui est d'en cas de ça, ce sera le tant mieux ; que moyennant ça il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parens & d'amis ; & comme d'avis je n'en croions point, on prendra l'avis des amoureux, l'un vaut bian l'autre, &

pour les parens, alles n'avont d'autre parenté que moi, je fis toute la famille, ça sera biantôt bâti, comme vous voyez. Oh! ce Monsieur le Bailly est un habile homme!

GIFLOT.

Tout flâte nos souhaits, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du Bailly pour parvenir à ce bonheur.

GIFLOT

Motus au moins. Le vela, je pense, ne lui témoignez rian, il m'a morgué bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCENE XV.

LE BAILLY, DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

LE BAILLY.

AH! ah! Messieurs, tous deux ensemble! voila des rivaux en bonne intelligence, & le prétendu beau-frere pour qui se déclare-t-il? Il faut faire la cour au beau-frere.

DE LORME.

Tâtigué, queu malin, comme il les enjole!

LEPINE.

Nous aurons aussi besoin de vôtre protection, Monsieur, & nous sçavons que Madame la Meuniere défere beaucoup à vos sentimens.

LE BAILLY.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, & elle aussi peut être: mais c'est le choix qui l'embaraſſe, & vous la régalez si bien tour-à-tour. Comment! je viens de-

rencontrer une troupe de Bohemiens & Bohemiennes, qui par les ordres de Monsieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doivent venir dire la bonne avanture à tout le Village, & donner à leur maniere une petite fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, Messieurs, & l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, Monsieur...

LE BAILLY.

Voici Madame la Meuniere qui me cherche; car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, Messieurs, faites avancer vôtre petite mascarade, je ne ferai rien contre les interêts de l'un ni de l'autre.

LEPINE.

Nous sommes persuadez de vos bontez, Monsieur, & nous y mettons toute nôtre esperance.

DE LORME.

Morgué je m'en vois itou avec eux, Monsieur le Bailly, vous allez peut-être dire-là quenique chose que vous me diriais encore de ne pas dire, & cela me fait de la peine.

LE BAILLY.

Oüi, vous avez raison, Monsieur de Lorme, allez, & avertissez vôtre fille & vos nieces de venir ici, la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCENE XIV.

LE BAILLY, LA MEUNIERE.

LE BAILLY.

JE prens soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler

en liberté. C'à que me voulez-vous dire ?

LA MEUNIERE.

Ah ! Monsieur le Bailly, je sis dans de grandes parlexitez, mon animal de beau-frere m'a dit des choses qui me mettont bian de mauvaise himeur.

LE BAILLY.

Le sot ! & que vous a-t-il dit encore ?

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un fripon, Monsieur le Bailly ; qu'on se moque de moi, que vous le sçavez bian, que vous en êtes bian-aise, & que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux faisont l'amour : ça seroit bian déplaisant au moins.

LE BAILLY.

C'est un marousle qui ne sçait ce qu'il dit, je vous suis caution du contraire

LA MEUNIERE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous, je crois que j'étrangerois ces deux masques-là, & les amoureux itou, & ce seroit bian fait, n'est-ce pas Monsieur le Bailly ?

LE BAILLY.

Cela seroit un peu violent ; mais il ne sera pas necessaire d'en venir à ces extrémitez, & je vous donnerai des expediens pour découvrir la verité de toutes choses!

LA MEUNIERE.

Et pour leur faire piece à tous tant qu'ils sont, en cas que cette verité-là me soit desagréable ; car j'ai de tarribles soupçons dans la çarvelle

LE BAILLY.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement, & à y mettre ordre. Voici ces Bohemiens que Monsieur Giflot vous amene, ne marquez aucune défiance, entendez-vous, nous

nous tirerons ensemble à l'égard, & nous parlerons à fond de cette affaire

LA MEUNIERE.

Oüi, c'est bian dit: mais auparavant je veux me faire dire ma bonne avanture, ça ouvre bian l'esprit; & suivant ce qu'ils me diront j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à dire.

Fin du second Acte.

II. INTERMEDE.

Monsieur Giflot amene une troupe de Bohemiens & Bohemiennes, qui se joignent à plusieurs Païsans & Païsannes du Village, avec qui ils forment une espece de Fête dont ils régalent la Meuniere.

Mr TOUVENELLE, Bohemien.

Nous passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment,
Ne peut aprés sans qu'il s'ennuye,
Vivre autrement.

ENTRE'E.

Mr TOUVENELLE continuë.

Nous cherchons la bonne fortune
En la disant,
C'est nôtre soin le plus pressant
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque Amant.

ENTRE'E.

Mr TOUVENELLE.

Mlle HORTENSE, Bohemienne.

Nous rappellons au ſouvenir
Tout ce qui peut faire bien-aiſe,
Et ne diſons rien qui ne plaiſe
Pour l'avenir.

ENTRE'E.

Nous permettons Amant chery
A jeune fille en mariage;
A Veuve laſſe du veuvage
Nouveau mary.

ENTRE'E.

BRANLE.

Mr TOUVENELLE.

JEunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtez
Rendre hommage à vos beautez,
La bonne avanture, oh gay,
La bonne avanture.

Mlle HORTENSE.

Longue ſouffrance en aimant
Eſt choſe bien dure;
Mais lorſqu'un heureux Amant
Plait au premier compliment;
La bonne avanture, oh gay,
La bonne avanture.

Mlle MIMY.

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure :
Mais pour un Amant cheri
Tromper tuteur ou mari,
La bonne avanture, &c.

Mr DE LA VOY, Meunier.

Si l'Amour d'un trait malin
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour medecin
Quelque bon Garde-moulin,
La bonne avanture, &c.

Mlle HORTENSE.

Suivons un penchant flâteur
Sans peur de murmure :
Est il plus grande douceur
Que celle qui donne au cœur,
La bonne avanture, oh gay.
La bonne avanture.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE LORME *seul.*

OH vela palsangué des maximes qui ne valont rian pour des jeunes filles, & ces Bohemiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. Vela ce que c'est, Madame la Meuniere, vous aimez la joye, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ça, alles n'entendont par-ci, par-là que des morales d'amour, & vous ne voulez pas qu'alles songiaint au mariage? C'a est morgué impartinent, ça est ridicule. Mais il m'est avis que la vela là-bas qui jaze bian d'action avec Monsieur le Bailly nôtre belle-sœur la Meuniere: c'est un rusé manœuvre que ce Bailly, & sans que la Meuniere est une obstinée criature, il ly feroit faire tout ce qu'il vouroit.

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

PArgué vous êtes bian malin, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Hé en quoi donc malin, Monsieur Blaise?

BLAISE.

Morgué vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant seulement; & hors deux coups de pied & queuque soufflets qu'alle m'a fait l amitié de me bailler, je n'en ai pas reçû la moindre honnêteté du depis tantôt, voiez-vous.

DE LORME.

Hé qui vous a dit que je ly aie fait cette défense-là, Monsieur Blaise?

BLAISE.

Hé, pargué c'est elle-même, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Ah, ah! elle vous a donc parlé, à ce compte-là?

BLAISE.

Hé voirement oüi, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus, vela une belle avance. Hé morguenne reparmettez-ly qu'alle me parle, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Oh! tâtigué que je m'en garderai bian.

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LOR-

DE LORME.

Pargué, je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en répons.

DE LORME.

Vous vous contraindrez ? qu'est-ce à dire ? Oh bian, bian, il vaut mieux que vous vous contraignîais en ne disant mot, que non pas en parlant.

BLAISE.

Monsieur de Lorme

DE LORME.

Monsieur Blaise.

BLAISE

Si vous ne velez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, & les meines parfois disont bian des chose.

DE LORME.

Les meines disont quelque chose ? je ly défendrai itou de parler-là.

BLAISE.

Mais, Monsieur de Lorme...

DE LORME.

Mais, Monsieur Blaise, il n'en sera morgué rian.

BLAISE.

Hé bian soit, je la verrai tout au moins, alle me verra, vous n'empêcherais pas que je nous regardions peut-être ?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas.

BLAISE.

Non voirement ; & comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres....

DE LORME.

Sifait morgué je l'empêcherai, & j'enfermerai plûtôt Colette, que non pas de souffrir que

n'an ly liſe dans l'œil. Oh, je varrons un peu comment vous vous y prenrais pour etre mon gendre maugré que j'en aie. Je vous baiſe bien les mains, Monſieur Blaiſe. Ah, ah, ah!

SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE *ſeul.*

PArgué bon, le vela juſtement de l'himeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la perſecutera, & ça la hâtera de m'aimer, & c'eſt ce que je demande. J'ai déjà queuque doutance qu'alle ne me haït pas, & je voudrois bian par queuque moien que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bon jour, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Je vous baiſe bian les mains, Mademoiſelle Loüiſon.

MAROTTE.

Vôtre ſervante, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Vôtre valet, Mademoiſelle Marotte.

LOUISON

Je croiois que ma couſine Colette étoit avec toi?

BLAISE.

Bon avec moi! ſon pere ly a défendu qu'alle me pariſt.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler ?

BLAISE.

Oüi voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oüi justement, c'est de cela qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça, vous le croiez.

MAROTTE.

Si je le crois ? oh je suis assez dans sa confidence. . . .

LOUISON.

Oh ça, ma sœur, vous tairez-vous ? voilà comme vous êtes, vous ne pouvez vous empêcher de dire tout ce que vous sçavez ; je n'ai jamais vû de fille si babillarde

BLAISE.

Hé laissez-la babiller, Mademoiselle Loüison : dites, dites, Mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma sœur a raison, Colette ne veut peut être pas que tu le sçaches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en sçavois rian, parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien sçavoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Hé bian je ferai queu semblant on voura ; morgué dites promptement, je sis sur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon ? Il le faut tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il ? il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoüé à nous : mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ? n'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites ça ?

LOUISON.

Non, nous te disons vrai : mais où cet amour-là vous menera-t-il ?

BLAISE.

Comment, où il nous menera ? tarigué qu'il nous menera loin, alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouses.

BLAISE.

Oh ! palsangué je l'épouserai bian sans ly ; je ne sis morguè pas si nigaud que je parois ; & partant que vous me disiais vrai, & que Colette avec queuque douzaine de filles du Village, & autant de jeunes garçons qui avont fait partie pour aller à un certain pelerinage . . .

LOUISON.

Comment, quel pelerinage ?

BLAISE.

Ils appellont cela le pelerinage d'amour, c'est, disont-ils, queuque part du côté de Paris. Les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier avec les filles : oh c'est une belle imagination ! il y a tant de pelerins, tant de pelerines. . . . .

MAROTTE.

Mais vraiment, Blaise, ce sont des enlevemens que ces pelerinages-là.

BLAISE.

Fy donc des enlevemens, ce sont que des voïages, & des voïages qui faisont morgué bian les personnes. Avant qu'on parte les parens faisont toûjours queuques difficultez, drès qu'on est de retour ils convenont de tout à belles baise-mains pour éviter noise; & comme ça le pelerinage ne manque point son effet, c'est une petite marveille.

LOUISON.

Si ce pelerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier.

BLAISE.

Acoutez, il ne feroit pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voïager moi, & si Colette se faisoit pelerine. . . .

BLAISE.

Pargué pourquoi non? La voici, je vais lui proposer: s'il est vrai qu'elle m'aime. . . .

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oüi, je vous en répons, laissez-nous faire.

BLAISE.

Oh bian faites donc, je m'en vois m'aboucher avec queuques pelerins, & préparer tous les affutiaux & les brimborions du pelerinage.

SCENE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

COmment donc, Blaise s'en va dès qu'il me voit, ce n'est pas qu'il boude dites, cousine ?

MAROTTE.

Lui bouder ? au contraire, il est de la meilleure humeur du monde, & c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler à cause de ton pere qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui desobéïr dans des bagatelles comme cela, dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion qui méne à quelque chose.

COLETTE.

Oüi cela est vrai. A-t-il été bien-aise, cousines, de ce que vous lui avez dit ?

LOUISON.

Il en est encore tout transporté. Monsieur de Lepine étoit-il de même, quand il a sçû. . . .

COLETTE.

Je n'ai jamais vû personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi ! Monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage ?

COLETTE.

Davantage ? non, cela ne se peut pas : mais c'étoit tout de même : allez, je vous répons d'eux, répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde : mais que nous servira-t-il de les aimer, & d'en être aimées ?

COLETTE.

Dame, je ne sçai.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquerions pas d'expediens.

COLETTE.

Oüi : mais j'ai l'esprit bouché, je ne sçai pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mere & mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages ?

COLETTE.

Oh ! je ne crois pas, il faudroit de fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le pelerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là, ma sœur ?

MAROTTE.

Oüi, les pelerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce pelerinage de Blaise ?

LOUISON.

Un petit voiage qu'il va faire avec je ne sçai combien de filles & de garçons du Village.

COLETTE.

Comment, Blaise s'en va ? il me quitte, ma cousine ?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point, au contraire il dit que le pelerinage en vaudroit beaucoup mieux, si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi, m'en aller avec un homme?

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voiez le beau conseil.

MAROTTE.

Comment, le beau conseil? je lui ai répondu que tu le suivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule, & vous me feriez passer...

LOUISON.

Ne te fâches point, cousine, il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE

Le bel esprit! donner comme cela des paroles; m'engager, malgré moi, dans des démarches... Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui? Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colere... Oh je vous le revaudrai, vous me le paierez, & je m'en vengerai.

LOUISON.

Hé! bien-là venge-toi, & ne fais point tant de bruit, tu n'as qu'à en dire autant à Monsieur de Lepine, cela est bien difficile.

MAROTTE.

A Monsieur de Lepine, & à Monsieur Giflot

COLETTE.

Fort bien, vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le vois bien.

MAROTTE.

Oh! pour cela oüi, j'ai plus de cœur que toi; & si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en répons.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, & on en a le désagrément, voiez.

COLETTE.

Mais vraiment vous n'y songez pas. Aller en pelerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout, je le croiois d'abord: mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voiage.

COLETTE.

Oüi, un voiage avec des garçons.

LOUISON.

Hé non, les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Hé! vraiment oüi, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voila un sot voiage, vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voiage? presque tout le Village le fait, est-ce que tout le Village voudroit faire une sottise?

LOUISON.

C'est en tout bien & en tout honneur, à bonne intention ce qu'on en fait, & ne serons-nous pas bien-aises au retour qu'il n'y ait plus de difficultez à nos mariages?

COLETTE.

Oüi, cela seroit bien si cela étoit comme cela : mais...

LOUISON.

Blaise dit que cela n'a jamais manqué, laissez-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en & me laissez ici, je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

Ne va pas lui rien dire du pelerinage au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, & allez m'attendre au bord de l'eau sous la grande saulsaie.

SCENE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

AH, ah ! les cousines s'enfuiont ; je crois ; Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi, c'est que je sçai de leurs petites fredaines, voiez vous : mais stanpendant je ne leur en veux point de mal, & la belle-sœur est une bonne femme qui merite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE

Comment, mon pere ?

DE LORME.

Et rian, rian. C'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE

Je crois pourtant qu'elles seroient bien aises d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison : mais leur mere est une gouluë qui veut tout pour elle

COLETTE.

Oh ! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bouruë, une capricieuse, qui ne veut tant seulement pas que ces pauvres filles jasaint un tantinet avec leurs amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas ?

DE LORME.

Hé fy, morgué c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon pere, je n'ai pas parlé à Blaise depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même, j'ai raison moi, vois-tu ; & ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blaise : mais ta tante alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, & c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh ! vraiment, vraiment ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment ?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un pelerinage pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un pelerinage ! alles faisont fort bian.

COLETTE.

Oüi : mais vous ne sçavez pas qu'elles ne sont pas toutes seules, & qu'il y a des pelerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon, tant mieux, c'est bian avisé de prendre compagnie, alles ne s'ennuiront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh ! vraiment non, c'est Monsieur Giflot & Monsieur de Lepine qui font aussi ce pelerinage-là.

DE LORME.

Tatigué que ça va bian, vela ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles sont bien ?

DE LORME.

Comment bian ? alles faisont à marveille, & je n'en vourois pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voiez un peu comme on se trompe, je leur voulois conseiller moi de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t-en bien voirement, il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh ce n'est pas le courage qui leur manque, & elles disent que quand elles reviendront il n'y aura plus de difficultez à leurs mariages.

DE LORME.

Oh pour ce qui est de ça non, Monsieur le Bailly & moi je les ferons faire : ces mariages-là se faisont d'eux mêmes, il y a des régles pour ça, ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon pere ?

DE LORME.

Oüi palsangué je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir.

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante, c'est ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou : mais morgué je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi ? *Bas*, Je vais porter vos conseils à mes cousines, & demander pour moi ceux de ma tante.

SCENE VI.

DE LORME *seul.*

AVec tout ça voiez ce que c'est que de bailler aux filles bon exemple comme j'en baille à Colette moi. Je ne sis point libertin ; je la tiens de court ; je vous la sarmone ; aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité, ça ne me fera point de frasque : mais la Meuniere.... Oh palsangué, Monsieur le Bailly, j'avons le bon bout de nôtre côté ; ne vous boutez pas en peine.

SCENE VII.

LE BAILLY, DE LORME.

LE BAILLY.

QUoi, qu'est ce, qu'est-il arrivé depuis peu ?

DE LORME.

Les mariages que je ſouhaitons ſont morgué faits, preſque autant vaut.

LE BAILLY.

De quelle maniere ?

DE LORME.

Oh ! palſanguenne perſonne ne pourra dire ; non pas même la M·uniere...

LE BAILLY.

Ce ne ſera peut être pas la plus rétive. Hé bien ?

DE LORME.

Monſieur de Lepeine & Monſieur Giſlot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLY.

Comment ?

DE LORME.

Ils emmènont les niéces en pelerinage.

LE BAILLY.

En pelerinage ! qui vous a dit cela ?

DE LORME.

Parqué Colette elle-même, à qui j'ai recommandé qu'alle les faisît partir tout au plus vîte. C'eſt bian fait, n'eſt-ce pas ?

LE BAILLY.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent : mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh ! je les rattraperons facilement, & puis autant de marié ou de pendu, n'eſt-ce pas ? Vela morgué bian pourvoir des filles.

LE BAILLY.

Je me ſuis aviſé fort à propos de répandre quelques eſpions dans le Village ? qui me rendront compte de tout ce qui ſe paſſera.

DE LORME

Oh ! palſangué je m'en ſierai mieux à moi qu'à perſonne, & je m'en vois les eſpionner moi-

même : ho ! je vous en viendrai bientôt dire des nouvelles.

SCENE VIII.

LE BAILLY *seul.*

QU'il y a d'unions dans de certaines familles ! voila un beau frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meuniere ; & l'autre est bien femme à lui rendre ?

SCENE IX.

LA MEUNIERE, LE BAILLY.

LA MEUNIERE.

VEla qui est terminé, Monsieur le Bailly ; j'ai pris mon parti, je ne compte plus sur Blaise, c'est une parfide, & au cas que Monsieur de Lepeine & Monsieur Giflot me manquiant itou...

LE BAILLY *à part.*

Je ne lui conseille pas de faire grand fonds sur eux.

LA MEUNIERE.

Que le monde est malin, ce vilain Blaise que je croiois si nigaud, Monsieur le Bailly...

LE BAILLY.

Hé bien ?

LA MEUNIERE.

Il a eu l'esprit d'enjoller Colette, les voila qui s'en allont ensemble en pelerinage.

LE BAILLY.

Ils s'en vont enſemble ? en êtes-vous bien ſûre ?

LA MEUNIERE.

Si j'en ſis ſûre, c'eſt Colette elle-même qui me l'a dit ; elle m'eſt venuë demander mon avis là deſſus, & vous jugez bian que je l'y ai conſeillé qu'alle s'en allît, & tout ça pour faire plaiſir au beau-frere, car je nous aimons tânt....

SCENE X.

DE LORME, LE BAILLY, LA MEUNIERE.

DE LORME.

HE! tâtigué, Madame la Meuniere, à quoi vous amuſez-vous donc, que vous n'allez pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles ; allez, Monſieur de Lorme ; allez-vous-en prendre congé de la vôtre, & ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne ſçai morguenne pas à queu pelerinage alles s'en vont : mais alles ſont drôlement équipées pour le voiage.

LA MEUNIERE.

Allez, vous êtes fou, Monſieur de Lorme.

DE LORME.

Oüi, je ſis fou, & vôtre Garde-moulin eſt bian honnête. C'eſt ly qui les conduit par le chemin : mais alles trouveront queuques autres pelerins ſur la route,

LA MEUNIERE.

Hom, l'esprit bouché ! Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit, c'est la vôtre, il n'en emmene qu'une.

DE LORME

La mienne ! il est morgué bon-là, oh ! je sçai bian ce que jé dis, j'en ai vû deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient, vous êtes accoûtumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meuniere. . .

SCENE XI.

MATHURINE, LE BAILLY, LA MEUNIERE, DE LORME.

MATHURINE.

AH ! voirement, Monsieur, voici bien du tintamarre.

LE BAILLY.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a ?

MATHURINE.

Toutes les filles & les garçons se sont baillé le mot pour déserter le Village ; ils se sont habillez comme des mascarades, & ils disont comme ça qu'ils s'en allont en pelerinage pour à celle fin d'être mariez ensemble.

LE BAILLY.

Mais vraiment c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Monsieur le Curé est survenu, qui dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de pélerinage pour ça, & qu'il ne prétend point qu'ils

se mariaint autre part : mais eux ils voulont toûjours partir, venez-vous-en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué, Monsieur le Bailly, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Hé voirement oüi ç'en est une. Il n'y a pas jusqu'à vôtre petite Colette qui emmene deux garçons pour elle toute seule, Monsieur Giflot & Monsieur de Lepeine.

DE LORME.

Monsieur Giflot & Monsieur de Lepeine ! queu conte ?

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça, & vèla, je crois, toute la bande qui viant vars ici, les plus pressez allont devant les autres. Hé bian, est-ce un conte ? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Hé pargué non, c'est elle-même.

LE BAILLY.

Et les deux pelerins qui la suivent de prés.

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

SCENE DERNIERE.

LE BAILLY, LA MEUNIERE, DE LORME, COLETTE. GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

HE parle donc, hé fille, comme te voilà faite, est-ce que t'es itou une voyageuse ?

COLETTE.

Mon pere. . . .

DE LORME.

Hé bian, mon pere. Tenez, Monsieur le Bailly, elle me demande des conseils pour ses cousines, & la masque les prend pour elle, queule trahison !

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là-dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils, & moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Hé pourquoi donc ces deux Messieurs, que tu dis qui sont amoureux d'elles?

COLETTE.

Hé oüi justement, c'est pour elles que je les emmene, & elles emmenent Blaise pour moi. Nous nous sommes partagez comme cela pour éviter la médisance. . . .

DE LORME.

Eh oüi; mais. . . Tâtigué que d'esprit, Monsieur le Bailly, vêla une jolie petite criature.

LE BAILLY.

Oüi vraiment. Que dites-vous à cela, Madame la Meuniere?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je dise? je sis toute ébaubie.

LE BAILLY.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIERE.

Hé voirement oüi, je le vois bian, je ne le vois que trop.

LE BAILLY.

Aprés un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est en cas que ces Messieurs veüillent les épouser sans dot, de

consentir à ces mariages tout au plus vîte.

LEPINE

Oh, de tout mon cœur, je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus, c'eſt tout ce que je ſouhaite.

LA MEUNIERE.

A ces conditions-là, je le veux bian itou, j'en ferai l'affaire.

COLETTE.

Si mon pere vouloit auſſi, Monſieur le Bailly, Blaiſe me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourſerai rian pour ça? hé bian, vela qui eſt fait. Je veux tout ce qu'alle veut, allé eſt trop gentille. Vous reſterais donc veuve à vôtre corps défendant, Madame la Meuniere?

LA MEUNIERE.

Moi reſter veuve!

LE BAILLY.

Il faudra prendre le Concierge, c'eſt le portrait du défunt.

LA MEUNIERE.

Prendre ſtilà, je creverois plûtôt, il y a trop de reſſemblance.

LE BAILLY.

Hé bien, je ne lui reſſemble point moi. Vous êtes riche, & ſans famille, voulez vous me prendre?

LA MEUNIERE.

Vous prendre vous? Vous feriais-vous Meunier, Monſieur le Bailly?

LE BAILLY.

Pour me faire Meunier, non: mais je vous ferai Baillive.

LA MEUNIERE.

Hé bian, Baillive ſoit, vous n'avez qu'à faire,

DE LORME.

Morgué que ça me plaît. Vela tout le monde pourvû, n'y a-t-il point queuque fille ici, bian & bian torné comme je fis, qui me voulit faire tout queuque chose ?

LE BAILLY.

Oüi, j'ai vôtre fait, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Allons, que les pelerins & les pelerines viennent se réjoüir de nos mariages. Il faut qu'ils soyaint tretous de nos nôces & morgué vivent les pelerinages, sans sli-ci je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

III. INTERMEDE.

Les garçons & les filles du Village vétus en pelerins & en pelerines se disposent à faire voiage au Temple de l'Amour.

Mr TOUVENELLE, Pelerin.

Au Temple du fils de Venus
Chacun fait son pelerinage :
La Cour, la Ville & le Village
Y sont également reçûs :
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toûjours les mieux venus.

ENTRE'E.

Mr TOUVENELLE.

L'Amour, ce petit Dieu malin,
Met tout en usage pour plaire,
Il a regalé la Meuniere
Pour s'asservir tout le moulin.

ENTRE'E.

Mr TOUVENELLE.

Quand j'ai quelque amoureux dessein
Je fonde d'abord la cuisine,
Et pour attraper ma voisine,
Je fais grande chere à mon voisin.

ENTRE'E.

Mlle HORTENSE, Pelerine.

Venez dans l'Isle de Cythere

En pelerinage avec nous ;
Jeune fille n'en revient guére
Ou ſans amant ou ſans époux :
Et l'on y fait ſa grande affaire
Des amuſemens les plus doux.

Mr TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voiage,
Il ne faut point tant de façon ;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour & mon bourdon,
Et pour avoir ſoin du ménage,
Marotte, Colette ou Louiſon.

Mlle HORTENSE.

Nous irons enſemble à la Chine,
Sans avoir écus ni denier ;
Jeune & gentile Pelerine
Porte toûjours de quoi payer ;
L'Amour prend ſoin de la cuiſine,
Et Bachus eſt le ſommelier.

E N T R E'E.

B R A N L E.

Mr TOUVENELLE

NOs Pelerins ont bonne mine,
Que de gentilles Pelerines :
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour aſſemble ſous ſes Loix.

Mlle MIMY, Pelerine.

Mais, à ce que dit Mathurine,

Que de gentilles Pelerines,
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles Pelerines
L'amour assemble sous ses loix.

Mlle HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine,
Que de gentilles Pelerines,
Il ne faut esprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses Loix.

Mr TOUVENELLE.

Il ne faut esprit ni doctrine,
Que de gentilles Pelerines,
Et souvent telle est la plus fine,
Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses loix.

Mlle MIMY.

Et souvent telle est la plus fine,
Que de gentilles Pelerines,
Si mon premier choix me chagrine.
Quitte à troquer au bout d'un mois,
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses Loix.

Mlle HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles Pelerines,
J'imiterai nôtre voisine,
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles Pelerines
L'Amour assemble sous ses Loix.

Fin du V. Tome.

PQ
1794
D3
1729
t.5

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Monsieur
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY